

RÉGIS GENTÉ

VOYAGE AU PAYS DES
ABKHAZES

(CAUCASE, DÉBUT DU XXI^e SIÈCLE)



DÉJÀ PARUS DANS LA COLLECTION

« Voyage au pays des... »

Renaud de Sinety

Voyage au pays des Chleuhs
(Maroc, début du xx^e siècle)

Augustine Saint-Peul et
Georges-Marie de Sikasso

Voyage au pays des Bobo
(Burkina Faso, début du xx^e siècle)

Pierre Maranda

Voyage au pays des Lau
(îles Salomon, début du xx^e siècle)

Stéphane A. Dudoignon

Voyage au pays des Baloutches
(Iran, début du xx^e siècle)

Simon Roger

Voyage au pays des Kalmouks
(Russie du Sud, début du xx^e siècle)

Annik Chiron de La Casinière

Voyage au pays des Mi'gmaq
(Canada, début du xx^e siècle)

Sylvie Lasserre

Voyage au pays des Ouïghours
(Turkestan chinois, début du xx^e siècle)

Jean-Arnault Dérens et Laurent Geslin

Voyage au pays des Gorani
(Balkans, début du xx^e siècle)

Alexandre Papas

Voyage au pays des Salars
(Tibet oriental, début du xx^e siècle)

Vladimir Bobrovnikov

Voyage au pays des Avars
(Daghestan, Russie, début du xx^e siècle)

Guillaume Thouroude

Voyage au pays des Travellers
(Irlande, début du xx^e siècle)

VOYAGE AU PAYS DES ABKHAZES

(Caucase, début du xx^e siècle)

Collection « Voyage au pays des... », dirigée par
Marianne Paul-Boncour et Patrick de Sinety

RÉGIS GENTÉ

VOYAGE AU PAYS DES ABKHAZES

(Caucase, début du XXI^e siècle)

Carte : Claire Levasseur
Illustrations : Étienne Bonhomme

Étienne Bonhomme dessine depuis son enfance.
Sa passion l'a mené aux Arts décoratifs.
Mais c'est finalement la musique qui est devenue son métier.

© Éditions Cartouche/TMR 2012

ISBN : 9782915842852

82, boulevard du Port-Royal, 75005 Paris

Éditions  Cartouche

À mes parents, pour la liberté qu'ils ont toujours su me donner

À Salomé et Kessaria, mon Caucase à moi



PETITE NOTE TERMINOLOGIQUE

Le conflit séparatiste qui a opposé en 1992-1993 l'Abkhazie à la Géorgie – « ... au reste de la Géorgie, car l'Abkhazie est une partie du pays ! » me reprendrait-on à Tbilissi – se poursuit sous l'apparence d'un combat pour les noms de choses et de lieux. Nommer de telle ou telle façon, c'est déjà prendre position, interpréter l'histoire et la géographie, et risquer de très vives réactions de la part des uns ou des autres. Un vrai casse-tête pour qui entreprend d'écrire sur l'Abkhazie.

En pratique, la question ne se pose pas vraiment à propos du nom de la République. Chacun accepte de parler d'Abkhazie (français) ou d'*Abkhazia* (anglais), suivant la version russe (*Абхазия*), même si son nom abkhaze est *Apsny* (*Аҧсны*) et le géorgien *Apkhazeti* (*აფხაზეთი*), avec le « *kh* » qui est un « *r* » grasseyé). Les documents officiels ou les sites web des institutions politiques abkhazes eux-mêmes ont adopté cette graphie, sauf dans leur version en *apsoua* (langue abkhaze) où il est question d'*Apsny*. Sinon, lorsqu'ils s'expriment ou produisent des documents officiels en russe ou en anglais, les Abkhazes parlent d'Abkhazie. L'adresse électronique du ministère

des Affaires étrangères en fournit un exemple éloquent : www.mfaabkhazia.net.

L'affaire se complique avec les noms de villes. À commencer par celui de la capitale de la République : en abkhaze, elle s'appelle *Akəa*, ou *Aqwa* ; en géorgien, *სოხუმი* (*Sokhoumi*) ; en russe : *Сухуми* (*Soukhoumi*). En réalité, les Abkhazes disent presque toujours Soukhoum, version russe à laquelle ils ont pris soin de retirer le « i » final, marque du géorgien tellement honni. Il en va de même pour d'autres villes, comme Gal, la Gali des Géorgiens. Un casse-tête dis-je, doublé de la très épineuse question des formes diplomatiques requises pour parler de l'Abkhazie. Début 2012, les autorités abkhazes, les « autorités *de facto* » me reprendraient-on à Tbilissi, ont « envoyé plusieurs courriers aux organisations qui [leur] écrivent pour leur dire qu'[elles] n'examineront plus les lettres parlant de Soukhoumi au lieu de Soukhoum, Gali au lieu de Gal, etc. »

Pour coller au plus près de ce que j'ai entendu au cours de mon *Voyage*, j'utiliserai la version dont mes interlocuteurs m'ont gratifié durant nos échanges. J'en ferai de même dans les paragraphes où je leur donne la parole par souci d'unité de ton, si je puis dire. Le lecteur ne devra pas s'étonner lorsqu'exceptionnellement un Abkhaze dira « *Soukhoumi* » par exemple, à la russe, ou un Géorgien « *Soukhoum* ». Cela arrive. J'ai été attentif à ce genre de détails tout au long de mon périple. Pour d'autres villes d'Abkhazie, je précise à chaque fois quelles sont les versions des différents camps, cela fait partie des

choses que j'ai eu envie de raconter et qui se sont imposées au récit, au point d'en faire pleinement partie.

Il est des moments où les circonstances me laissent toute liberté. J'ai alors choisi de passer arbitrairement d'une version toponymique à l'autre, selon ce que le contexte plus large du passage m'inclinait à privilégier. Mon ambition n'est pas de dire qui a tort et qui a raison, s'il convient de parler d'*Aqwa*, de *Sokhoumi* ou plutôt de *Soukhoumi*. Elle n'a été que de donner à voir les choses, les raconter telles que je les ai vues et entendues, vécues et appréhendées, pleines de surprises et de contradictions.

KOBA

Wagon n°7, place 15. Départ de Tbilissi le 17 avril 2011 à 22 h 30 par un pluvieux dimanche. J'ai prévu de fêter Pâques en Abkhazie. Alors que le « Printemps arabe » se prolonge, mes rédactions parisiennes ont d'autres chats à fouetter que ceux de l'ex-URSS. J'ai enfin un peu de temps pour m'adonner au journalisme flâneur, vagabond. Le plus délicieux qui soit.

Je suis allé une quinzaine de fois dans ce charmant recoin du Caucase, ce confetti du défunt Empire russe puis soviétique. Mais toujours ce fut pour écrire sur des élections, une brusque poussée de fièvre, un avatar du conflit « gelé » avec la Géorgie... Une fois seulement, j'y ai réalisé un reportage consacré à la récolte des mandarines. Jamais je n'ai pu m'y rendre pour m'intéresser aux moeurs de ces Abkhazes énigmatiques en qui les Occidentaux de passage, désarçonnés par l'observation d'us et coutumes d'un peuple diablement caucasien, vaguement païen et très imprégné de culture soviétique, ne savent voir s'il s'agit de musulmans ou de chrétiens.

Et puis, quel début donner à ce livre ? Le titre m'est imposé par mon éditeur : *Voyage au pays des Abkhazes*.

Tous les titres de la collection sont bâtis sur le même modèle: « Voyage au pays des... » D'accord, mais me voilà bien avec un intitulé pareil ! Un coup à se fâcher avec tout le monde ici, puisque, implicitement, il contient la question « à qui appartient l'Abkhazie ? », « de qui est-ce le pays ? », sous-entendu: « celui des Abkhazes ou celui des Géorgiens ? », celui des uns exclusivement ou celui des autres, tout aussi exclusivement ? Entre août 1992 et septembre 1993, au lendemain de la chute de l'Union soviétique et dans un Caucase en pleine ébullition nationaliste, cette province surnommée la « Perle de la mer Noire » a été le théâtre d'une guerre de sécession, appelée « Guerre patriotique du Peuple de l'Abkhazie », à l'intérieur de la République. Une bonne décennie plus tôt, vers la fin des années 1970, les autorités à Moscou renversaient le cours de l'histoire et instauraient l'*abkhazisation* de l'entité, restaurant l'enseignement de l'abkhaze, établissant une télévision qui diffusait dans cette langue, créant l'Institut pédagogique de Soukhoumi ou nommant des représentants de l'ethnie *autochtone* aux postes à responsabilité. Les choses s'envenimèrent sérieusement, notamment autour de la question du statut de l'abkhaze.

L'abkhaze est une langue indigène du Caucase, de type agglutinante et très riche en consonnes, qui n'appartient pas à la famille indo-européenne. Pas plus d'ailleurs que le géorgien (langue dite kartvélienne), sans que l'abkhaze ait pour autant de liens de parenté avec elle. Depuis 1954, il s'écrit de nouveau dans une variante du cyrillique,

comme lorsqu'il fut couché sur le papier pour la première fois en 1862. Entre-temps, de 1926 à 1937, l'abkhaze s'est vu prescrire divers caractères latins, puis géorgiens, et a connu six alphabets différents en un siècle !

Dès mars 1953, aussitôt après la mort de Staline, un Géorgien, rappelle-t-on à l'envi à Soukhoumi, les Abkhazes rejettèrent l'alphabet géorgien imposé dans les années 1930 aux minorités linguistiques de Géorgie. Le cyrillique fut pour les Abkhazes une façon de souligner le lien de parenté de leur langue avec certaines autres des franges du Caucase du Nord, en particulier l'abaza, le tcherkesse et le kabarde.

Rien de plus furieusement destructeur que les conflits ethniques. Et celui-ci n'a pas dérogé à la règle des viols, des pillages, des exécutions sommaires, de l'assassinat de familles entières, des décapitations – personne, toutefois, ne jouait au football avec les têtes géorgiennes, comme le veut une tenace légende à Tbilissi. Dix mille personnes sont mortes, davantage selon certaines estimations, sur les plages de galets, à l'ombre des palmiers et des eucalyptus, ou dans les piémonts du Grand Caucase.

À l'époque, la Russie se débattait dans les désordres où l'avaient jetée la désintégration de son empire et l'anéantissement de son économie. Elle balançait entre libéralisme et revanchisme soviétique éventuellement teinté de national-impérialisme. Des groupes irréguliers proches de la seconde mouvance, bénéficiant d'occultes soutiens moscovites, vinrent à la rescoussse des irrédentistes abkhazes et les aidèrent à détacher leur territoire, grand

comme la Saône-et-Loire, de la Géorgie, dont elle représente un huitième de la surface. Ainsi les Abkhazes ont-ils concrétisé leur drôle de rêve d'indépendance. Un rêve beaucoup plus sincère que ne le disent souvent les Géorgiens, beaucoup plus illusoire que ne l'admettent en public les Abkhazes. Un jour, cependant, un haut fonctionnaire abkhaze m'a confié : « Tu sais, même si on voulait revenir avec les Géorgiens, les Russes ne nous laisseraient pas faire. » Outre les considérations géopolitiques des stratégies russes du type « la Géorgie est le verrou » du Caucase ou « la Russie doit avoir accès aux mers chaudes », Tbilissi affirme que Moscou l'a punie pour avoir été si empressée de proclamer son indépendance.

Les traces de la guerre sont encore partout visibles en Abkhazie, dans les rues comme dans les têtes. Comment allais-je aborder ces lieux qui résonnent inlassablement des souffrances et des humiliations d'un passé brouillé par les manipulations de toute nature ? Peut-être en faisant en sorte que ce voyage soit aussi *mon* voyage en Abkhazie.

Je vis à Tbilissi presque sans discontinuer depuis dix ans. Ses vieux quartiers décatis, ses balcons dont je ne saurais dire s'ils sont occidentaux ou orientaux, les gueules de ses habitants et leur nonchalance n'ont jamais cessé de m'enthousiasmer. La capitale géorgienne a pourtant ses petits travers, dont les moindres ne sont pas les

clichés sur l'Abkhazie qu'elle charrie avec obstination. Les esprits sont en guerre, et ces clichés qui s'invitent immanquablement dans les discussions de fin de soirée entre amis troubent sans doute ma faculté à embrasser le conflit dans sa complexité. Et elle est immense.

Gageons que le train dans lequel je m'apprête à embarquer en ce pluvieux 17 avril et que les hasards de l'errance érigée en méthodologie suppléeront ma pauvre imagination et décideront de la meilleure façon d'entamer ce voyage. Comme toujours depuis que j'ai posé le pied au Caucase en janvier 2002, la chance me sourira.

Après avoir traversé la gare de Tbilissi refaite à neuf, toute blanche et brillante, nantie d'escalators, de pubs sur les contremarches, d'enseignes européennes de fringues pour jeunes et de cafés reluisants et modernes (on se croirait à Francfort !), je rejoins le quai. Ce qui a pour effet de me propulser dans une ambiance sinistre, grise, puante familière à la Géorgie du début des années 2000, que les nouveaux dirigeants du pays s'emploient à effacer à tout prix, aussi désireux de rejoindre l'Occident que de s'extraire des mondes soviétique et post-soviétique. La révolution des Roses qui, en 2003, a chassé du pouvoir Édouard Chevardnadzé, ancien ministre des Affaires étrangères de Gorbatchev, pour le remplacer par Mikhaïl Saakachvili et son équipe ultra-pro-occidentale est toujours en cours. Pleine d'énergie.

Je n'ai guère de doute que tous les quais des gares de Géorgie, comme celui où cahote péniblement ma valise dans une quasi-pénombre, posséderont bientôt tous

les attributs qui caractérisent celles des cités d'Europe occidentale. Il faut se représenter le lugubre de ce quai. Devant le wagon n°7, qui dut être vert autrefois, une dame en costume aubergine, au visage fardé, aux lèvres couvertes d'une épaisse couche de rouge et à l'impressionnante coiffure « choucroute » vérifie mon identité et mon billet. Je gagne mon coupé à la lueur jaune sombre de la lanterne affectée à l'éclairage du couloir, tandis qu'une odeur rance de renfermé tracasse mes narines. En coinçant mon bagage sous la couchette n°15 puis en m'allongeant sur le skaï collant, je m'interroge sur la pulsion héroïque qui m'a poussé à choisir le train pour effectuer ce voyage... La lampe est décidément trop faible. Je renonce à poursuivre ma lecture du livre de Jean-François Bayart, *L'Etat en Afrique. La politique du ventre*, passionnante étude qui décortique la complexité des situations coloniales et postcoloniales. Je le cite: il « ne s'agit pas de nier le fait de la dépendance [imposée par le colonisateur], mais de penser la dépendance sans être dépendantiste, ce qui est très différent ». Loin de la victimisation coloniale sans pour autant en nier les crimes, l'auteur ausculte les stratégies de vie et de survie des groupes humains. Le recul de Jean-François Bayart et de ses semblables est un viatique en ex-URSS, où les États noient leurs citoyens sous l'incessante propagande concoctée par les *spins doctors* et leurs boîtes de com aussi innombrables que nuisibles. Ce n'est pas la complexité en soi qui m'attire, c'est la réalité, toute la réalité... dans toute sa complexité donc.

De vieilles Géorgiennes défilent dans les couloirs du wagon. Elles traînent de ces solides sacs en plastique au motif écossais gris et rouge que l'on aperçoit partout dans ces contrées, de Soukhoum aux confins de la Chine, pour vendre « Boissons fraîches, bières, graines [de tournesol], cigarettes, Kleenex ! ». Leur voix, altérée par le bruit des sacs glissant sur le tapis rouge et poussiéreux du couloir, trahit épuisement et tragédie. Juste avant le départ, un jeune homme vêtu de noir, un peu bedonnant et aux tours des yeux très gris, pénètre dans le coupé. C'est l'occupant de la place n°14. Il cale ses sacs, rajuste son tee-shirt ras du cou et étreint une dernière fois l'homme qui l'accompagne. La chance vient d'entrer dans mon wagon ! Elle se nomme Koba Zandaria, trente-quatre ans, gardien de prison à Koutaïssi, centre de la Géorgie. Il va prendre son service.

Dans les trains qui sillonnent l'ancien espace soviétique, on devient de parfaits compagnons de voyage en quelques minutes. « T'es d'où ? » me demande-t-il en russe. « De France. » « Bravo ! » qu'il répond, bien que je n'y sois manifestement pas pour grand-chose. « Tu vas où ? » « À Sokhoumi », dis-je avec assurance, sûr de mon effet. L'Abkhazie, pour les Géorgiens, qui y sont interdits de séjour depuis septembre 1993, c'est le pays de Cocagne des beaux étés de la jeunesse, des filles, russes surtout, de la *dolce vita* à la géorgienne, d'un art de vivre où les

interminables *kotriali*¹ occupent une place de choix à côté des bonnes tables et des discussions enflammées. Pour l'intelligentsia de Tbilissi, ce fut aussi la scène des rencontres avec les grands esprits soviétiques, avec la bourgeoisie culturelle de Moscou ou de Saint-Pétersbourg. Bref, un paradis perdu, au sens où c'est toute une manière de coller à la vie qui s'en est allée.

Cent fois, j'ai vu des costauds au bord des larmes à la seule évocation des doux rivages abkhazes de la mer Noire. Sokhoumi, Gagra, Pitsounda, le lac Ritsa... À l'été 2010, mon amie Claire était rentrée d'une mission diplomatique à Sokhoumi avec des galets blancs ramassés sur une plage de la capitale. Quelques jours plus tard, un dimanche, invités par mon amie Nestan dans sa *datcha* des alentours de Tbilissi, nous venions de nous régaler de *shashliks*² et un journaliste géorgien nous avait rejoints, en voisin du week-end, au moment du café. En voyant les cailloux, il s'était enquisi de leur provenance et son visage, soutenu par un massif cou de taureau, se décomposa tandis que ses doigts potelés manipulaient ces petits bouts d'Abkhazie blancs et purs.

En entendant ma réponse, Koba, étendu sur la banquette, une main sous la tête et l'autre qui tripote son téléphone portable, lâche un «Ouaah» traînant où se mêlent envie et retenue. Un «Ouaah» probablement farci de multiples autres sentiments. «Je suis de là-bas, tu

sais. J'y ai passé mon enfance et ma jeunesse. Je n'ai jamais revu ma maison.» Je l'ai dit, la chance a ici toujours été avec moi. *Mon voyage au pays des Abkhazes* commence avec l'un des quelque deux cent cinquante mille Géorgiens qui ont dû quitter en catastrophe la luxuriante province en 1993. Le point de départ n'est pas mauvais, même si mon exilé a été banni d'un pays que les Abkhazes lui interdisent de considérer comme le sien. Pourtant, s'il n'y avait eu ces treize abominables mois, peut-être aurait-il eu le droit d'y rester, dans ce pays. Du moins à en croire les Abkhazes, qui prétendent vouloir construire un État multiethnique... sans Géorgiens.

L'Abkhazie est *aussi* son pays. Nombre d'Abkhazes clameront devant moi que les Géorgiens ont leur place en Abkhazie, «mais il y a eu la guerre». Comment accepter leur retour et le risque potentiel qu'ils forment une cinquième colonne à laquelle la Géorgie s'empressera d'apporter son soutien? Tbilissi de son côté martèle qu'il y eut «nettoyage ethnique» en s'appuyant sur des déclarations de l'OSCE (Organisation pour la Sécurité et la Coopération en Europe) ou du Parlement européen. Selon le recensement de 1989, les Géorgiens représentaient 45,7% de la population de l'Abkhazie, contre 18% d'Abkhazes (quatre-vingt-treize mille deux cent soixante-sept). À de très rares exceptions près, les premiers ont été expulsés de la province dans leur totalité. Sur une base ethnique donc. La plupart du temps, les Géorgiens oublient cependant de se référer à un rapport de Human Rights Watch publié en 1995, où on lit que

1. Farnientes, siestes.

2. Brochettes de viande.

« la première partie de la guerre, d'août à septembre 1992, [...] les combattants géorgiens, des groupes vaguement unis de soldats et de maraudeurs, ont assassiné et intimidé les résidents locaux, pris par surprise et quasi désarmés, ont saccagé et pillé les maisons, ciblant les Abkhazes ethniques ».

L'entêtante question de la terre et de son appartenance empoisonne l'ensemble de la défunte zone soviétique. Des pogroms anti-Ouzbeks qui, au sud du Kirghizstan pendant trois jours de juin 2010, ont causé la mort de quatre cent soixante-dix personnes et livré aux flammes plus de deux mille maisons, aux trois conflits gelés du Sud Caucase – Abkhazie et Ossétie du Sud, les deux provinces séparatistes de Géorgie, et le Haut-Karabagh, défendu par l'Arménie mais revendiqué par l'Azerbaïdjan – que j'ai découverts en arrivant en 2002, en passant par la politique « des nationalités » du président Nazarbaïev au Kazakhstan – celle-ci, héritée des bolcheviques, est censée protéger les dizaines de groupes ethniques de ce gigantesque pays, mais en réalité folklorise leur culture afin de mieux appliquer la *kazakhisation*, c'est-à-dire l'octroi à la majorité nationale des postes administratifs et politiques –, la région n'en finit pas de liquider deux siècles d'impérialisme tsariste puis soviétique.

« Où habitez-vous à Sokhoumi ? Si tu veux, je te ramène des photos de ta maison », je propose à Koba alors que s'esquisse sous mon crâne le début du livre et que j'ai conscience de sacrifier à ce que d'aucuns qualifieraient d'opportunisme, que j'appelle, moi, bonne fortune !

« Si tu fais ça, je ne sais pas comment je pourrai te remercier », dit-il, incrédule. Je note : 10, rue Stroïtelnaïa (« des Constructeurs »), « près du stade du Dynamo, après le marché central. Tu verras, c'est une maison sur deux niveaux. Elle est habitée par des Abkhazes, d'après ce qu'on m'a dit. » Au rythme du balancement du train, il me raconte son histoire de cette voix éraillée si propre aux Géorgiens. J'ai l'impression de l'avoir mille fois entendue. Il ébauche un signe, en réponse à ma première question sur la vie qu'il a menée jusqu'à ses seize ans. Main fermée, pouce sorti, il passe rapidement ce dernier sur le devant de sa gorge, comme pour évoquer un égorgement au couteau. Mais ici, on a coutume d'user de ce geste pour faire comprendre que, de ceci ou de cela, on en a plus qu'il n'en faudrait.

« De l'argent, on en avait plein. La vie était facile. Mon père dirigeait un centre de vacances, ma mère était employée d'une *TourBaz* [abréviation soviétique désignant une base touristique, pour le prolétaire lambda, avec une douche... à partager entre beaucoup de touristes]. Une année par exemple, on avait tellement de mimosas que mon père en a expédié à Novossibirsk, en Sibérie, où il avait étudié et conservait encore des copains. Il a gagné tellement d'argent cette année-là qu'il aurait pu s'acheter quatre voitures. Mais à l'époque, on s'absténait de montrer qu'on avait le porte-monnaie plein. » En Abkhazie, la nature est un trésor. Les luxuriants jardins pourvoyaient en abondance et de toute éternité ses habitants ; après 1993, ils devinrent parfois l'unique moyen de survivre et

d'empocher quelques centaines d'euros pour nourrir une famille pendant un an.

Située au nord-ouest du Caucase sur les contreforts méridionaux de l'immense chaîne montagneuse, mais avec deux cent quinze kilomètres de façade maritime, la province jouit d'un climat subtropical humide et très doux. Il vaut la peine de visiter le jardin botanique militaire de Soukhoum-Kale créé en 1840 par l'administration impériale russe afin d'introduire dans la région de nouvelles plantes et espèces végétales : l'eucalyptus pour lutter contre la malaria, le thé ou les agrumes qui poussent à côté des magnolias, des lauriers-roses, des camélias.

C'est de cette douceur de vivre qu'ils connurent en Abkhazie tout autant que de cette prodigalité de la nature dont rêvent encore les Géorgiens dix-neuf ans après la fin de la guerre. Tout pousse en Abkhazie. Outre le mimosa, les parents de Koba arrondissaient leurs fins de mois soviétiques avec la vente annuelle d'une tonne ou deux de mandarines du jardin, sans compter les dix-neuf pièces de la maison louées tout l'été aux vacanciers, les *otdixaiouchii*, littéralement « ceux qui se reposent », en russe. D'autres amassaient un confortable pécule en commercialisant au noir des fruits en tous genres. Comme le feijoa issu du goyavier du Brésil, un fruit à la peau verte et rugueuse semblable à l'avocat mais au goût sucré et légèrement acidulé des agrumes. Le thé, les noisettes, le vin et le tabac assureront aussi la réputation et la richesse de l'Abkhazie.

Le broun-roun-roun du train nous berce. Avec Koba, nous nous enfonçons toujours plus au cœur de la nuit et de la sombre histoire abkhazo-géorgienne. Entre deux coups de fil à son épouse restée à Tbilissi pour lui narrer son trajet en compagnie d'un Français en route vers l'Abkhazie, il se remémore le surgissement de la guerre au sein de son insouciant quotidien d'adolescent. Koba se souvient de la bonne entente qui « jusqu'à la fin a régné dans notre rue. Il y avait des Arméniens, des Russes, des Géorgiens. Et des Abkhazes bien sûr. Pendant la guerre, tous les jours ça bombardait. Comme on avait une robuste maison en béton, les gens venaient s'abriter chez nous. Il n'y avait pas de racisme. Personne ne voulait participer aux combats parmi nos voisins, ni les Abkhazes ni les autres. On s'entraînait pour aller chercher l'eau, à cinq cents mètres de chez nous, qui servait à se chauffer et à se nourrir. On se protégeait les uns les autres, surtout contre les pillards et les *Mkhedrioni* [les « Cavaliers », groupe paramilitaire géorgien]. »

Bandits et politique ont toujours fait bon ménage dans la région. La première nouvelle de *Sandro de Chegem*, truculent recueil du grand écrivain abkhaze Fazil Iskander, est un clin d'œil direct à cette spécificité locale. Un riche marchand de tabac arménien y est la proie des mencheviks, frères ennemis des bolcheviks dans le Parti ouvrier social-démocrate de la Russie du début du xx^e siècle, qui, au nom de l'idéologie, dévalisent sans vergogne cette nouvelle victime de la néfaste association du politique et de la crapulerie.

La réalité n'a rien à envier à la fiction. Jusqu'à la révolution des Roses, et même un peu après, les gorges de Kodori, talon d'Achille du territoire abkhaze (du point de vue de ses responsables), étaient indirectement contrôlées par Tbilissi via un authentique bandit de grand chemin, Emzar Kvitsiani. Ce Svane, sous-groupe ethnique géorgien, avait été nommé représentant spécial du président Chevardnadzé dans la Kodori. En 2002, sa milice paramilitaire, *Monadire* (« Le Chasseur »), forte de plusieurs centaines d'hommes aux mines patibulaires, avait même été incorporée au ministère de la Défense géorgien. En 2005, les nouveaux maîtres de la Géorgie décidèrent de démanteler ladite milice, avant de reprendre le contrôle de la stratégique vallée en juillet 2006. Dès lors, Emzar Kvitsiani se tourna tout naturellement vers ses ennemis de la veille, les Abkhazes.

Un jour de septembre 1993, Koba et les siens ont dû fuir. Ce n'était plus tenable. La Géorgie avait perdu et cette défaite se soldait par un départ en catastrophe : « On était trois cents à se presser dans un avion qui ne comptait, à mon avis, pas plus de cent cinquante places, dont certaines se trouvaient de surcroît occupées par des cadavres. La chaleur était épouvantable, l'attente a duré des heures et des heures. Jusqu'à ce que le pilote annonce que nous allions décoller... mais qu'on n'aurait peut-être pas assez de carburant pour rallier Tbilissi. » Koba n'a plus revu l'Abkhazie. Il habite la capitale géorgienne, comme sa mère, et se rend chaque semaine à Koutaïssi pour le travail.

Après la guerre russo-géorgienne de 2008 et l'intervention des forces fédérales, venues s'interposer entre la province rebelle d'Ossétie du Sud et Tbilissi lancée dans une aventureuse tentative de reconquête consécutive à un machiavélique stratagème ourdi par le Kremlin, Koba a tiré un trait définitif sur ses espérances de revoir un jour sa maison et les plages de Sokhoumi. Au terme de ce conflit éclair, Moscou reconnaissait unilatéralement les indépendances de l'Abkhazie et de l'Ossétie du Sud, suivies par cinq autres États (Venezuela, Nicaragua, Nauru, Vanuatu et Tuvalu), et déployait des milliers de soldats chargés de verrouiller la « frontière », vocable que les Géorgiens réprouvent, lui substituant la formule de « limite administrative ».

Au milieu de la nuit, le train entre en gare de Koutaïssi, centre de la Géorgie. Je promets de nouveau à Koba, visiblement incrédule, de l'appeler à mon retour pour lui montrer les photos de sa maison. Il descend. À l'aube, le train me dépose à Zougdidi, capitale de la Mingrélie située à trois cent cinquante kilomètres de Tbilissi. Si la Mingrélie revendique avec force son identité, notamment par le biais de sa langue (*kartvélienne*), elle n'en manifeste pas moins son attachement à la nation géorgienne. Zougdidi est la dernière ville contrôlée par Tbilissi avant l'Abkhazie. Au-delà, la ligne de chemin de fer, bombardée en 1992, est coupée. Les énormes poutres du pont qui enjambe la rivière Engouri – Ingour pour les Abkhazes, limite *naturelle* « non contestée », comme disent certaines organisations internationales, entre

l'Abkhazie et le territoire géorgien –, tordues comme si quelque divinité s'était amusée à les malaxer entre ses doigts puissants, sont les ultimes vestiges de la connexion ferroviaire qui rattachait la Géorgie à sa province chérie.

Une fois de l'autre côté, j'emprunterai une voiture, une *marchroutka*³ ou un bus. Cependant, les taxis de Soukhoum pratiquent des tarifs exorbitants au motif que la zone de la *frontière* est dangereuse : six mille roubles russes en moyenne, soit cent cinquante euros pour parcourir quatre-vingt-dix kilomètres.

Zougdidi, 6 h 30 du matin. J'ai les cheveux en bataille. Les environs de la gare ont des airs de paysage d'après-guerre. Rien qui ne soit droit vu du quai. La ville compte cent vingt mille habitants, dont une moitié de réfugiés ou « personnes déplacées de l'intérieur » selon la terminologie en vigueur au sein des institutions internationales, autrement dit des gens forcés d'abandonner leur domicile tout en restant à l'intérieur de leur pays. Pour la communauté internationale, on ne devient « réfugié » que lorsqu'on est contraint de traverser une frontière agréée pour chercher asile dans un autre pays que le sien. Or la communauté ne reconnaît pas l'indépendance de l'Abkhazie.

Avant de franchir le pont, le modeste édifice rose qui abrite le dernier poste de police géorgien est une étape

3. Minibus privé.

obligée pour le voyageur. L'agent de service s'extracte de sa couchette, reporte mon identité sur un cahier en se frottant les yeux, me demande timidement ce que je vais faire là-bas, combien de temps je compte y rester. Il aimerait en savoir davantage, mais l'heure s'avère trop matinale pour investiguer plus profondément. Il vérifie mon identité en téléphonant à Tbilissi. « *Have good trip* », me lance-t-il. Un kilomètre de paysage champêtre me sépare du poste de douane abkhaze, jalonné de bouses de vaches et égayé par le chant des oiseaux. Comme à chacun de mes précédents passages (une quinzaine), je ressens un pincement au cœur en m'approchant de l'Abkhazie. Écho du conditionnement que je subis à Tbilissi et qui façonne l'image d'un espace fantasmé, un pays de Cocagne où j'aurais aimé, moi aussi, passer mon enfance et être pris en photo aux côtés du fameux ours empaillé du lac Ritsa ?

Il résulte assurément aussi d'une légère anxiété. Longtemps le district de Gali, incluant ces parages frontaliers de l'Engouri, a été le domaine de bandes criminelles abkhazes et géorgiennes. C'est beaucoup moins le cas depuis 2008, mais huit jours plus tôt, deux voleurs géorgiens et un agent russe du FSB (héritier du KGB) s'entretaient lors d'une escarmouche dans les environs du village de Choubourkhinji.

Je marche entre les blocs de béton striés de noir et blanc qui marquent l'accès au pont et me concentre pour éviter les flaques d'eau laissées par les pluies printanières. Des vieilles femmes portant en médaillon épingle sur leurs vêtements noirs la photo d'un proche disparu progressent

KOBA



Tout gamin normalement constitué passant ses vacances en Abkhazie posait devant l'objectif en faisant ami-ami avec l'ours empaillé du lac Ritsa. Pour quantité de Géorgiens, cet ours est l'objet d'un culte nostalgique, celui de l'heureuse époque des étés familiaux en Abkhazie.

en sens inverse. Un vieillard, que depuis bientôt une décennie je vois effectuer des allers et retours des deux côtés du pont, me dépasse avec une carriole fatiguée traînée par un très vieux cheval, grâce auxquels il aide les Géorgiens de Gali à transporter leurs énormes paquets. On manque de tout à Gali.

Le poste de douane se compose de cabanes vertes et d'allées bordées de grillages où défile le flot presque incessant des Géorgiens qui, munis de leur permis de résider (*propiska*) dans le district délivré par les autorités abkhazes, vont et viennent des deux côtés de la *frontière*. Je présente mon passeport et le document attestant que ma demande d'entrée sur le territoire de la République a été acceptée – j'ai soumis, par email, ma requête à l'administration compétente à Soukhoum, tout simplement. Les douaniers me connaissent. Ils me font patienter, le temps d'appeler la capitale et de vérifier que j'ai la permission de poursuivre ma route. Seulement, il est 7 heures du matin et les bureaux n'ouvriront qu'après 9 heures. Dans le meilleur des cas.

J'ai tout loisir de jeter un œil au campement russe situé immédiatement à droite du pont. Mille cinq cents garde-frontières de la Fédération verrouillent la ligne de séparation qui court le long de l'Engouri, sur cent soixante kilomètres. Un vrai mur. Les douaniers en profitent pour m'offrir une leçon de géopolitique sur le ton de la boutade. Sarkozy : « Pourquoi il ne veut pas nous reconnaître ? » La Lybie : « Vous croyez que vous allez battre Kadhafi ? Pourquoi vous faites la guerre partout et

VOYAGE AU PAYS DES ABKHAZES

que vous nous donnez des leçons après ? » Obama : « Tu parles d'un démocrate ! » Poutine : « Il nous protège au moins. » L'Otan : « Pourquoi ils soutiennent ce bandit de Saakachvili ? », etc. J'esquive, j'esquive...

Soukhoum a décroché et a consenti. Je peux entrer en Abkhazie.

PÂQUES À DJGIARDA

Je viens pour Pâques. Un prétexte. Un moyen, je l'espère, de découvrir un peu du substrat qui fait l'identité abkhaze. À ma façon. En tant que journaliste un peu ethnologue et sociologue, attentif aux traditions, aux codes, aux coutumes envisagées comme stratégies sociales ou politiques, dont les finalités sont moins pures qu'elles en ont l'air. Les peuples « fiers de leurs traditions »... Évidemment ils en sont fiers, ça sert à ça.

Ma stratégie personnelle, une fois à Soukhoum et les formalités administratives prescrites à la *frontière* accomplies – visite au ministère des Affaires étrangères pour l'obtention du visa, puis auprès d'Apsnypress, l'agence de presse nationale, pour l'accréditation –, c'est l'errance au long des rues élégantes de la capitale abkhaze. Il pleut, la ville est encore plus déserte que d'habitude et je cherche une chambre dans les quartiers que j'affectionne. Je flâne les yeux en l'air rue Chotlandskaïa (« Des Écossais »), happé par les superbes demeures du centre-ville au style tantôt Art déco, tantôt caucasien, flanquées de vastes balcons ou de hautes galeries lumineuses, et par la beauté de la colline qui les surplombe. Un mélange des genres

qui témoigne de ce que fut la ville, un port de commerce cosmopolite où le capitalisme local a bourgeonné au XIX^e siècle. Une abondante végétation d'acacias, d'eucalyptus et de pins submerge les palais, dessinant un envoûtant contraste avec le plafond de lourds nuages gris et la blancheur des neiges éternelles du Grand Caucase qui se dresse à l'horizon.

En haut de la rue Chotlandskaïa, je retrouve l'orientalisante villa Aloisi qu'un officier russe d'origine française aurait construite en 1896 – la bâtie de mes rêves ! – surmontée d'une tour couronnée par un toit en bulbe, truffée de pièces biscornues ouvrant sur des terrasses, des toits ou de larges balcons aux balustrades décaties, percée de fenêtres en ogives qu'encadrent des volets à claire-voie et bordée par un anarchique jardin planté d'herbes folles et de palmiers auxquels s'unit une absurde collection de vieux frigos et de ferraille. La maison est abandonnée. L'intrusion d'engins de chantier au milieu de cet amalgame de décharge et de jungle semble toutefois indiquer que la villa Aloisi est parvenue à séduire des prétendants plus prospères que moi.

Pour la première fois en dix ans je vois les choses bouger en Abkhazie. Sur la route qui me menait de Gal à Soukhoum, j'avais déjà constaté la naissance de quantité de boutiques et la construction de restaurants, de cafés et de quelques hôtels. Depuis 1993, les choses paraissaient figées dans l'état où les avait laissées la guerre. Jusqu'au cœur de sa capitale, théâtre d'intenses bombardements, la belle Abkhazie affichait un visage semé de ruines, de

squelettes de pierre ou de métal. Or on est en train de restaurer le riche patrimoine de Soukhoum. En dehors de la villa Aloisi, l'ancien sanatorium pour orphelins posé au sommet de la colline, aux formes arrondies typiques de l'Art nouveau et à la belle couleur ocre, est sur le point de reprendre vie. Pourquoi ? Avec quel argent ? Comment ? La reconnaissance du pays par Moscou en 2008 et le déploiement de milliers de soldats russes ont considérablement modifié la donne.

Je descends la Chotlandskaïa. Une vieille dame extraordinairement ridée pointe le nez au portail d'une maison sans charme. Je lui demande une chambre à louer. Elle appelle son fils : « Igoooor ! » Un type d'une cinquantaine d'années hasarde à son tour la tête par le portail entrebâillé, hésitant, avant d'y faire passer son maigre corps dégingandé. Il est habillé d'un survêtement, tenue d'intérieur de prédilection en Russie et dans la région, surtout pour les non-sportifs. « Une chambre ? Pourquoi pas... » dit-il en se passant une main sur ses cheveux poivre et sel. Mais pour être en mesure de se décider tout à fait, il doit se faire une idée plus précise de celui qu'il envisage d'abriter sous son toit. Il me conduit vers le salon où je m'assois dans un confortable canapé de cuir blanc, face à un immense écran plat visiblement neuf, branché à plein volume sur une émission de jeu russe où de ravissantes créatures exhibent leurs longues jambes. Suzanna, sa fille, nous sert un café turc très sucré, dont l'épais marc a d'abord été dilué dans de l'eau froide avant d'être chauffé, jusqu'à ce qu'il mousse, sur

un petit appareil électrique *ad hoc*. Cette manière de préparer le café est sans doute l'un des héritages les plus visibles de l'Empire ottoman, maître des lieux entre le xv^e et le xviii^e siècle.

Suzanna prend congé. Elle répète avec l'ensemble folklorique national. « Vous dansez des danses abkhazes ? » je demande. « Non, pas seulement. Toutes les danses du Caucase. » Toutes ? « Sauf les géorgiennes », précise-t-elle en chaussant des bottes à très haut talon. Il y a bien une chambre de libre, celle du fils de la famille. « Trois cents roubles par nuit, cela vous convient ? » « Oh, c'est trop », bondit Igor qui me prend déjà pour un ami de la famille. Je m'en tiendrai néanmoins à ce prix, cela ne revient même pas à sept euros.

Mes hôtes, les Lagoulava, sont une sympathique famille chez qui l'on n'éteint que rarement la lumière, où l'on regarde la télé jusqu'au bout de la nuit, où chacun se restaure individuellement, selon les diktats de son estomac... mais où l'on mange finalement de manière assez frugale. Le soir de Pâques, je lis dans ma chambre en attendant que la petite famille commence à célébrer la plus importante des fêtes orthodoxes. Igor, qui n'a assurément pas le feu sacré, se sentait trop fatigué pour aller à la messe. Minuit sonne. J'entends les premiers œufs colorés en rouge que l'on casse dans la cuisine. On m'appelle. J'accours pour participer au rituel ludique de ces œufs cuits à la coque

avec de la racine de garance et des épluchures d'oignons rouges, que chacun tient au creux de sa main et dont on frappe le bout contre celui de son adversaire. Gagne celui dont la coquille résiste le mieux aux assauts. La famille est au complet. Igor, son épouse Rozanna, leurs enfants d'une vingtaine d'années Suzanna et Timour et la grand-mère, jeune fille de quatre-vingt-treize ans parlant mal le russe, à quoi elle préfère de toute façon les sonorités murmurantes de l'abkhaze. Sur la toile cirée de la table ont été disposés des œufs rouges, une salade « Olivier » qui n'est autre que notre macédoine avec de la mayonnaise, plein de mayonnaise, et un *khatchapour*, le *khatchapouri* des Géorgiens, sorte de pain au fromage. Mais pas de viande.

Igor étant dans l'incapacité de le faire parce qu'il est malade, Rozanna assume le rôle de *tamada*. Elle dirige la table et porte les toasts à l'excellent cognac abkhaze qui rythment le repas. Igor a renoncé à boire. Ces libations caucasiennes, où l'art du discours et l'éloge des convives, ces « cadeaux des dieux », entrent pour une part essentielle, rappellent à l'ancien étudiant en philosophie que je suis l'atmosphère qui enveloppe *Le Banquet* de Platon. La Grèce, tiens, justement... L'Abkhazie tiendrait son nom du grec *Abasgoi*. Je n'ai jamais festoyé avec des bandits, mais je suis certain qu'ils se lancent des toasts du genre : « À un tel qui a toujours la main sur le cœur et aime sa mère » ou « À Dieu qui nous accompagne en tout ce que nous faisons ». Je me suis assis sans bloc-notes ni crayon et n'ai rien retenu des toasts qui, hormis la plus

ou moins grande habileté des commensaux à les tourner, se ressemblent toujours beaucoup dans leur contenu. En revanche, je n'ai pas perdu une miette de la conversation. Dont je suis partiellement responsable puisque j'ai bombardé mes hôtes de questions.

« Vous louez des chambres, l'été, aux touristes russes ? » Igor répond paresseusement, groggy : « Ouais, on l'a fait à une époque. » Puis Rozanna renchérit avec sa coutumière énergie, le regard bleu pétillant sur son visage rond et blanc, encore mis en valeur par le foulard noir dont elle s'est coiffée pour la circonstance. Pâques, depuis l'époque communiste, est aussi le jour des morts pour les orthodoxes. Assister à des cérémonies religieuses en tant que telles était interdit, mais les bolcheviques ne pouvaient empêcher l'*Homo sovieticus* en cours de formation de rendre un hommage annuel à ses ancêtres. « Tu sais, m'explique Rozanna, les Russes, ils ne sont pas comme nous. C'est pénible de leur louer des chambres. Les couples boivent et ensuite ils s'engueulent. Tous les soirs, je te jure. Et puis le lendemain matin, c'est des excuses à n'en plus finir, et des mamours et des mamours... Et puis le soir du lendemain, ça recommence, re-boisson, re-engueulade, etc. » Igor : « Chez nous, quand quelqu'un entre dans un lieu, dans une pièce, on se lève. Pour lui marquer du respect. Eux, les Russes, rien. S'ils sont avachis sur un fauteuil, ils ne bougent pas pour autant. Même si c'est un ancien qui entre ! »

Évoquer les Géorgiens reste délicat, même dix-neuf ans après la guerre. Je me risque. Vous vous sentez plus

proches des Géorgiens ? « Bien sûr, ce sont des Caucasiens comme nous », déclare Rozanna. Sachant les familles géorgiennes et abkhazes souvent mélangées, je demande si, par hasard, il n'en serait pas de même chez eux. C'est encore Rozanna qui répond : « Lui, dit-elle en désignant Igor du doigt, c'est un pur Abkhaze. Si tu veux, demain, on t'emmène dans sa famille pour Pâques. On ira sur la tombe de son père et après il y aura un grand repas. Mais moi, tu sais comment je m'appelle ? Lordkipanidzé. » Un nom géorgien. Aussitôt, Rozanna s'empresse de préciser qu'elle ne connaît que deux-trois mots de géorgien, qu'elle est vraiment abkhaze, qu'elle n'a d'ailleurs qu'un quart de sang venu de l'autre côté de l'Ingour. Bref, ça ne compte pas. « Je suis peut-être allée deux ou trois fois à Tbilissi. Presque jamais. Je suis abkhaze, c'est tout ! » spécifie-t-elle avec force. C'est la plus bavarde sur ces sujets. Enfin, c'est la plus bavarde en général...

Les toasts défilent sans trêve. Ils ne réussissent pourtant pas à alanguir la volubilité générale. Igor voudrait obtenir un visa pour la France. Pour travailler ? Faire du tourisme ? « Oui, du tourisme. Enfin surtout aller au casino. Pour flamber, quoi. On n'est pas comme les Russes. Le côté on est en vacances et on passe son temps à faire la popote pour économiser, c'est pas pour nous ! » Suzanna, les cheveux bruns impeccablement tirés en arrière, m'explique combien la langue abkhaze est complexe : « On dit que c'est la deuxième plus difficile du monde, après le chinois ou le japonais, je ne sais plus. » Je m'enquiers de l'économie domestique. C'est Rozanna

qui bosse. Igor ne trouve pas de boulot. Elle a sa boutique de robes et d'accessoires de mode au bazar central de Soukhoum. Je le visiterai plus tard, ce magasin achalandé de robes sexy au tissu moiré et scintillantes de strass comme les Caucasiennes aiment à s'en revêtir lors de mariages et autres notables événements. « Tous les mois, je prends l'avion à Sotchi et j'atterris à Istanbul. J'y reste deux jours pendant lesquels j'achète robes, sacs, chaussures, puis je rentre. Tout compris, le séjour me coûte six cents dollars », ajoute-t-elle en réponse à mes questions. Nouveau toast. De mon côté, je continue d'investiguer. Il y a des dizaines d'Abkhazes qui viennent en Géorgie faire leurs courses en gros. « Cela vous reviendrait cinq fois moins cher d'acheter vos robes à Tbilissi ou Batoumi. » Elle réplique, soudain nerveuse, agitant la main en signe de dénégation, que pour rien au monde elle n'irait en Géorgie. « J'ai des amies du marché qui y vont. Mais moi, non. Je ne peux pas, les Géorgiens me terrifient. » Lors de ma visite à sa boutique deux ou trois jours plus tard, une parente d'Igor travaillant à l'étal voisin se montrera moins effrayée : « Moi, je les aime bien les Géorgiens. Pas seulement parce que j'ai des parents géorgiens, rigole-t-elle parmi ses polos turcs à bas prix accrochés à des cintres et éclairés par la lumière blafarde des néons. S'il n'y avait pas eu la politique, on aurait trouvé une solution. En tout cas, je n'ai pas peur d'aller là-bas rendre visite à des cousins ou faire des achats pour mon magasin. »

L'économie de la région est un mystère. Un peu plus tard, entre deux toasts, Igor avoue partager mon scepticisme (mon dernier séjour remonte à plus d'un an) face à l'inflation de grosses cylindrées neuves qui circulent en ville. « C'est marrant, personne ne travaille – ce sont des Ouzbeks ou des Tadjiks qui triment sur les chantiers de construction qui poussent partout –, eh bien malgré ça, malgré l'inaptitude des usines à fonctionner, tout comme l'ensemble du secteur économique, l'argent inonde le pays. J'ignore où ils prennent le fric. Je ne comprends pas. Il n'existe plus d'industrie, seulement du commerce. Et encore, du petit commerce. » Un rébus enveloppé de mystère au sein d'une énigme, pour paraphraser Churchill à propos de la Russie.

Dimanche matin, 10 heures. Sur la table, le *khatchapour* réchauffé, les œufs, le reste de la délicieuse macédoine et le *koulitch*, la brioche de Pâques cylindrique saupoudrée de sucre glace qu'on accompagne de thé. Igor grille une cigarette puis sort sa voiture du garage, un Pajero 4x4 Mitsubishi, d'occasion mais en excellent état, noir, sièges en cuir blanc, à bord duquel nous nous préparons à gagner le village dont sa famille est originaire pour y célébrer Pâques. Il l'a acheté la semaine dernière. Je n'ose lui en demander le prix. Un quart d'heure plus tard, tandis que Rozanna et Suzanna s'apprêtent, une Mercedes A220, modèle semi-sport, couleur aubergine, intérieur blanc, se gare devant la maison. Timour, étudiant laborantin médical, en descend. La Mercedes a onze ans. Il l'a payée huit mille dollars. Ce sont les affriolantes robes vendues

autour de cent euros pièce qui permettent au père et au fils de s'offrir ces bolides ? L'Abkhazie, son économie, un petit rébus enveloppé de mystère.

Igor a participé aux combats de 1992-1993, à l'instar de l'ensemble, ou presque, de la population masculine abkhaze. À l'époque, il vivait à Tkouartchal, la Tkvarcheli des Géorgiens, bourgade minière située à l'est de la province. À la fin de la guerre, il ne restait de Tkouartchal que des ruines ; l'unique option pour la famille a été de se réfugier à Soukhoum, où elle a acheté cette maison à des Géorgiens qui fuyaient l'Abkhazie. « La mère était contre, la fille pour. J'ai proposé un prix raisonnable et on a fait les documents », m'explique-t-il sans la moindre gêne apparente. Le sujet est pourtant délicat entre tous et j'écoute le récit d'Igor sans parvenir à étouffer un vague scepticisme. La défaite des Géorgiens fut si complète, la haine interethnique était si vive, les crimes commis par les uns et les autres si abominables et les conditions d'existence des Abkhazes si précaires que les vaincus en mesure de vendre à bon prix leur chère maison relèvent très probablement de l'exception.

Les trois femmes de la famille nous rejoignent, vêtues de pardessus à col de fourrure, veste en cuir pour la grand-mère. Les voitures prennent la direction de Djgiarda, berceau de la famille Lagoulava, vers l'intérieur des terres, à l'est, district d'Otchamchira.

Les tombes s'étendent à l'intérieur d'un carré familial ceint de grilles en fer forgé qui surplombe la maison. Certaines sont surmontées d'un préau de tôle sous lequel se répartissent une table basse et de vieilles chaises destinées à accueillir les vivants désireux de s'entretenir avec les ancêtres. Les noms, dates de naissance et de mort des défunt sont gravés dans la pierre noire. Gravés également leurs portraits en buste, cravate pour les hommes qui posent avec la gravité de circonstance. Tout ça d'une remarquable sobriété. J'ai vu en Mingrélie des sépultures qui ne lésinaient pas sur le décorum. Un disparu représenté au volant de sa voiture, une jeune femme adossée à l'arbre qu'elle affectionnait, un enfant, combiné de téléphone à l'oreille afin de rester, par-delà la mort, en communication avec sa malheureuse maman. Les habitants de Mingrélie témoignent à travers ces extravagances funéraires de leur désir, un peu plus poussé qu'ailleurs, d'ajourner l'absence, de continuer à faire vivre le disparu. En Mingrélie, la mort s'apparente à un voyage. Voyage ultime requérant un solide viatique qui se concrétise sous la forme de téléphone mobile, de nécessaire à maquillage, de médicaments... Les funérailles, toujours exubérantes, prennent parfois l'aspect de véritables comédies mises en scène, comme le montre le documentaire consacré aux rites funéraires mingrèles réalisé par la Géorgienne Nino Kirtadzé, *Dites à mes amis que je suis mort*.

À Djgiarda, les pierres tombales des Lagoulava se couvrent d'œufs de Pâques et de fruits, de vin recueilli

PÂQUES À DJIARDA



À Pâques, les Abkhazes orthodoxes rendent hommage à leurs morts. Les stèles se garnissent de fruits et d'œufs aux coquilles teintes de rouge, de verres que les participants remplissent de vin, de vodka, de jus d'orange. Quand le défunt fumait, on allume une cigarette dont on tire quelques bouffées à sa mémoire.

dans des bouteilles en plastique, de vodka et de jus d'orange. Si le défunt fumait, les membres de la famille frappés du même vice allument une cigarette et tirent une série de taffes à sa santé. Pas de prières, ni de prêtre ou de fleurs, mais ces minutes d'attention, ces mains qui caressent délicatement la pierre du tombeau, frottent un morceau du carrelage souillé par la terre détrempée, arrachent les mauvaises herbes. Les présents se versent un verre de vodka qu'ils boivent sur la tombe après avoir pris soin d'en offrir quelques gouttes à la terre. Les œufs sont épluchés de leur coquille rouge, puis mangés.

En redescendant vers la maison, les participants au rituel, une quarantaine de personnes, grands-tantes, petits-cousins, le tonton rigolo et le neveu qui fait du *business*, les «frères», qui sont en réalité les cousins germains, autant de belles-sœurs, s'embrassent, félicitent Igor pour sa nouvelle voiture, réclament des nouvelles des uns et des autres, mais remarquent à peine la présence de l'étranger. La cour s'est remplie de 4x4, BMW et Mercedes. Je me sens en immersion.

Avant que nous n'arrivions, le cabanon au fond de la cour a présidé à l'égorgement d'une chèvre, un «sacrifice», m'informe l'ethnologue Arda Achouba quand, de retour à Soukhoum, je l'interroge sur les rites auxquels j'ai assisté ce dimanche-là. Et, pour ne laisser planer aucune ambiguïté sur ses propos, il ajoute que «certains Abkhazes, peu, sont musulmans. D'autres, la plupart, sont orthodoxes. Mais tous sont païens.» Au moment où Igor gare son Pajero 4x4 Mitsubishi dans

la cour, l'animal est entre la hache et le billot. Un *frère* ventripotent d'Igor, survêtement, galoche de caoutchouc et casquette à l'américaine, visière tournée vers l'arrière, découpe avec énergie l'*holocauste*, dont il balance les morceaux dans une grande marmite mise à mijoter au-dessus d'un feu de bois. Ni sel ni épices n'assaisonneront la viande en raison de Pâques. La chèvre n'en sera pas moins goûteuse.

Sur ces entrefaites, un autre *frère*, l'occupant de la maison familiale et à ce titre chef du clan, débouche la jarre de vin blanc enterrée depuis septembre dans le jardin. Les convives sont rassemblés autour de lui et écoutent la prière qu'il prononce en abkhaze, le visage orienté vers l'orient – prière strictement familiale, m'éclairera Arda Achouba : « Chaque Abkhaze n'a pas seulement ses traditions, il a aussi un nom. » L'officiant tient dans la main droite une bougie en cire d'abeille jaune, dans la gauche une branche sur laquelle sont embrochés le cœur, le foie et les reins de la chèvre immolée. D'un geste, il fait sauter le couvercle de feuilles de figuier qui scellait la jarre et y prélève un peu du précieux breuvage en se servant d'une boîte de conserve vidée de son contenu originel. Le vin est ensuite reversé dans un seau en plastique, où des verres iront puiser le liquide doré avant de finir dans le gosier des membres masculins de l'assemblée. Le vin est frais, légèrement sucré, pas mauvais du tout.

Ces Pâques ne sont pas seulement propres aux traditions abkhazes, elles sont spécifiques à chaque famille. Arda me décrit l'*apsouara* comme un code de comportement et

d'honneur davantage que comme une religion. Des règles d'hospitalité y sont associées, ainsi que des conventions très sourcilleuses sur le chapitre de l'étiquette, notamment en ce qui concerne les formules de salutation et leurs déclinaisons en fonction de l'âge et du statut social de ceux auxquels on s'adresse. Les étrangers de passage dans la région, à Soukhoum comme à Tbilissi, ne manquent jamais de me livrer les impressions émues que leur inspire la qualité de l'hospitalité. Certes, mais l'hospitalité, si exquise en effet, sert aussi à vous faire remarquer, mine de rien, que, même si vous êtes ce « cadeau des dieux » comme on désigne les invités au fond des vieux replis du Caucase, vous n'êtes pas d'ici.

Les rituels de l'*apsouara*, fondements de l'identité abkhaze, entretiennent une relation intime avec la langue. « Pour comprendre l'*apsouara*, il faut parler abkhaze », insiste Arda Achouba. À Soukhoum, Oleg Damenia, vieux philosophe charmant aujourd'hui patron du Centre de recherche stratégique sous le président de la République d'Abkhazie, me reçoit à son bureau où trône en bonne place un portrait de Karl Marx, et me dit dans un russe châtié en lissant d'une main son crâne dégarni : « Nous sommes des montagnards. Or l'*apsouara* était d'abord un mécanisme de contrôle de l'individu qui servait à éviter les conflits entre les hommes autant qu'avec la nature. Autrefois, tout était rare ici, l'Abkhazie était isolée du monde. »

Si, au cours de ce voyage, la plupart de mes interlocuteurs désignent l'*apsouara* comme l'essence de leur identité,

VOYAGE AU PAYS DES ABKHAZES

ce à travers quoi ils sentent vibrer des millénaires de culture, Oleg a sur cette prétendue identité une opinion nettement moins confite : « Aujourd’hui, ce qui compte, c’est d’être riche. Et de montrer qu’on est riche, dit-il, un doigt doctement levé. Voilà la raison de ces grosses voitures que vous voyez partout en Abkhazie. Eh bien cela va à l’inverse de ce que prône l’*apsouara*. En réalité, ce que veulent désormais les Abkhazes, c’est se libérer de l’*apsouara*, de la contrainte sociale. Même s’ils le nient. L’Abkhaze traditionnel boutonne sa chemise jusqu’en haut, or elles sont partout ouvertes jusqu’au nombril ! Bref, les gens d’ici désirent à la fois parader à l’intérieur de voitures clinquantes et dire qu’ils sont de vrais Abkhazes qui perpétuent la tradition. » Toutes choses dont je n’avais pas encore conscience à l’heure où je quittai Djigarda à bord du Pajero d’Igor, au terme de ces agapes composées de *mamalyga*⁴ et d’une chèvre sacrifiée sur l’autel de la tradition.

4. Purée de farine de maïs, variante de la polenta accommodée de morceaux de fromage fumé local.

VOYAGE AU PAYS DES HISTORIENS

À Soukhoum, sur la promenade qui longe la mer et que l’on appelle ici le boulevard, patrouillent d’élégantes policières portant calot incliné et jupe droite qui ne va pas au-dessous du genou. J’y vois une délicate attention du ministère de l’Intérieur à l’endroit des touristes, russes en général. Comme celle-ci qui prend une pose lascive face à l’objectif de son fiancé en s’adossant à un eucalyptus au tronc étonnamment large. Sur la gauche se dressent deux hôtels en béton de facture, ma foi, très brejnivienne. Ils dépendent du sanatorium Soukhoum, lui-même rattaché au MVO (*Moskovskogo Voenного Okrouga*, « District militaire de Moscou »). Historiquement, l’Abkhazie est la Riviera de tout ce que la Russie compte d’épaulettes. Plus loin, les pentes de la montagne et les eaux turquoise de la mer Noire se confondent.

Ma déambulation me conduit à la *brekhalovka*, le Saint des Saints – comment traduire ? Le « lieu où l’on raconte des bobards », quelque chose comme ça, une sorte d’agora à l’abkhaze. Est-ce à cause de cette traduction peu flatteuse que je n’ai jamais interviewé les joueurs d’échecs qui, du matin au soir tard, jouent d’interminables

VOYAGE AU PAYS DES ABKHAZES

parties sur de petites tables, une grosse noix remplaçant à l'occasion la pièce qui manque ? Les joueurs d'échecs appartiennent à ce décor de lourds palmiers bien taillés et de grands ifs, à la néo-classique colonnade blanche du porche, à la façade immaculée de l'hôtel Ritsa dont les portes se sont récemment rouvertes. Mieux vaut les laisser à leurs pacifiques batailles éternellement recommencées. Des groupes plus jeunes installés à l'écart s'affrontent aux échecs, aux cartes ou à l'*anardi*, le *nard* des anciens Iraniens, assez similaire au backgammon. Là-bas, la façade toute en rondeurs de l'hôtel Abkhazia... cachée par une immense toile, en attendant une restauration qui ne viendra peut-être jamais, l'incendie qui a dévasté l'édifice dans les années 1980 l'ayant trop fragilisé.

Stanislav Lakoba, cinquante-huit ans, historien nationaliste, poète à ses heures et homme politique marié à une Géorgienne, est une personnalité locale. L'actuelle génération des étudiants abkhazes apprend l'histoire selon la version qu'il a cosignée avec Oleg Bgajba dans *Histoire d'Abkhazie*, un classique vendu dans toutes les librairies de la ville. Page 9 : « L'origine des Abkhazes et leur place parmi les peuples du monde intéressent depuis très longtemps les chercheurs. Les sources écrites où ces derniers peuvent puiser leurs connaissances ne sont pas si nombreuses. L'archéologie sans sources écrites ne peut pas présenter l'histoire réelle des racines de certaines populations. Et la situation est encore plus compliquée pour l'ethnologie et l'anthropologie. Les spécialistes pensent que le langage peut renfermer l'histoire non



Les joueurs d'échecs aux chapeaux démodés et aux costumes élimés appartiennent à la brekhlovka, au même titre que les lourds palmiers et les grands ifs, la colonnade blanche ou la façade immaculée de l'hôtel Ritsa. On a l'impression que déranger leur immuable rituel serait commettre une hérésie. Alors on se tient à distance, comme dans un théâtre.

écrite et la mémoire de générations de populations. Que le langage peut être porteur de l'activité sociale et du mode de vie des ancêtres, de leurs liens avec d'autres peuples [...]. Il est prouvé que le langage abkhaze est un des plus anciens du monde. » À lire ce passage, on mesure la difficulté de bâtir une histoire nationale qui chercherait à tout prix l'appui de l'*ethnogenèse*. Ce terme, si souvent brandi dans le contexte nationaliste de l'ex-URSS, définit l'aspiration à établir qu'un peuple n'a été *corrompu* par nulle influence étrangère et que son identité n'a subi aucune altération, depuis sa naissance jusqu'aux âges contemporains. En l'occurrence, il s'agit de prouver qu'il n'est pas intervenu la moindre rupture entre les proto-Abkhazes, le peuple apsoua, et ceux qui dirigent à présent le pays.

Les historiens, en Abkhazie, ce sont des gens importants. Et ils pullulent au sein de la République ! À chaque carrefour ! Un sport national auquel le journaliste que je suis assiste régulièrement comme un spectateur impuissant. « Depuis toujours, les Abkhazes... », « Avant... », « Cet événement n'est pas connu, mais je vous assure que celui qui l'ignore ne risque pas de comprendre notre histoire... », « N'écoutez pas les historiens géorgiens... », « Staline, qui était géorgien... », etc. J'ai parfois hasardé, en Abkhazie et ailleurs dans l'ex-Union soviétique, l'idée que les nations étaient des « constructions », que le nationalisme, basé sur l'ethnicité, est une affaire récente. Pour ménager mes interlocuteurs, je n'omets alors jamais de souligner que les Abkhazes, bien entendu, sont là depuis des époques excessivement

reculées et je tire des salves de citations extraites de l'œuvre d'un éminent disciple de Georges Dumézil, le Franco-Géorgien Georges Charachidzé. Par exemple : « Les Abkhazes et les Tcherkesses représentent [...] les insoumis du dedans, les autochtones irréductibles : sur place dès l'Antiquité, ils ont échappé durant vingt-cinq siècles à toute domination, et il a fallu aux armées du tsar trente-cinq ans de guerre totale pour en venir à bout, de 1829 à 1864. » Ou : « On ne peut leur [aux Abkhazes] contester une autochtérie presque bimillénaire. » De plus, le linguiste et historien du Caucase se montrait parfois sévère vis-à-vis de ses compatriotes géorgiens, qu'il considérait comme atteints de « cette pathologie de la conscience historique qui affecte l'ensemble des peuples d'URSS », ce qui, accessoirement, donne un poids supplémentaire aux passages que je lui emprunte.

Les stratégies déployées par les empires, fussent-ils vernissés d'égalitarisme socialiste, pour se garantir des brusques accès d'indocilité de leurs sujets autochtones, et qui consistent neuf fois sur dix à ressortir la bonne vieille méthode du diviser pour régner, ont des conséquences presque invariablement inattendues. Ainsi, l'autonomie accordée par le pouvoir soviétique à l'Abkhazie a favorisé l'émergence d'un puissant mouvement indépendantiste, dont le développement s'est illustré par de drôles d'alliances et triturations de l'histoire. Dans une étude ironiquement intitulée *La Géorgie et ses « hôtes ingrats »*, mon ami Thorniké Gordadzé, chercheur devenu vice-ministre des Affaires étrangères de Géorgie, revient

sur ces divers petits arrangements géorgiens – ou abkhazes dès que l'on passe l'Ingour – avec la vérité historique. « D'après les auteurs géorgiens libéraux et occidentalisans, c'est l'administration tsariste, et plus tard soviétique, qui a empêché l'assimilation des minorités vivant en Géorgie en les dotant de statuts spécifiques et en contribuant ainsi à la fabrication de leur conscience ethnique propre. Or, s'il y a bien eu un dessein russe d'exacerber le sentiment ethnique de ces groupes pour contrecarrer le nationalisme géorgien, l'influence de la politique impériale puis soviétique sur la "fabrication des nationalités" n'est certainement pas la seule responsable. L'idéologie nationaliste géorgienne a toujours eu comme composante non négligeable un corpus d'idées fondées sur la peur du métissage avec les "étrangers", catégorie d'ailleurs élastique. » Combien de fois ai-je entendu à Tbilissi ou Zugdidi que les Abkhazes ne sont que les « invités » de la Géorgie ?

Mais mes hypothèses, mes interrogations nées de lectures semblables à celle que je viens de citer ou de théoriciens du nationalisme comme Benedict Anderson et son si stimulant *L'Imaginaire national* – auquel je préfère le titre anglais *Imagined Communities*, « Les Communautés imaginées » –, ça ne passionne pas les foules post-soviétiques. Le nationalisme, dans ces contrées, c'est de la pratique, pas de la théorie. Pourtant, l'important est-il vraiment de savoir qui était là le premier ? Après tout, du x^e au xvi^e siècle, l'Abkhazie avait quitté le giron de l'Empire byzantin pour s'unir au royaume géorgien

d'Occident. Les noces princières abkhazo-géorgiennes durent avoir de la gueule...»

La politique des nationalités redynamisée par Staline mais qui héritait d'un terrain déjà copieusement battu par ses prédécesseurs impériaux est la clé de la géopolitique régionale depuis deux décennies. Chaque citoyen soviétique est devenu prisonnier de la « cinquième ligne » de son passeport, celle qui mentionnait sa nationalité, son identité ethno-nationale, laquelle ligne venait juste après l'indication de la citoyenneté (*grajdanstvo*) soviétique. Selon la classification soviétique des stades de développement des ensembles humains, chacun vivait avec en tête l'idée qu'il appartenait soit à une « nation » (*natsia*), communauté stable pourvue d'un territoire et d'une langue littéraire écrite, c'est le cas des Géorgiens; soit à une « nationalité » (*natsionalnost*) – cas de l'Abkhazie –, communauté possédant également son territoire et sa langue littéraire, mais considérée comme « minorité nationale » qui n'a pas encore atteint son stade de développement final, soit un « groupe ethnographique » (*ethnograficheskaja grouppa*), cas des « petits peuples » du Nord, de la Sibérie, de l'Extrême-Orient ou du Caucase du Nord, auxquels Moscou déniait le statut de communauté politique ou économique.

Le rêve de Lénine d'unifier « tous les peuples dans un seul État communiste » s'est transformé en cauchemar. Figée dans le temps (« Depuis toujours tes ancêtres ont été... » arméniens, ouzbeks, abkhazes, etc.) et l'espace (« C'est ta terre, depuis toujours à l'intérieur

de ces frontières-là... ») au long d'un profond travail politique, linguistique et culturel de « construction des nationalités », l'identité de l'*Homo sovieticus* semble s'être forgée en suivant une direction symétriquement inverse qu'appelait de ses vœux la révolution de 1917. Aux quatre coins de l'ancienne URSS, la question qui poursuit le visiteur est : « *Ty kto pa nacionalnosti?*⁵ ». Le poids de la cinquième ligne du passeport n'a pas molli. Sur les nouveaux passeports abkhazes, une ligne est réservée à la nationalité.

Staline, Joseph Vissarionovitch Djougachvili de son vrai nom, était géorgien. Comme son terrible bras droit Lavrenti Béria, Mingrélien né à Merkheoul, en Abkhazie, dont j'ai visité le village situé à une vingtaine de kilomètres de Soukhoum et où les ruines de ce qui aurait été son école s'amoncellent au milieu d'un champ où paissent des vaches. L'histoire abkhaze attribue au dictateur et à son espion en chef la paternité de l'impérialisme géorgien. En 1931, l'Abkhazie est confiée à l'autorité de Tbilissi, son autonomie abolie, l'enseignement de sa langue prohibé, les rues sont rebaptisées et les postes clés reviennent à des Géorgiens.

Le Staline pourfendeur du chauvinisme géorgien a du mal à trouver sa place dans les grilles de lecture des historiens abkhazes, même si chacun sait que le dictateur avait triché sur ses origines en indiquant à la cinquième ligne de son passeport « Russe » et non « Géorgien ». Du

5. « Qui es-tu de par ta nationalité ? »

point de vue abkhaze, les choses sont encore plus nettes avec Béria, sinistre patron du NKVD (Commissariat du Peuple aux Affaires intérieures, autre ancêtre du KGB) qui, en 1936, fit empoisonner Nestor Lakoba, secrétaire général du Parti communiste abkhaze au début de l'ère bolchevique, mais aussi père de l'autonomie de la province et l'un de ceux qui y atténuerent les terribles effets de la collectivisation. C'est dire si l'ancêtre de Stanislav Lakoba, mon historien et poète nationaliste, est considéré en Abkhazie comme un héros.

En préparant mon départ, j'avais rassemblé les cartes de visite glanées au cours de mes précédents séjours à Soukhoum. De mon petit bazar organisé avait émergé celle que Sergueï Shamba utilisait à l'époque où il était encore ministre des Affaires étrangères. Sur le coin supérieur gauche, les armoiries de l'Abkhazie dorées et en relief. Au centre, immédiatement après la mention du nom et avant le titre ministériel, « Docteur, professeur d'histoire » est inscrit en italique. Pourquoi pareille référence sur la carte de visite d'un ministre ? Vladislav Ardzinba, premier président de l'Abkhazie et héros national, était lui aussi diplômé d'histoire. Il avait soutenu sa thèse de doctorat à l'université d'État de Tbilissi et entre 1987 et 1989, alors que les relations avec les Géorgiens se détérioraient, il dirigeait à Soukhoum l'Institut Goulia, conservatoire des lettres et de l'histoire d'Abkhazie. Les enjeux historiques

ont été au cœur du conflit. En novembre 1992, l'armée géorgienne – ou ce qui en tenait lieu – incendia les archives nationales abkhazes.

Sergueï Shamba et Vladislav Ardzinba sont tous deux originaires de Goudaouta, à une trentaine de kilomètres au nord de Soukhoumi. Ils appartiennent au sous-groupe linguistique bzybtsy, globalement plus traditionaliste que les Abkhazes orientaux, les Abjoua, proches de la Mingrélie et davantage intégrés à la société géorgienne. Les Bzybtsy se considèrent comme les plus purs des Abkhazes et réclamaient déjà l'indépendance sous le régime soviétique.

De rencontre en rencontre, je m'aperçois que la frange éduquée de la population abkhaze voe un attachement viscéral à l'histoire. À un moment ou à un autre de sa jeunesse, chacun s'est adonné à l'étude de la discipline. Ou à celle de la langue abkhaze, autre passion nationale. Au moment de la guerre, Inal Khashig, journaliste indépendant et rédacteur en chef de *Chegemskaïa Pravda* (*La Vérité de Chegem*), rédigeait à l'université de Moscou un mémoire de fin d'études sur l'histoire des mouvements politiques en Abkhazie ; et Natella Akaba, pionnière des ONG locales, a étudié le passé du Qatar et du golfe Persique, s'intéressant à la façon dont les Britanniques, à l'époque rivaux des Russes en Asie, menaient leur politique d'expansion coloniale dans la zone. Et quand ce ne sont pas eux qui ont étudié l'histoire, ce sont leurs parents. Comme ceux d'Arda Inal-Ipa, autre personnalité du monde des ONG, dont le père fut l'un des inlassables

bâtisseurs de l'histoire nationale. Sa fille : « Il a passé sa vie à lutter contre les historiens géorgiens pour prouver notre droit sur cette terre. [...] Dans les années 1950, il a voulu publier un article sur les écrivains abkhazes. Ses collègues géorgiens l'ont obligé à parler de "groupe abkhaze des écrivains géorgiens". » Quand elle avait une trentaine d'années, Arda siégeait au Présidium du Front Populaire *Aidgylara* (« Unité »), qui joua un rôle idéologique décisif avant et pendant la guerre de sécession. Le mouvement était dirigé par Sergueï Shamba.

À l'époque principal rédacteur de la déclaration de Lykhny du 18 mars 1989, qui réclamait la séparation d'avec Tbilissi et exigeait de récupérer le statut de République soviétique socialiste qui avait été le sien entre 1921 et 1931, au même titre que la Géorgie, Stanislav Lakoba se trouvait lui aussi aux avant-postes. Trente mille personnes signèrent le manifeste. Une bombe, l'une de celles qui devaient amener à l'explosion de 1992. Pendant la guerre, Stanislav Lakoba était membre du Soviet suprême abkhaze, puis il fut secrétaire du Conseil de sécurité national entre 2005 et 2009, démissionna – comme il l'a souvent fait dans sa vie –, enseigna l'histoire à l'université d'État d'Abkhazie et reprit les rênes du Conseil de sécurité fin 2011.

Je le retrouve en face de l'hôtel Ritsa, à la table d'un café fréquenté par les Abkhazes de Turquie de retour sur la terre ancestrale. Il bougonne après les Russes, sa

voix de basse roule avec plus d'épaisseur que d'habitude, ses larges avant-bras retombent lourdement sur la table à chacune des étapes de son argumentation. Stanislav Lakoba est un authentique nationaliste, un patriote imperméable au doute. Bien qu'il ne parle pas abkhaze, l'historien n'en est pas moins l'un des hommes politiques favoris d'*Amtsakhara* (« Les Feux de la Mère Patrie »), un mouvement de vétérans de la guerre déçus par le pouvoir et la prévarication du clan présidentiel au cours des années 1990. Moscou, qui contrôle quelque chose comme 11 % des terres immersées de la planète, pinaillerait au sujet d'environ mille six cents hectares situés sur sa frontière avec l'Abkhazie. Pour d'éigmatiques raisons sécuritaires, le Kremlin revendique le village d'Aibga, à cheval sur les deux territoires et à quarante kilomètres de Sotchi où se dérouleront les jeux Olympiques d'hiver de 2014. Les Russes sont sur les dents. Le Caucase du Nord échappe largement à leur contrôle et est en proie à une rébellion anticoloniale sanglante, qui a pris ces dernières années une couleur islamiste. L'Occident écoute benoîtement Vladimir Poutine asséner que les rebelles sont des terroristes, alors que, plus qu'à des convictions profondes, leur fondamentalisme est motivé par le besoin de recevoir le soutien de mouvements islamistes internationaux pour lutter contre la brutale répression russe. L'Occident les a abandonnés.

Mais les préoccupations de Stanislav sont ailleurs. Il se demande si la source des visées russes sur Aibga n'est pas à chercher du côté des gisements de marbre noir

dont regorge le village, ainsi que dans sa proximité avec Krasnaïa Polyana, à seize kilomètres de là, composant essentiel dans le dispositif des Jeux puisque Sotchi se déchargera sur le site d'une partie des festivités. Le prix des terrains a évidemment flambé, attisant la convoitise des hommes d'affaires russes. Les chicaneries russes ont pour regrettable effet de tenir Stanislav à l'écart de mes marottes historiennes. Enfin, il y vient. « Le premier document attestant la présence des Abkhazes sur cette terre remonte au XIII^e siècle avant J.-C. », dit-il en guise de préambule. « Le féodalisme n'existe pas au Moyen Âge, certifie-t-il, et les paysans jouissaient d'un statut relativement libre. » Ses pensées le conduisent ensuite à démonter les thèses défendues par ses confrères géorgiens, Pavle Ingorokva par exemple, homme de lettres et linguiste en plus d'être historien, qui soutenait que les Abkhazes n'arriveront dans la région qu'au XVII^e siècle. Pavle Ingorokva a profondément influencé l'historiographie géorgienne du XX^e siècle, une rue de Tbilissi proche du siège du gouvernement porte son nom. Ses théories ont le vent en poupe dans la capitale géorgienne, où l'on peut entendre ici et là que le mot « mer », au bord de laquelle je bavarde présentement en compagnie de Stanislav Lakoba, n'existe pas dans la langue abkhaze. Façon de sous-entendre que les Abkhazes ne sont pas autochtones et qu'ils ont usurpé le droit de peupler les si beaux rivages de la Perle de la mer Noire. Comme les Abkhazes goûtent assez peu ce genre de plaisanterie, ils y ont répondu par un lexique. Stanislav me donne le nom et le numéro de son auteur.

Une heure plus tard, Otar Dzidzaria me reçoit dans son petit appartement.

Au cours du xx^e siècle, les toponymes de la République ont été l'objet d'une lutte sans merci entre savants géorgiens et abkhazes, les premiers assurant que les anciens toponymes du territoire abkhaze possèdent des racines kartvéliennes, preuve de l'antériorité de la présence géorgienne dans la zone. Mêmes déchirements au sujet du nom de la capitale, qui serait issu du mot kartvélien *tskhoumi* (« peuplier »). Les Abkhazes l'appellent *Aqwa*. Un historien m'affirme que le *Sou* de Soukhoumi provient du mot turc *suu*, « l'eau »... *Aqua* peut-être. Quand la discussion tourne autour de la souveraineté nationale, mes interlocuteurs insistent sur la dénomination abkhaze de leur capitale, *Aqwa*. Mais dans les conversations courantes, chacun la désigne sous son toponyme familier. Par mégarde, parfois, il m'arrive de ponctuer le mot du « i » géorgien sans que personne s'en formalise. Lorsque je remplis mon formulaire de demande de visa pour l'Abkhazie après l'avoir téléchargé sur le site du ministère des Affaires étrangères de la République, je dois indiquer le lieu par lequel j'envisage d'entrer sur le territoire en choisissant entre quatre possibilités. Venant de Géorgie, je coche la case « *Ингур / Ingour* », version russe du géorgien *Engouri*, alors qu'en abkhaze la rivière se nomme *Egre* (prononcer en roulant le « r » final, suivi d'un « e » muet).

Et comme tout le monde ici dans les situations banales du quotidien, je dis Abkhazie, jamais Apsny.

Otar Dzidzaria, chemise à carreaux et pantalon gris identique à ceux que l'on vend sur le marché en face de chez lui, a une cinquantaine d'années. Les murs et le sol de son salon s'ornent de tapis industriels marron décorés de motifs turkmènes, sur la table des assiettes remplies de quartiers de pommes, de bananes et de biscuits, une corbeille débordant de confiseries, des verres et des tasses pour servir du cognac abkhaze, du jus de fruit, du thé, du café.

La discussion, qui sera ponctuée des inévitables toasts, ne démarre qu'une fois que j'ai accepté de goûter à tout et après que mon hôte m'a offert son livre, *Analyse historico-étymologique sectorielle du lexique des langues abkhazo-adyghéennes*, en me précisant qu'*amchin* signifie « grande étendue d'eau ». La première partie (150 pages) de l'ouvrage, rédigé en russe et publié à Soukhoum en 2009, s'intitule « La “mer” et l'Abkhazie ». « Les Géorgiens, certains du moins, soutiennent que le mot mer n'existe pas dans le lexique abkhaze. Quand j'ai voulu entrer en *aspirantour* [premier degré de la recherche scientifique universitaire à l'époque soviétique], le professeur Klimov, un Russe alors chef du département des langues caucasiennes, m'a déclaré que si je trouvais vingt mots dédiés à la mer en abkhaze, il m'acceptait en thèse. Lorsque je suis revenu, j'en avais cent ! » Et pour clore définitivement l'oiseuse controverse, il cite l'expression dont usent les Abkhazes pour railler quelqu'un pris en flagrant délit d'ignorance :

« Tu ne connais pas le mot “mer” ou quoi ? » Et la polémique autour des noms de lieux ? Balayée en une phrase : « L'étude de la toponymie régionale prouve que les Abkhazes étaient là les premiers ! »

Il doit sa vocation à son oncle Guiorgui Dzidzaria, historien célèbre qui, chaque année de 1950 à 1960, se rendait à des symposiums à Borjomi, au centre de la Géorgie, cité thermale où sont produites de fameuses eaux minérales. Lors d'une de ces rencontres savantes, l'oncle d'Otar fut apostrophé par un confrère géorgien qui décréta qu'il n'existait pas un seul mot relatif à la mer en abkhaze. Piqué au vif, Guiorgui publia, sitôt rentré chez lui, un article au titre évocateur : « Sur l'histoire de la navigation en Abkhazie ». Otar l'a conservé. Le lendemain, je tiens entre les mains les vingt-deux pages photocopiées du texte paru en 1959 à Soukhoum. Au moment où je me lève pour partir, l'épouse d'Otar m'offre la traduction du *Petit Prince*. « Dessine-moi un mouton », en abkhaze, cela se dit « *Asis asakha siztikh* ».

Mon enquête sur les racines abkhazes se poursuit le lendemain dans le bureau de Viatcheslav Tchirikba, ancien conseiller du président de la République Sergueï Bagapch, mort en mai 2011 des suites d'une opération du poumon, et actuel ministre des Affaires étrangères du président Alexandre Ankvab, élu en août 2011. Avant de conseiller les chefs d'État de son pays sur les questions de

politique extérieure et de diriger la délégation abkhaze aux sessions du Processus de Genève, mécanisme créé après la guerre russo-géorgienne de 2008, Viatcheslav exerçait son métier de linguiste, notamment à La Haye et ailleurs à l'étranger où il a vécu près de trente ans. « J'ai choisi la linguistique parce que j'étais fasciné par les origines mystérieuses de notre langue, mais aussi parce que ma grand-mère avait été forcée d'apprendre le géorgien dans sa jeunesse », me dit-il. Viatcheslav Tchirikba parle un peu le français, parfaitement l'anglais, et est connu de la petite communauté internationale des spécialistes du Caucase, cette « Montagne des langues » comme la surnommèrent autrefois les géographes arabes. Louverture et l'érudition de Viatcheslav sont les vecteurs idoines pour s'arracher aux mythologies nationales. Pas toujours sans peine néanmoins, Viatcheslav étant tiraillé entre ses devoirs antagonistes de patriote et de scientifique.

Je le provoque gentiment chaque fois qu'il recourt, en guise de preuves, à des formules du type : « De tout temps les Abkhazes », « De tout temps la langue abkhaze », etc. Il s'agit d'échapper aux travers de l'essentialisme qui voudrait faire croire que les peuples sont ce qu'ils sont depuis toujours, immuables, nimbés d'une soi-disant pureté originelle, à l'image de ce que Dieu ou n'importe qui d'autre les aurait créés. Viatcheslav Tchirikba est réceptif à mes arguments, il connaît le travail du théoricien du nationalisme Benedict Anderson, auteur d'*Imagined Communities*. Afin de parfaire ma connaissance de l'histoire, de la linguistique et de l'ethnologie abkhazes,

VOYAGE AU PAYS DES ABKHAZES

il m'engage à frapper à la porte de l'Institut Goulia, du nom de l'écrivain fondateur en 1917 du premier journal en langue abkhaze.

L'Institut Goulia est une maison décatie du début du xx^e siècle pleine de charme, toute proche du SovMin, siège du cabinet des ministres de l'Abkhazie à l'époque soviétique. À l'inverse de l'Institut, le SovMin est un édifice cubique d'une douzaine d'étages aussi imposant que dépourvu d'attrait, à la façade jaunâtre noircie par les combats et dont les innombrables fenêtres évoquent de sombres orbites. En patientant à l'intérieur de la grande salle de réunion, mon attention se porte sur un tableau d'assez belle facture datant des années 1960 et représentant Guiorgui Dzidzaria, l'oncle d'Otar, dans une mise en scène qui renvoie à l'épisode de la rébellion de Lykhny en 1866, centre, que dis-je ! cœur politique de l'Abkhazie, à cinq kilomètres au nord de Goudaouta. C'est depuis ce village que Stanislav Lakoba fit sa sulfureuse déclaration en 1989.

La rébellion de 1866 éclata deux ans après que les Tcherkesses eurent été vaincus par les troupes impériales, défaite qui sonnait le glas des ultimes poches de résistance au contrôle total des Russes sur le Caucase et se soldait par l'expulsion de vingt mille Abkhazes. Le tableau montre l'historien chaussé de lunettes et habillé d'un costume sombre à l'occidentale, assis à un pupitre et s'adressant dans un micro à une foule bigarrée, souvent en costume traditionnel caucasien, afin de l'instruire de l'héroïque jacquerie de paysans contre une malheureuse réforme



Le SovMin, qui abritait le cabinet des ministres de l'Abkhazie à l'époque soviétique, n'est plus que l'ombre de lui-même. Siège des indépendantistes situés dans le centre de Soukhoum, l'édifice fut l'objet d'âpres combats pendant les treize mois de la guerre.

agraire, laquelle est volontiers présentée comme un soulèvement anticolonial. Heurs et malheurs des relations russo-abkhazes...

J'avais rendez-vous avec deux historiens, ils sont neuf à pénétrer dans la pièce ! Neuf sommités âgées, parfois très âgées, que j'interroge, encore et toujours, sur le passé de l'Abkhazie. Rien ne fut négligé, des Dioscures fondant leur capitale du royaume de Colchide sur l'actuel emplacement de Soukhoum, des Apsil et Absag, tribus proto-abkhazes décrites par les géographes grecs et romains, jusqu'à la guerre de 1992-1993, en passant par les alliances avec les princes géorgiens à partir du x^e siècle, l'Empire ottoman, la tragique déportation de la majorité des Abkhazes et des Tcherkesses à la fin des guerres du Caucase, et cetera, et cetera.

Face à ce déluge de dates, de faits, de meurtres, de déclarations solennelles, d'invasions en tous genres, je tente d'endiguer le flux d'informations en m'arrêtant sur le x^e siècle, lorsque les princes abkhazes s'allierent à ceux de Géorgie et installèrent leur capitale à Koutaïssi, au centre de la Géorgie actuelle. Le mariage a duré quatre-cinq siècles. « Ce n'est pas rien, dis-je à l'aréopage. Vous avez une longue histoire commune. » Pourtant, mes tentatives pacifatrices achoppent devant l'obstination de mes vénérables savants à marteler que les princes abkhazes dominaient l'alliance avec les Géorgiens, que Léon II, roi d'Abkhazie de 782 à 826, était ethniquement abkhaze (apsoua) et qu'il avait étendu son contrôle sur les principautés géorgiennes occidentales, que Koutaïssi

n'était peut-être en réalité qu'une seconde capitale, la vraie étant restée au cœur de l'Abkhazie...

Fatigué, croulant sous les informations, je décide de clore ma journée de travail en me rendant au café Apra, posé au bout d'une jetée. *Apra* signifie « voile » en abkhaze... comme en géorgien. Qui l'a emprunté à l'autre ? Je renonce à débrouiller ce potentiel sac de noeuds et commande des sushis. La carte de ce lieu à la mode ne propose que de rares produits de la pêche locale. La mer Noire n'est guère poissonneuse. En attendant d'être servi, là, au milieu de la baie de Soukhoum, quelques mètres au-dessus de l'eau, affalé sur un canapé de gros drap écrù, alanguie par les sonorités *new age* d'une musique d'ambiance, je compte les dauphins qui, par dizaines, s'amusent à flirter avec la surface des eaux, moins turquoise que grises, tandis que le ciel se couvre.

DE L'AUTOCÉPHALIE

Mes échanges avec Stanislav Lakoba et les neuf pointures de l’Institut Goulia constituaient une nouvelle démonstration de la nature souvent complexe des rapports qu’entretiennent l’Abkhazie et la Russie. J’en avais décelé pour la première fois les signes lors de l’élection présidentielle abkhaze d’octobre 2004, que je couvrais pour RFI (Radio France Internationale) et d’autres médias. Le Kremlin voulait imposer son candidat, Raul Khadjimba, ancien officier subalterne du KGB qui avait commencé sa carrière comme chef de bureau à Tkouartchal. L’affiche de campagne de ce timide ex-Premier ministre abkhaze, au profil très éloigné de l’archétype universel de l’homme politique, m’avait inspiré des réflexions moqueuses. Elle montrait le favori de Moscou assis autour d’une table en rotin en compagnie du président russe Vladimir Poutine, autre kagébiste notoire, dans une résidence présidentielle des environs de Sotchi. Une petite composition florale de roses orange pâle posée sur le plateau en verre de la table était l’unique touche propre à égayer, si je puis dire, cette scène à l’austérité toute soviétique. Le maître du Kremlin en costume gris clair rehaussé d’une

cravate bleu ciel, le doigt pointé vers la table, semblait dispenser ses instructions au prétendant à la magistrature suprême abkhaze, vêtu d'un complet noir, les deux mains sagement jointes entre les cuisses. « La garantie de la sauvegarde de notre peuple et de son indépendance passe par le renforcement de nos liens avec la Russie », inscrit au bas de l'affiche, servait à la fois de slogan de campagne et de programme politique au poulain de Vladimir Poutine.

Raul Khadjimba a perdu. Mais son échec est sans doute pour beaucoup imputable au Kremlin lui-même. Moscou en a trop fait. Les *polytechnologues*⁶ russes abusèrent de techniques qui n'étaient visiblement pas très au point. D'ailleurs, les prévisions et les stratégies des *polytechnologues* étaient à l'époque – première moitié des années 2000 – systématiquement à côté de la plaque, comme en Ukraine en 2004, où chacun était persuadé de la victoire du candidat de Moscou. La même année à Soukhoum, les Abkhazes déjouaient les prédictions des *spin doctors* du Kremlin en portant au pouvoir un Sergueï Bagapch aux discours pétris de nationalisme. L'horrible Vladimir Jirinovski, lui aussi ex-kagébiste et président d'un Parti libéral-démocrate russe qui donne plutôt dans le nationalisme agressif et clownesque, avait mis la main à la pâte. Quelques jours avant le scrutin, le 30 septembre, jour de la fête de l'indépendance abkhaze et du souvenir des disparus de la guerre, il harangua les Abkhazes réunis

6. *Piarchtchiki* en russe, mot composé à partir de l'acronyme anglais PR, *public relations*. Les *Piarchtchiki* sont des stratégies politiques et les cadres des boîtes de communication.

au stade du Dynamo pour assister à la parade annuelle, en leur conseillant de voter Khadjimba s'ils souhaitaient conserver le droit de venir chez le grand frère. La menace, éminemment grave pour une foule de familles abkhazes dont les ressources dépendent des fonds envoyés depuis la Russie par ceux de leurs membres qui y travaillent, avait déclenché une sainte colère sous les palmiers. Aggravée par la gaffe d'Oleg Gazmanov, vedette de la scène musicale moscovite qui, avant de se mettre à chanter, avait lancé : « Salut l'Adjarie ! », confondant l'Abkhazie avec une autre région de Géorgie, également baignée par la mer Noire mais située à l'extrême sud, à la frontière avec la Turquie.

Les élections de 2004 débouchèrent sur une crise politique de près de quatre mois au cours desquels se manifesta à plusieurs reprises le spectre de la guerre civile. Bagapch avait gagné mais les partisans de Khadjimba, sûrs du soutien du Kremlin, s'obstinaient. Lorsque je tentai d'entrer en Abkhazie quelques semaines plus tard, les autorités me firent mariner une semaine avant de me délivrer un sésame. Quand enfin j'accédai à Soukhoum, des dizaines de types aux mines patibulaires des deux camps, kalachnikov au poing, patrouillaient aux abords du palais présidentiel, du parlement, des sièges de la Cour suprême, de la Commission centrale électorale, de la Télévision publique et de tous les bâtiments officiels. Les vétérans de l'association *Amtsakhara* appuyaient Bagapch, les forces spéciales et la garde présidentielle Khadjimba.

Le fiasco de 2004 paraît avoir servi de leçon au Kremlin. À l'heure où il s'est agi, à l'été 2011, de désigner

un successeur à Sergueï Bagapch, décédé pendant son second mandat, Moscou s'abstint d'exprimer une quelconque préférence entre Alexandre Ankvab, Sergueï Shamba et Raul Khadjimba. La campagne se déroula dans un climat de relative unanimité – malgré quelques coups bas –, les trois candidats s'affichant identiquement patriotes, anti-géorgiens et convaincus que la sécurité de leur République dépend du grand frère russe. Las, en novembre suivant, le Kremlin retombe dans les ornières de 2004, jetant cette fois son dévolu impérialiste sur l'Ossétie du Sud, où il rechigne à laisser Tskhinvali décider seule de son avenir politique. Dès lors, Dimitri Medvedev se fend d'un soutien plus que marqué à son favori Anatoly Bibilov. Qui perd à son tour, en partie à cause de cet encombrant parrainage. Libérés du joug géorgien, les Ossètes n'inclinaient vraisemblablement pas à le remplacer par une férule russe dont ils avaient toutes les raisons de se méfier, surtout après les déclarations de Vladimir Poutine qui s'interrogeait, au cours de l'été précédent, sur une éventuelle absorption par la Russie de la microscopique république. L'abrupte ambiguïté des propos du Premier ministre russe et l'humiliante ingérence de Dimitri Medvedev dans la présidentielle incitèrent donc les Ossètes à voter *contre* le candidat de la Russie ; même si ces simulacres de démocratie ne pèsent finalement pas grand-chose face au clientélisme local et aux intrigues politico-mafieuses. Comme en Abkhazie en 2004, les démons de la guerre civile obscurcirent de leur ombre menaçante les cieux ossètes.

Qu'il s'agisse du grand protecteur ou du grand ennemi, je constate que chacun juge les velléités d'indépendance des Abkhazes et des Ossètes du Sud de la même façon. Si j'ai, pour ma part, toujours perçu de la sincérité en Abkhazie à ce sujet, tout en considérant que les idéologies, à commencer par le nationalisme, sont d'abord la résultante d'intérêts autant économiques que politiques et de stratégies plus ou moins bien calculées, le cas de l'Ossétie du Sud me paraissait relever d'un schéma différent. L'élection de l'automne 2011 m'a donné tort.

Les Abkhazes que je connais vivent avec amertume le vide juridique auquel est confronté leur État en raison de l'absence de reconnaissance internationale. C'est même un motif de désarroi psychologique. À l'issue de la guerre de 2008, j'avais entrepris une tournée des grands-ducs en Abkhazie sous la forme d'une série d'entretiens avec le président Bagapch, son Premier ministre Alexandre Ankvab et le chef de sa diplomatie, Sergueï Shamba. Mes questions portaient sur la politique intérieure et régionale, pas du tout sur l'Union européenne parce que le contexte ne me semblait pas s'y prêter. Or, les trois hommes forts du pays m'ont tous entretenu de l'Europe, s'inquiétant de savoir quand Bruxelles se déciderait à accepter leur existence. En filigrane, derrière cette expectative, l'anxiété des dirigeants abkhazes à l'idée de se retrouver isolés et entre quatre yeux avec les Russes.

VOYAGE AU PAYS DES ABKHAZES

Pourtant, à voir les chantiers qui constellent le paysage abkhaze en ce printemps 2011, tous financés par le budget fédéral russe, il est difficile d'imaginer que les relations de ces deux peuples se placent sous un autre rapport que celui de l'amitié. Mais les contes de fées n'ont jamais été un domaine où excellgent les régimes de ces régions anciennement soviétiques, nonobstant l'ampleur des efforts qu'ils déploient pour inciter le monde à croire l'inverse. Au contraire de ce que l'on pourrait penser par ailleurs, mes conœurs et confrères abkhazes échappent globalement aux tentations de la langue de bois. La qualité de mes entretiens avec les journalistes d'Abkhazie m'amène à chacun de mes voyages, ou presque, jusqu'aux portes de leur rédaction, souvent logée à l'intérieur d'appartements vieillots aux tapisseries maronnasses. Lors de mes premières rencontres avec Izida Tchania, patronne de *Nouzhnaya Gazeta* (« Le Journal nécessaire »), Inal Khashig, rédacteur en chef de *Chegemskaiïa Pravda*, ou Manana Gourgoulia, directrice d'Apsnypress, l'agence de presse nationale abkhaze, tous m'avaient surpris par leur franchise, la liberté des critiques volontiers acerbés à l'égard des autorités, la valeur de leurs informations. Même si ces vertus s'effritaient soudain quand la Géorgie s'immisçait dans la conversation.

Après la reconnaissance de l'indépendance de l'Abkhazie par la Russie le 26 août 2008, le Kremlin a alloué à la République d'importantes sommes dévolues à la réhabilitation des infrastructures, des administrations, des services publics. Une cure de jouvence destinée à fournir à l'Abkhazie le visage d'un État souverain. Une



L'Abkhazie s'est couverte de chantiers, dont une quantité non négligeable affectée à la restauration d'un patrimoine architectural où se télescopent, au sein des vieux palais à l'abandon, des édifices publics, des monuments officiels, les influences ottomanes, russes ou Art déco.

première tranche, sur les trois cents millions d'euros promis – somme considérable en regard de la taille du territoire –, a été débloquée au printemps 2010, que l'opposition a soupçonné, bille en tête, d'avoir été l'objet de détournements. Début 2011, Moscou dépêche Sergueï Stepachine, président de la Cour des comptes de la Fédération de Russie, pour procéder à un audit. Conclusion du haut fonctionnaire : pas de malversations.

Les travaux se poursuivent partout, comme j'ai pu m'en rendre compte sur le trajet dorénavant asphalté qui mène de Gal à Soukhoum, un insigne progrès pour mon dos et les suspensions des véhicules familiers de cette route où les nids-de-poule étaient devenus des gouffres. Avec cette somme, pas un ministère, pas un théâtre public, pas un siège d'agence nationale qui ne bénéficie d'un salutaire lifting, sans parler de la ligne de chemins de fer assurant la liaison avec Moscou – remise en service avant le conflit de l'été 2008... – et qui conduisait autrefois à Tbilissi en desservant l'ensemble du Sud Caucase, l'Azerbaïdjan, l'Arménie et même Kars, en Turquie.

Le bureau de Manana Gourgoulia se situe dans un immeuble gris et fonctionnel où se concentrent nombre de comités, de services publics et de ministères. Je monte au quatrième où s'active une *brigade* d'ouvriers chargée de la remise à neuf du ministère de la Justice, installé dans le même couloir qu'Apsnypress et qui occupe une dizaine de bureaux tout au plus. Certains ouvriers posent du parquet laminé, d'autres suspendent des câbles dans les faux plafonds ou fixent de lourdes portes, d'autres encore

DE L'AUTOCÉPHALIE

percent, meulent, découpent, ajustent. Je frappe à la porte du bureau de Manana Gourgoulia. Pas un seul homme chez Apsnypress. La silhouette longiligne de la directrice est courbée sur un ordinateur, nez collé à l'écran et tête dodelinant de gauche à droite. Je la salue, elle se retourne, un sourire illumine son visage mangé par de grosses lunettes fumées. Une tasse de café à la main, je demande à Manana des nouvelles du landerneau politique abkhaze, dont elle me dresse incontinent un tableau limpide d'arcanes pourtant obscurs. L'exercice de propagande taillé au cordeau auquel on serait en droit de s'attendre de la part de la responsable de l'agence de presse nationale n'a pas lieu. Malgré sa ferveur patriotique, Manana ne se prive jamais d'étriller les choix et les orientations du gouvernement, c'est-à-dire de son autorité de tutelle, susceptible, en l'espèce, de la virer à tout moment. « Je vois trois problèmes : la dispute au sujet de la frontière avec la Russie qui se focalise sur le village d'Aibga, l'établissement de relations avec d'autres États, comme Israël et la Turquie, et le conflit au sein de notre Église. »

Le dernier de ces points touche à la question de l'émancipation de l'Église abkhaze vis-à-vis de sa grande sœur russe. Manana m'expose brièvement la nature du problème et me suggère d'aller chercher un complément d'informations auprès du père Andreï, tandis que Krystyna, sa secrétaire, fouille dans son carnet d'adresses pour y débusquer le numéro de portable de celui-ci.

Quelques heures plus tard, un taxi roule vers l'ouest de Soukhoum en longeant des quartiers hérissés de *khrouchtchovki*, clapiers à lapin de cinq étages construits sous le règne de Nikita Khrouchtchev (1953-1964), parfois vidés de leurs occupants et encore marqués des stigmates de la guerre. Puis la voiture traverse la rivière Goumista, théâtre d'une terrible bataille, à partir de mars 1993, pour la conquête de la capitale abkhaze. Bientôt, la mer surgit au détour de collines verdoyantes surmontées de maisons aux toitures grises de fibrociment ou de tôle, et le monastère de Novy Afon, garni d'un enchevêtrement de toits aux formes arrondies et au doré clinquant, manifestement refaits à neuf, édifié sur le flanc d'une montagne voilà deux siècles par des prêtres russes venus du mont Athos, en Grèce. Un navire de guerre russe patrouille au large. Les « frontières » abkhazes sont bien protégées. Les jardins du monastère sont plantés d'ifs, de mimosas, de palmiers, et dans la cour ceinte de hauts murs ocre s'exécute un ballet de brouettes chargées de sable gris. Au centre de la scène se dresse l'église avec ses pierres blanches polies de frais et la haute tour à peine visible sous sa carapace d'échafaudages de bois.

L'homme qui m'accueille en soutane noire dans la cour de Novy Afon, avant de m'entraîner vers une grande pièce qui sert à la fois de salle de travail et de lieu de réception, est le père Andreï Ampar. Il a une quarantaine d'années et arbore une barbe fournie aux reflets roux. German Marchania, ex-secrétaire du chef de l'Église abkhaze, s'avance vers moi en me tendant la

main quand nous entrons. Mes hôtes témoignent d'une délicate prévenance et s'expriment avec une identique douceur. Leurs manières feutrées s'accommodeent au mobilier qui décore l'endroit, imitation stylisée d'ancien ; elles ne brident cependant pas une parole très remontée contre le père Bissarion Aplia, chef de l'Éparchie d'Abkhazie. Quelques semaines auparavant, le père Andreï et German, qui n'est pas prêtre, ont convoqué une assemblée populaire ecclésiastique réunissant des centaines de clercs et de simples fidèles, dans le dessein de mettre sur la touche le bon père Bissarion, personnage simple et peu éduqué à la sulfureuse réputation. Le saint homme à l'abondante barbe blanche a effectué deux séjours en prison plusieurs décennies plus tôt pour vol et cambriolage. German, la cinquantaine approchante, vient d'être démis de ses fonctions de secrétaire de Bissarion. Il me raconte comment tout a commencé, fin mars, lorsque le chef de l'Église abkhaze a nommé un clerc russe, Efrem Vinogradov, à la tête de Novy Afon, cœur de la foi abkhaze. Plus précisément, la fronde serait née après que le père Vinogradov a décidé d'employer le slavon plutôt que l'abkhaze pour dire la messe.

Ce vent de révolte clérical serait-il le versant religieux de ce que j'observe dans le champ politique : une soif d'indépendance tous azimuts, un irrépressible désir de s'émanciper de toute tutelle, y compris de celle de l'envahissant protecteur russe ? En définitive, ces jeunes *nationalistes* s'opposent à la vieille garde incarnée par Bissarion et ses fidèles. Ils rejettent le rapport de

soumission qui caractérise les relations avec le patriarcat russe, même si, pour l'heure, l'évêque auquel on adresse ses prières pendant la liturgie est le patriarche de Moscou et de toute la Russie, Cyrille. « Vous estimatez que l'Église russe est une institution politisée qui fait le jeu du Kremlin en Abkhazie ? » Andreï opine. Si mes deux interlocuteurs ont suivi le père Bissarion en 2009 lorsqu'il a proclamé l'autonomie de l'Éparchie d'Abkhazie vis-à-vis du Patriarcat de Géorgie, dont elle dépend selon les règles de l'Église orthodoxe, ce n'est pas pour se jeter dans les bras de la grande sœur russe.

Le 15 mai 2011, à l'occasion d'une nouvelle assemblée, deux des chefs de file de la sédition, Andreï Ampar et un jeune prêtre, Dorofeï Dbar, sanctionnent la brouille par un schisme, qui se traduit par la nomination de ce dernier à la tête de la « Sainte Métropole d'Abkhazie », création *ad hoc*. À cette assemblée, outre les clercs et les fidèles, des personnalités civiles comme Stanislav Lakoba ou Batal Kobakhia, député et acteur clé des ONG abkhazes, sont venues exprimer leur soutien sous les fresques bleues de l'église de Novy Afon. Le père Dorofeï me tiendra plus tard un discours très identitaire : « L'important, c'est que les Abkhazes soient de plus en plus nombreux à fréquenter l'église. Et pour cela, il faut que nous puissions remplir la mission qui nous est confiée dans notre langue, leur langue. » L'orthodoxie est un autre des terrains où se joue le combat politique et identitaire abkhaze. Notons que le territoire abrite une communauté musulmane, 16 % de la population, qui ne doit compter pour pratiquer son culte

que sur une mosquée à Goudaouta et une salle de prière à Soukhoum. Je croise très occasionnellement lors de mes séjours femmes voilées ou jeunes hommes à la barbe en pointe.

En plus d'être identitaire, l'affaire de l'Église abkhaze s'avère éminemment religieuse. L'aspiration des *indépendantistes* à obtenir l'autocéphalie se heurte aux règles canoniques orthodoxes. La règle veut que l'Éparchie abkhaze reçoive son autonomie de la part de l'autorité dont elle dépend officiellement, à savoir le Patriarcat de Géorgie. Perspective proprement inenvisageable. Jamais l'Église orthodoxe autocéphale géorgienne n'acceptera de s'amputer d'une partie de son « territoire », elle qui veut à tout prix incarner la nation géorgienne, Abkhazie incluse. D'ailleurs, Ilia II, le catholicos-patriarche géorgien, a récemment adjoint à son titre celui de métropolite de Pitsounda et Soukhoum-Apkhazeti. Les jeunes frondeurs affrontent un casse-tête canonique. Quand je l'ai rencontré, le père Dorofeï m'a glissé de son air malin et hâbleur que la bataille pour l'autocéphale « durera sûrement très longtemps, peut-être cinquante ans. Mais ce sera plus rapide pour Bissarion. »

En sortant de la pièce meublée de neuf où ils m'ont reçu, je demande à Andreï et German si ce faste et les travaux de réfection dont j'ai eu un aperçu en arrivant bénéficient encore des largesses de M. Loujkov, d'une générosité inépuisable quand il était maire de Moscou et qu'il s'agissait d'œuvrer à sauver le défunt Empire soviétique. « Non. C'est dorénavant à monsieur Sobyanine, son

successeur, que nous adressons notre reconnaissance», répond German avec amusement, conscient du paradoxe de la situation.

Qu'on ne se méprenne cependant pas. Quel que soit mon interlocuteur, du ministre au paysan, du prêtre travaillant à obtenir l'autocéphalie au confrère journaliste et à l'historien, chacun se défend, avec ardeur, d'être antirusse. «En Abkhazie, personne n'est antirusse», me répète-t-on fréquemment. Ou: «La Russie est notre seul moyen de survivre en tant que peuple»; «On n'a pas le choix.» Sous-entendu, Moscou est l'unique moyen de nous protéger de l'ennemi géorgien. Lequel reste présent dans les têtes, ne serait-ce que parce qu'il n'existe guère de familles dont au moins un des membres n'ait été tué dans les combats.

Stanislav Lakoba lui-même, contempteur pourtant obstiné de l'impérialisme russe, partage cette opinion. L'an passé, il a violemment polémiqué avec Konstantin Zatouline, auteur d'un livre intitulé *Russie et Abkhazie. Deux États, un peuple*. Depuis vingt ans, Konstantin Zatouline, proche de Loujkov, qui l'a entraîné dans sa chute en 2010, œuvre consciencieusement en faveur du séparatisme abkhaze. Je l'ai rencontré à Soukhoum en 2003 à l'occasion des festivités commémorant le dixième anniversaire de la victoire. À l'issue de la parade militaire sous la façade vêrolée du SovMin et au milieu de vétérans en fauteuil roulant, de cosaques médaillés et d'enfants

affublés d'uniformes kaki, je l'avais interrogé sur le sens de sa présence. «Je soutiens les Abkhazes, comme tous les peuples que Dieu a mis sur cette terre», m'assura-t-il dans un anglais parfait. Et les Tchétchènes? «Ce n'est pas pareil, cher monsieur, c'est une question de terrorisme!» En 2010, Konstantin Zatouline a ferraillé avec Stanislav Lakoba car celui-ci prétendait dans les nouveaux manuels scolaires abkhazes que l'*«union volontaire»* de l'Abkhazie avec la Russie en 1810 n'avait pas été si volontaire que cela. Offusqué, Konstantin Zatouline entama le refrain de la relation harmonieuse entre les deux peuples, à quoi Stanislav Lakoba, en bretteur aguerri, répliqua par un article intitulé «*Zatoulinisme*», allusion peu flatteuse au stalinisme destinée à prévenir le principal allié de Soukhoum contre une répétition des erreurs des Géorgiens: «Quelqu'un a pensé que les Abkhazes étaient trop libres et a manifestement décidé de les affaiblir [...] en les privant de la principale chose dont ils disposent, leur histoire.»

Au rythme où vont les choses, l'histoire sera peut-être l'ultime bien dont les Abkhazes disposeront dans les années à venir. Je n'ai pas besoin d'insister beaucoup pour amener les Abkhazes à me confier leur angoisse de voir le pays acheté en totalité par des Russes. «Ils nous avalent, je le vois chaque jour», s'épanche un haut fonctionnaire à la terrasse d'un café en évoquant des achats immobiliers, notamment sur la côte. «Voilà comment se passent les choses, m'explique-t-il. Par la loi, un étranger ne peut être propriétaire. Mais les Russes se trouvent un prête-

nom abkhaze avec lequel ils créent une société commune. Si tu ajoutes à cela la corruption, je ne te raconte pas le désastre ! » J'ai trouvé une illustration concrète des propos de mon ami en me promenant à Gagra, jolie station balnéaire à une quarantaine de kilomètres de la frontière russe où Béria possédait une résidence. Une source locale m'a raconté comment celle-ci avait d'abord été achetée par le *kraiï* (région, marche) de Krasnodar, avant de rejoindre le patrimoine d'une société privée contrôlée par le gouverneur dudit *kraiï*, Alexander Tkatchev, une autre de mes fréquentations pendant les célébrations du dixième anniversaire de la victoire.

70 % du budget de la République serait versé par Moscou, près de quatre mille hommes assurent la sécurité de l'Abkhazie, les bases militaires et les garde-frontières pullulent, les investissements et la nourriture viennent de Russie, c'est au nord que l'on se fait soigner ou que l'on éduque ses enfants... Suite à une campagne d'octroi de passeports aux habitants de l'Abkhazie à partir de 2002, 80 % au moins des deux cent quarante-trois mille citoyens de la République – selon les données du recensement de 2011 – seraient également devenus citoyens russes. L'opération s'inscrivait dans une série de mesures prises par Vladimir Poutine quand il accéda à la tête de la Fédération de Russie en 1999 et vouées à empêcher définitivement l'Abkhazie de réintégrer le giron constitutionnel géorgien, qui aboutit à la reconnaissance de son indépendance et celle de l'Ossétie du Sud, le 26 août 2008. Dans l'esprit du gouvernement russe, ce dernier geste était aussi une manière de punir

les Occidentaux, artisans de l'indépendance du Kosovo au mois de février précédent.

Les touristes russes constituent souvent la principale ressource de quantité d'Abkhazies. Issus de la petite bourgeoisie, simples employés, familles de militaires, policiers ou agents du FSB, les visiteurs venus des stations balnéaires voisines du littoral russe ne s'offrent en général qu'une journée d'excursion sur les berges de la Perle de la mer Noire. L'été, le défilé des bus est incessant entre la frontière, à Psou, et Gagra, sur la côte, où les passagers s'arrêtent le temps d'un bain. Au bord du lac Ritsa, sur les flancs du Grand Caucase, ils avalent une truite ou un morceau de viande fumée accompagné de *mamalyga*. Puis la journée s'achève par le spectacle de ces danses caucasiennes à la vision desquelles vibre l'imaginaire exotique russe ; une *lezguinka* par exemple, illustration de la fierté du Montagnard, dague au poing, et de la grâce de son épouse ou de sa fille, virevoltante et comme en apesanteur dans sa longue robe blanche. Le Caucase est leur Orient.

L'extrême dépendance de l'Abkhazie vis-à-vis de son protecteur présage, presque à coup sûr, de futures tensions. Quand je reviendrai sur le territoire, ce sera vraisemblablement pour en constater les effets.

LA GUERRE, TOUJOURS

En Abkhazie, les esprits sont toujours en guerre. Toujours, c'est-à-dire encore, mais aussi tout le temps, en permanence. Voyager en Abkhazie, c'est voyager dans un pays en guerre. Un jour de 2009, un vétéran de la guerre de 1992-1993 reconvertis en taxi bifurque, sur mes instances et avant de me conduire à Gal, par l'ancienne station balnéaire d'Otchamchira que les Russes projettent d'aménager en port militaire. La vieille BMW cahote au gré d'innombrables nids-de-poule et, au moment où nous longeons un monument de marbre noir surmonté d'un buste doré, le chauffeur à la barbe hirsute me demande si je connais le footballeur Daraselia, à la gloire duquel la stèle a été élevée. Et comment ! Le joueur, de père géorgien et de mère abkhaze, est une légende à Tbilissi. En 1981, à la quatre-vingt-sixième minute, il donna la victoire au FC Dinamo Tbilissi en marquant contre le Carl Zeiss Iena en finale de la Coupe des coupes européennes. J'anticipe la réponse, néanmoins je l'interroge sur le parcours professionnel de Daraselia. « Il a joué au Dinamo de Soukhoumi et dans la sélection nationale de l'URSS », énonce avec aplomb le vétéran.

« Pas au Dinamo de Tbilissi ? » « Noooon », s'émeut-il. C'est comme s'il déclarait que Platini n'a jamais joué à Saint-Étienne ou Zidane à la Juventus de Turin.

La mémoire est lourde. Les opinions, les théories, les préjugés relèvent systématiquement, à un titre ou à un autre, du registre du combat, des stratégies de défense, du meilleur moyen de résister. Un spécialiste du tourisme ou de l'agriculture relaterait certainement un autre *Voyage* que le mien, mais la guerre l'instillerait tout autant. Je ne nourris pourtant aucun attrait pour la violence. À l'été 2008, alors que je couvrais avec d'autres journalistes le conflit éclair russo-géorgien, Vincent Hugeux, grand reporter à *L'Express*, se figurait que, s'il devait recruter un confrère pour l'envoyer sur une zone de front, il retoquerait les candidats affichant une fascination pour la guerre. Se laisser berner par l'imagerie romantique de la violence, c'est prendre le risque de tomber dans les pièges de la propagande dont l'univers journalistique est déjà saturé. À Tbilissi, j'ai parfois eu des discussions avec des gens convaincus que le président Saakachvili devait aller à la confrontation avec Moscou. Je me suis rendu un soir à un raout offert par les boîtes de communication du gouvernement géorgien. Un jeune type de la société américaine de lobbying Orion Strategies, fondée et dirigée par Randy Scheunemann, était présent – ce dernier avait été le conseiller en politique étrangère du candidat John McCain à l'élection présidentielle américaine de 2008, s'était illustré à la tête du Comité pour la libération de l'Irak et on l'avait chargé d'améliorer l'image de

la National Rifle Association, qui promeut le libre commerce des armes à feu aux États-Unis. Le jeune cadre d'Orion m'expliqua sans ciller combien les Géorgiens seraient avisés d'affronter à nouveau Poutine, dans une joute qu'il considérait comme héroïque. La société russe remodelée par un colonel du KGB devenu le maître du Kremlin, persuadé que la chute de l'URSS fut « la plus grande catastrophe géopolitique du xx^e siècle », est certes nauséeuse. Mais le ton de ce *piarchtchik* américain, son évidente méconnaissance de la région et la légèreté dédaigneuse avec laquelle il évaluait le coût, en termes de vies humaines, de ses fantasmes belliqueux n'étaient pas plus engageants que les bombardements de torse de Poutine. En réalité, son empressement à envoyer les Géorgiens au charbon trahissait sa proximité avec des intérêts moins caucasiens que texans.

Pour me faire une idée de la manière dont les Abkhazes commémorent le souvenir de la guerre, j'assiste à l'inauguration d'un monument à Tkouartchal, bourgade montagneuse de l'ouest du territoire qui subit un long siège en 1992-1993 et vivote désormais de sa mine de charbon. Je me greffe au projet d'Angela, l'une des journalistes d'Apsnypress, d'y réaliser un reportage. Et c'est comme ça que je me retrouve en sa compagnie, fonçant vers ce qui est par ailleurs la ville natale d'Igor, mon hôte de la rue Chotlandskaïa.

Angela, étudiante au début des années 1990, a passé l'essentiel de la guerre à Tkouartchal où elle se démenait auprès des blessés soignés à l'hôpital. Sa mère est géorgienne, « mais, précise-t-elle avec force, je suis abkhaze ». La quarantaine gironde, portant jupe longue et pull en V, Angela s'accorde quelques secondes avant de donner à mes questions des réponses concises, délivrées d'une voix ferme à la sonorité chantante. Le paysage qui défile derrière les vitres de la voiture est affligé des stigmates du conflit. Dans les récits d'Angela, les auteurs d'atrocités sont forcément géorgiens. Chaque bourg, chaque village possède son monument aux morts, qui rappelle les nôtres, ceux des guerres de 1914-1918 et de 1939-1945. Les mémoriaux, parfois, se juxtaposent. À Tamych, l'un d'eux est consacré à la Seconde Guerre mondiale, un autre aux répressions des années 1930 et un troisième « pour notre guerre », précise Angela.

J'en profite pour compléter mes connaissances. « Il y a un piédestal devant le SovMin dont la statue a disparu. C'était Lénine ? Qui l'a déboulonné ? » Quelques secondes s'écoulent. « C'était Lénine. Il ne nous dérangeait pas, mais les Géorgiens l'ont renversé dès leur entrée dans Soukhoum. »

À propos de la cérémonie à laquelle nous sommes sur le point de participer, ma consœur m'explique qu'il s'agit d'une collecte de fonds censée permettre l'érection d'un monument commémoratif. Angela ignore si le président Bagapch nous honora de sa présence. Elle suppose en revanche que le ministre de la Culture, sculpteur

et auteur du projet en attente de financement, sera des nôtres.

D'immenses étendues couvertes de fougères et de troncs calcinés s'étendent à perte de vue. Des champs de mines, dit-elle, là où il y avait jadis des villages géorgiens. Au début des années 2000, un gigantesque travail de déminage a été accompli, notamment par l'ONG britannique Halo Trust. Parfois en incendiant les terres. Je me risque à demander si des Géorgiens sont restés. « Presque plus. Par contre il y a des Mingréliens. » Ceux-ci ne seraient donc pas géorgiens ? Ma conductrice expose une thèse en vogue parmi les Abkhazes et certains Russes en me rappelant que leur langue et leur culture en font assurément un peuple à part. Thèse rassurante pour la petite République car elle a l'avantage d'entretenir le fantasme d'un morcellement de la nation géorgienne et son déclinement à plus ou moins brève échéance. Depuis le XIX^e siècle, nombre d'hommes politiques, de responsables soviétiques ou de fonctionnaires de l'administration impériale professent une vision analogue. S'il est vrai que les Mingréliens ont une langue inaccessible aux Géorgiens, celle-ci est généralement considérée comme un sous-groupe des langues kartvéliennes. Et c'est bien ainsi que les Mingréliens eux-mêmes voient les choses, considérant généralement le géorgien comme leur langue mère. Il n'en fallait pas davantage pour que le nationalisme géorgien les range dans la case « Géorgiens », quand l'identité de ces Mingréliens est infiniment plus complexe, souple, fluctuante. Dommage,

autour de l'altérité mingrèle pourrait s'articuler une réflexion sur la conception de l'État, de la république, sur ce que c'est qu'être géorgien... ***

Angela enclenche le clignotant. Nous quittons l'axe principal et bifurquons en direction de Tkouartchali. « Tu vois ce pont, c'est là que la première victime a été tuée par les Géorgiens, le 14 août [1992]. Il y avait une colonne de tanks géorgiens juste là. On a commencé les mains vides, avec des cocktails Molotov fabriqués dans des bouteilles en verre ou des flacons de déodorant. » Angela me sert une version sensiblement différente de celle que j'entends à Tbilissi. À mon retour dans la capitale géorgienne, le politologue Mamouka Areshidzé m'a donné la sienne : « Les Abkhazes n'avaient pas d'armes au début, mais c'est simplement parce que les Russes n'ont pas respecté leurs promesses. Ils tenaient à ce que les Géorgiens tirent les premières balles et qu'elles fassent des victimes. »

Personne n'a écrit l'histoire objective de cette guerre. En Géorgie, on considère que les milieux nationalistes et l'intelligentsia abkhazes voulaient la guerre, et que certaines forces en Russie ont instrumentalisé les sentiments séparatistes pour démanteler la Géorgie. J'ai un jour posé la question de l'instrumentalisation du nationalisme abkhaze par les Russes à Alexeï Gogoua, écrivain qui fut aux avant-postes idéologiques dans l'aventure de l'indépendance. Il me répondit ce que

l'on m'avait déjà répondu vingt fois : « Boris Eltsine [président de la Russie de 1991 à 1999] a également fourni des armes aux Géorgiens. » Le ministre de la Défense de Boris Eltsine de 1992 à 1996, Pavel Grachev, autorisa l'approvisionnement en armes du mouvement indépendantiste abkhaze, tout en étant un ami personnel de Tengiz Kitovani, chef de la Garde nationale géorgienne qui lança l'assaut sur l'Abkhazie dans la nuit du 13 au 14 août 1992. Il n'en faut pas plus aux Géorgiens pour décréter que la guerre a été fomentée de A à Z par le KGB, occultant le nationalisme fébrile qui innervait la société à l'époque.

Liana Kvarchelia, activiste et membre de la principale ONG prônant le développement démocratique de l'Abkhazie, reconnaît volontiers qu'il y eut une instrumentalisation de la part de certains milieux russes réactionnaires, nationalistes ou nostalgiques de l'URSS. « Le plus triste est qu'ils furent les seuls à nous soutenir », se désole-t-elle.

Sur ces questions, espérer démêler le vrai du faux, éclaircir des faits anciens au sujet desquels il n'existe qu'une documentation excessivement ténue et regarder la Russie comme une monade où auraient régné cohérence et harmonie entre ministères, organes, agences ou comités est une illusion dangereuse. Les courants nationalistes qui irriguaient les sphères de l'administration russe se seraient acoquinés à n'importe qui pourvu qu'il fût animé du désir de saper l'indépendance géorgienne. Y compris à des groupes indépendantistes résolus à s'émanciper, à un

moment ou à un autre, de la tutelle de Moscou, telle cette Confédération des Peuples montagnards du Caucase.

J'ai récupéré un cliché en noir et blanc auprès d'un photographe abkhaze où l'on voit le fameux rebelle tchétchène Chamil Bassaïev en habits civils et encore pourvu de ses deux jambes mais s'appuyant sur des béquilles d'aisselle, qui s'adresse à une foule en Abkhazie. Au second plan, on reconnaît Sergueï Shamba. Le futur ennemi public tchétchène, peut-être déjà agent du KGB comme le veut une rumeur tenace, est alors un héros en Abkhazie. Là, à cinq cents kilomètres de Grozny, il a commandé des troupes de la Confédération des Peuples du Caucase et s'est distingué sur le front de Gagra. Il fut même bombardé vice-ministre abkhaze de la Défense. Deux ans plus tard, il est toujours kalachnikov à la main, mais cette fois aux côtés de Djokhar Doudaïev, président de la Tchétchénie indépendante et en guerre ouverte avec Moscou.

En Géorgie, le conflit avec l'Abkhazie éclate tout de suite après la guerre civile éclair qui a opposé les partisans de l'ancien président, Zviad Gamsakhourdia, à ceux du nouveau, Édouard Chevardnadzé. Ce dernier a toujours affirmé qu'il s'était opposé à l'équipée de Kitovani sur Sokhoumi, où ses hommes brûlèrent des bâtiments publics et se livrèrent au pillage. Au cours du mois d'août 1992, le chef de la Garde nationale géorgienne avait prétexté l'enlèvement de Géorgiens par d'autres Géorgiens partisans du président déchu et la nécessité de rouvrir la ligne de chemin de fer Tbilissi-Sokhoumi pour

aller infliger une raclée aux indépendantistes abkhazes et dissoudre le Parlement de la République autonome. Composée d'une poignée d'unités, l'armée géorgienne était embryonnaire. Dès lors la Garde nationale fit alliance avec le groupe paramilitaire *Mkhedrioni* (« Les Cavaliers »), dirigé par Djaba Iosseliani, dramaturge, professeur de théâtre, mais aussi et surtout brigand *soviet*.

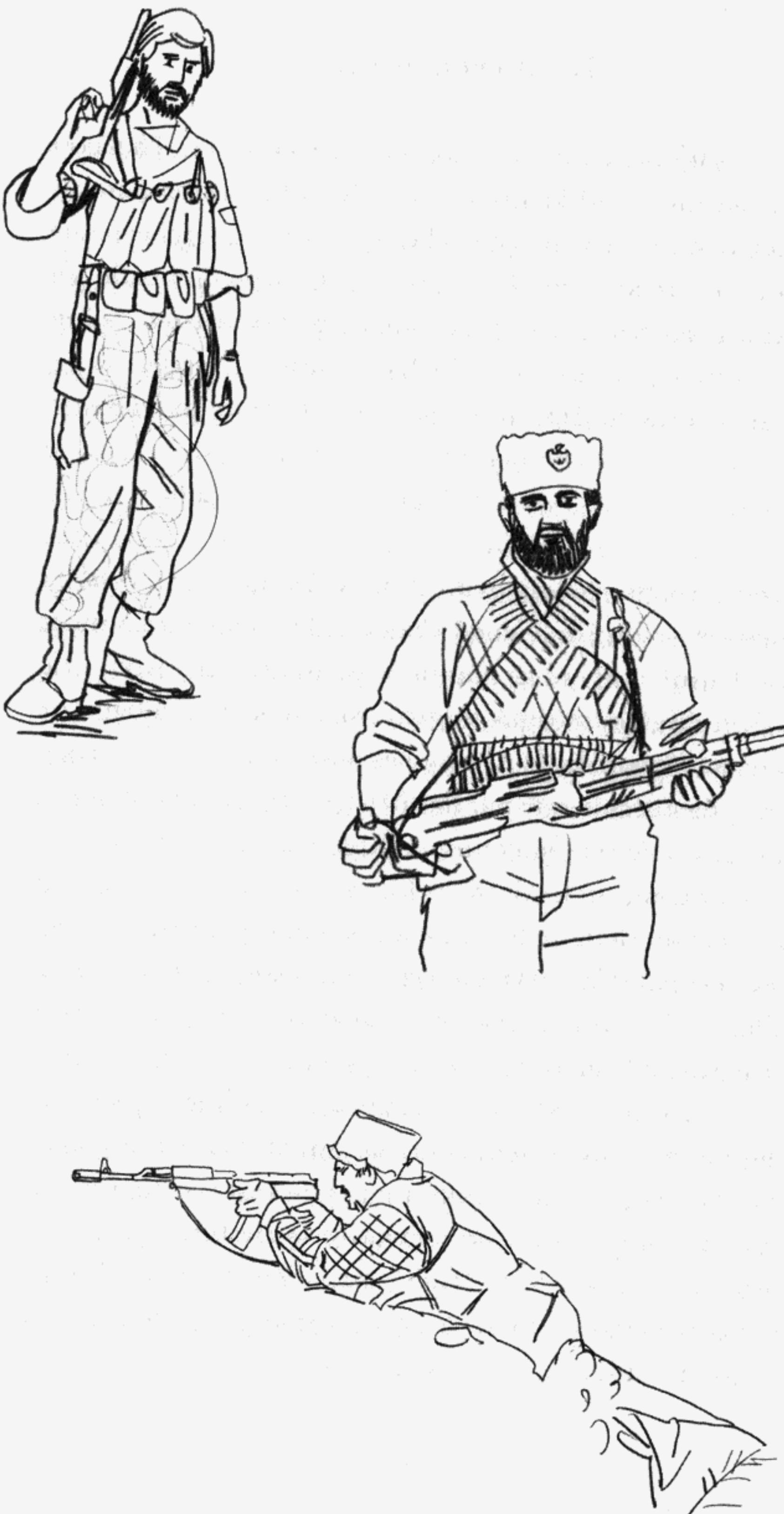
Nous remontons vers le nord, vers Tkouartchal, vers les neiges éternelles du Grand Caucase. Des ruines jalonnent notre itinéraire, plus nombreuses dans cette partie de la République puisque nous traversons des villages et hameaux peuplés de Géorgiens jusqu'en 1993. La zone n'est plus habitée que par des Mingréliens, insiste Angela, des Arméniens et quelques Abkhazes.

En parcourant les derniers kilomètres qui nous séparent de Tkouartchal, mille cinq cents âmes aujourd'hui, dix fois plus avant la guerre, ma consœur évoque le siège de sa ville natale, « bombardée tous les jours ». Un monument a été élevé à l'entrée du bourg en mémoire des cinquante-deux victimes civiles, dont trente-cinq enfants, après que l'hélicoptère russe qui les évacuait fut abattu par les forces géorgiennes, le 14 décembre 1992. Horreurs partagées par les deux camps. Aux derniers jours du conflit, trois avions remplis de cent trente réfugiés géorgiens exténués furent bombardés par les forces abkhazes alors qu'ils décollaient de Soukhoum.

LA GUERRE, TOUJOURS

Tkouartchal, noircie par la poussière de charbon qui s'échappe de la mine à ciel ouvert, ultime activité économique du coin, se niche au fond d'une vallée. La mine appartient au descendant d'un *mohatjir* exilé en Turquie dans les années 1860-1870. En 1992, se souvenant de ses racines, le descendant est venu lutter aux côtés de ses *frères*. Il exporte l'essentiel de sa production en Turquie, via le port d'Otchamchira – je reprends l'orthographe abkhaze, avec le « a » final préféré au « é » géorgien ; un « a » objet de vives controverses à l'époque soviétique. Toujours cette bataille des toponymes qui sous-tend la question de l'appartenance du territoire. Portrait sinistre : des bâtiments industriels à l'abandon, une immense station électrique dont ne subsiste qu'un squelette, une gare en ruine mangée par les ronces et le lierre, vestiges d'un téléphérique croulant sur des piliers rouillés dont l'unique cabine demeure étrangement suspendue au-dessus de la cité meurtrie.

Nous gagnons une place sur les hauteurs de la ville. Fermée par des policiers, la place est dominée par le palais de la Culture, bâtiment de facture soviétique dénué d'ostentation au pied duquel se pressent deux ou trois cents personnes. Là des écolières en chemisier blanc et jupe noire descendant jusqu'aux genoux, ici des retraités en costume, certains portant la toque caucasienne en peau de mouton (*papakhi*), plus loin des femmes en tenues sombres. Ailleurs, sous une grande affiche reproduisant une revue de troupes par les *présidents* d'Abkhazie et d'Ossétie du Sud, des représentants du pouvoir local,



petits fonctionnaires en costumes étriqués et souvent râpés, officiers de l'armée en uniforme arborant leurs médailles et protégés du soleil par ces très larges casquettes caractéristiques de l'ancienne Union soviétique.

Une partie de la population s'agglutine sous la colonnade du palais de la Culture où se tient une exposition de photographies en noir et blanc montrant des héros de la guerre qui posent pour la postérité, des cours d'écoles envahies de cercueils, des charniers qu'on exhume mouchoir sur le nez, des combattants couchés dans la montagne et mettant l'ennemi en joue... Un homme de belle prestance, chevelure blanche lissée en arrière, passe d'un cadre à l'autre en se frottant le menton avec lenteur. Angela me dit que c'est un ancien médecin qui opérait à l'hôpital de Tkouartchal. Une colonne d'écoliers, en rang par trois, se dirige vers le terrain qui jouxte le palais de la Culture. Je lui emboîte le pas. C'est là que doit être érigé le monument. Les images que j'en ai vu me font penser aux sculptures monumentales de Vera Moukhina, « artiste du peuple » soviétique, championne de l'art officiel des premières décennies du bolchevisme. Le mémorial n'en est encore qu'au stade des fondations. Les écoliers se dirigent vers ces préludes architecturaux afin de s'y incliner sous le regard sévère d'une vieille professeur aux cheveux gris tenus par un strict chignon, chaussée d'épaisses lunettes et vêtue d'une veste en laine à carreaux noir et blanc.

Deux garçons d'une quinzaine d'années, arborant une chemise blanche sous un costume noir pour l'un, beige

pour l'autre, portent une composition florale dominée par des roses rouges. Les deux adolescents déposent la corbeille enveloppée de papier doré et de voiles vert pâle, se prosternent puis disparaissent par la gauche. Une centaine de jeunes filles leur succèdent sous l'œil vigilant du professeur et maître de cérémonie. Trois par trois, elles s'inclinent légèrement, mains jointes. La vieille professeur s'éclipse tandis que la population et les officiels s'approchent à leur tour.

L'heure de la cérémonie proprement dite sonne. Chacun s'engouffre à l'intérieur du palais de la Culture décoré à la manière d'un théâtre à l'italienne, pompeux, débordant de rose presque fuchsia et de dorures. Le palais paraît d'autant plus *italien* que deux grosses guirlandes de ballons gonflables verts, blancs et rouges – couleurs de l'Abkhazie – montent depuis le plancher jusqu'aux cintres de la scène. Une musique disco soft retentit au moment où démarre une projection d'images de la guerre. Deux vedettes de la télévision nationale apparaissent sur la scène, un homme et une femme tirés à quatre épingle. L'événement est retransmis en direct. Le maire prend la parole. Il s'exprime en russe, glisse quelques mots en abkhaze en concluant son laïus. L'assemblée observe une minute de silence. D'autres personnalités interviennent, le ministre de la Défense, un ancien d'Afghanistan qui a commandé le front de l'Est pendant les treize mois de la guerre de Sécession.

Deux femmes assises à une table couverte d'une nappe en dentelle posée à droite de la scène sont assignées à la

collecte des dons. Une vieille dame qui a perdu son fils en 1993 dépose une enveloppe dans la boîte transparente, une somme probablement insignifiante en regard de celles que les présentateurs annonceront bientôt. Le père Bissarion Aplia est appelé au micro. Il prononce un bref discours et déclare que l'Église donne cinquante mille roubles (mille deux cent cinquante euros). Applaudissements nourris. Mais ce n'est encore rien. Les animateurs énumèrent les fonds récoltés par diverses institutions du pays, ou plutôt par le personnel de celles-ci, à titre privé. Cent mille roubles, université d'État de Soukhoumi, cinq cent mille roubles, administration de la ville de Soukhoumi, deux cent mille roubles, administration de la ville de Gagra ! Tonnerre d'applaudissements et de vivats. « Un million de roubles... » — ça tambourine, le plancher en bois ne résistera pas — « de la paaaaart du district de Tkouartchal ! » On ne s'entend plus, je sors, je dois partir.

Le temps passe, mais je ne parle pas de la guerre. Je ne parle pas de l'embargo russe. Je ne parle pas de l'absence presque totale de reconstruction. Je ne parle pas de l'absence presque totale de reconstruction jusqu'en 2008, jusqu'à ce que cesse l'embargo russe qui prévalait lorsque Moscou soutenait encore officiellement l'intégrité territoriale géorgienne, font qu'il est difficile de s'y soigner, de s'y éduquer, de trouver du travail ou d'acheter une voiture neuve, voire de trouver des vêtements à la mode. Toutefois, des boutiques *fashion* apparaissent depuis quelques mois dans les rues piétonnes du centre, dont une s'est spécialisée dans la vente de chaussures de qualité pour bébés et enfants. La propriétaire est l'épouse d'un jeune type qui a travaillé pour les Nations unies à Soukhoum, avant que l'organisation internationale ne plie bagage en 2008, la Russie ayant mis son veto à la poursuite de ses activités dans ce qu'elle considère désormais comme un pays indépendant. Son époux occupe à présent un poste en

AU-DELÀ DE LA PARESSE

Un doute m'assaille en cet instant du voyage. Est-ce que je ne parle pas trop de la guerre ? Est-ce que je n'en fais pas une obsession ? Les gens qui vivent en Abkhazie ont après tout des existences ordinaires. À ceci près que le niveau de destruction de la République, l'absence presque totale de reconstruction jusqu'en 2008, jusqu'à ce que cesse l'embargo russe qui prévalait lorsque Moscou soutenait encore officiellement l'intégrité territoriale géorgienne, font qu'il est difficile de s'y soigner, de s'y éduquer, de trouver du travail ou d'acheter une voiture neuve, voire de trouver des vêtements à la mode. Toutefois, des boutiques *fashion* apparaissent depuis quelques mois dans les rues piétonnes du centre, dont une s'est spécialisée dans la vente de chaussures de qualité pour bébés et enfants. La propriétaire est l'épouse d'un jeune type qui a travaillé pour les Nations unies à Soukhoum, avant que l'organisation internationale ne plie bagage en 2008, la Russie ayant mis son veto à la poursuite de ses activités dans ce qu'elle considère désormais comme un pays indépendant. Son époux occupe à présent un poste en

Afrique, toujours aux Nations unies. Un autre magasin vend des vêtements branchés féminins, pas des robes turques à strass comme Rozanna en propose au bazar. La vitrine mélange baroque et Art déco sur le modèle de celles des métropoles européennes : miroir enchâssé dans un cadre surchargé de volutes, lustre à pampilles design, canapé d'inspiration 1920.

L'apparence, ce que les Russes appellent *pakazoukha*, cela compte beaucoup en Abkhazie. Quand je les interroge au sujet des coûteuses voitures qui circulent à Soukhoum, mes interlocuteurs finissent : « Je ne sais pas trop, mais tu sais, il y a des gens prêts à vendre leur maison ou un terrain pour frimer dans un beau 4x4. » Bizarre, je voyage dans une République parsemée des stigmates de la guerre, à l'économie sinistrée, et j'assiste à un incessant défilé de voitures que je ne pourrai jamais m'offrir. Rien de tel qu'une zone grise pour accumuler les millions. Petits trafics illicites, corruption des fonctionnaires, contrebande...

J'ai vu un jour à Soukhoum un jeune homme se pavanner au volant d'un Hummer noir, engin de préférence des stars de cinéma et des rappeurs US ou des millionnaires de l'ancien espace soviétique, dont le prix varie entre quarante et cent vingt mille euros. Le parvenu, luxueusement accoutré et coiffé d'un chapeau de paille à la mode, avait vraiment l'air de s'ennuyer et de chercher une âme qui veuille bien l'admirer dans son énorme véhicule. Je l'ai surpris au cours des jours suivants, arpentant la promenade du bord de mer au volant de sa

voiture noire. C'est cette jeunesse dorée qui fréquente les canapés de l'Apra, le café à sushis du bout de la jetée.

La reconnaissance de l'indépendance de l'Abkhazie par la Russie en 2008, les douze milliards de roubles versés par Moscou pour remettre sur pied la République, l'afflux d'argent privé, à présent que les Abkhazes se sentent plus en sécurité, n'ont fait qu'encourager la corruption. « Les petits jeunes qui conduisent de grosses autos à plusieurs dizaines de milliers de dollars ? C'est simple. Des fils de ministres, de politiciens, de fonctionnaires bien placés, de haut gradés de la police ou des douanes », m'a expliqué une connaissance. Beaucoup d'argent tomberait aussi dans les poches d'Abkhazes qui servent de prête-noms aux Russes investissant dans l'immobilier local.

L'injustice de la situation en énerve plus d'un en Abkhazie. Un soir que je papotais sur les bancs du parc jouxtant le Parlement avec des étudiants rencontrés par hasard, l'un se désolait que « tout marche par piston. Tu ne peux rien faire si tu n'as pas de contacts dans les ministères et les administrations. » Une fille abondait dans le même sens : « C'est trop difficile de lancer un business ici. Alors on est obligé de compter sur les quelques prêts et subventions octroyés par l'État si on veut tenter d'ouvrir son affaire. Mais faut être super-connecté. » Et les uns et les autres d'insister sur la difficulté d'être jeune en Abkhazie.

Pour étayer ces informations, j'ai appelé mon ami Arthur, mon interprète lors de mes premiers voyages en Abkhazie, à l'époque où je baragouinais le russe. Arthur,

originaire de Goudaouta, est le fils d'un ingénieur au chômage et d'une mère professeur d'école. C'est un garçon profondément honnête, étudiant doué en langues qui suivait un cursus à la faculté d'anglais de l'université d'État de Soukhoum lorsque je l'ai connu. D'ailleurs, après deux interviews avec Sergueï Shamba, alors chef de la diplomatie abkhaze, ce dernier l'a recruté au service des traducteurs de son ministère, où il travaille encore. Depuis 2008, il a reçu plusieurs formations à Moscou dispensées par le ministère russe des Affaires étrangères dans le cadre de l'assistance fournie depuis la reconnaissance de l'Abkhazie. Il voyage un peu et s'est rendu en Libye avec son ministre à l'occasion d'une réunion internationale, l'opportunité pour l'Abkhazie de militer auprès d'autres États en faveur de sa reconnaissance. Ce type de lobbying est l'une des priorités du ministère, dont les fonctionnaires s'envolent pour l'Amérique latine ou quelque île du Pacifique selon les humeurs anti-américaines, et donc pro-russes, de leurs hôtes vénézuéliens, nicaraguayens, et au gré de la diplomatie du portefeuille quand il s'agit de lieux comme Nauru, Vanuatu ou Tuvalu qui monnaient leurs voix aux Nations unies. Moscou n'éprouve aucune envie d'être seule à reconnaître les deux provinces séparatistes géorgiennes, aucune des ex-Républiques soviétiques n'ayant souhaité la rallier dans un jeu de rectifications musclées des frontières qui leur déplaît souverainement.

J'invite Arthur à déjeuner au Nartaa, entre l'ancien hôtel Abkhazia et la jetée de l'Apra. On y mange les meilleurs *khatchapouri* et viandes fumées de toute la République !

Je demande à Arthur de me parler de sa condition personnelle. « Les emplois sont rares. Mon travail me plaît, c'est intéressant. Je bénéficie d'un salaire correct pour le pays, même s'il est trop maigre pour me permettre de me marier. » Des projets de convoler en justes noces ? « Non, non, c'est à titre d'exemple, précise-t-il en souriant. Je prends cet exemple parce que je connais beaucoup de gars qui ne se marient pas à cause de l'argent. Un mariage coûte six cent mille roubles en moyenne [quinze mille euros]. C'est beaucoup d'argent ! » Ce jeune fonctionnaire gagne un peu plus de deux cents euros par mois.

Comment font les autres ? Otar a vingt-sept ans et travaille comme gérant d'une petite société qui vend des câbles électriques et informatiques. Cheveux roux, tee-shirt Dolce & Gabbana sur le dos, sans doute de contrefaçon, il a le même profil social et psychologique que son ami Arthur. Il a beau travailler dans le privé, son salaire est encore plus faible que celui de ce dernier. Impossible également pour lui d'envisager le mariage, d'autant que son père vient de perdre son emploi. Il travaillait au MVO, le sanatorium des militaires russes, fermé pour un an ou plus après que Moscou a décidé de le restaurer. Mille cinq cents personnes sur le carreau.

Ne pas se marier, c'est l'assurance de subir d'intenses pressions de la part d'une société abkhaze encore très conservatrice, bien que les choses paraissent évoluer, comme tendent à le démontrer ces bancs publics sur lesquels des couples adolescents se bécotent chaque jour plus ostensiblement. « Certains décident de partir

en Russie pour travailler, dit encore Otar, mais cela suppose de s'absenter longtemps. On n'en a pas très envie. Notre génération préfère rester. La vie est souvent douce comparée à celle qui nous attend en Russie. Je ne parle pas que du climat... » Et le jeune homme de détailler l'économie familiale, dans laquelle la vente de la production des mandariniers du jardin tient une place cruciale.

J'ai conscience de ce que les métiers du bâtiment ont d'éprouvant, néanmoins les ouvriers qui partout sur le territoire construisent et restaurent des maisons sont ouzbeks ou tadjiks, exactement comme en Russie. Pourquoi les jeunes, du moins ceux qui ne sont pas diplômés, n'occupent-ils pas ces emplois ? Otar : « Eh eh, travailler, c'est souvent une honte pour les Abkhazes. » La saillie déclenche un fou rire chez Arthur. Celui-ci m'avait un jour parlé du magnétisme qu'exerçait la figure du bandit sur ses jeunes compatriotes, ces gens d'honneur tout de noir vêtus écumant les chemins du Caucase.

« Un Abkhaze, un paresseux donc, se marie avec une Arménienne. Les Arméniens ont la réputation d'être courageux. C'est pour cela qu'il a demandé la main de cette jeune femme. Le lendemain de leur union, à 11 heures du matin, elle se prélassait encore au lit. Le mari, abasourdi, lui demande ce qu'elle fait. Sous-entendu, ce n'est pas pour cela que je t'ai épousée. La jeune Arménienne lui

répond : "Si j'avais voulu travailler, j'aurais épousé un Arménien !" » La paresse abkhaze est proverbiale. Mais je note qu'elle est ethnicisée, comme génétique, comme si elle irriguait l'organisme de tout Abkhaze.

Après avoir lu *The Making of the Georgian Nation (La Fabrication de la nation géorgienne)*, ouvrage de l'historien américain de la Géorgie Ronald Grigor Suny, je m'avise de chercher des explications à cette paresse au sein du passé. Des clichés similaires courrent à propos des Géorgiens par opposition aux « courageux » Arméniens. Le plus judicieux pour tailler des croupières aux stéréotypes ou aux caricatures auxquels on réduit les peuples est de se pencher sur l'histoire. Abkhazes et Géorgiens ont développé des sociétés rurales et aristocratiques, tandis que l'ardeur au travail des Arméniens s'ancrerait dans des valeurs citadines, des habitudes de commerçants et de petits artisans, fonctions que l'histoire leur a assignées par la force des choses, bien avant que les massacres qui assombrissent les derniers instants de l'Empire ottoman n'obligeant les survivants à gagner leur vie dans des pays, des villes et des villages qui n'étaient pas les leurs.

Cette paresse, ou ce qui en tient lieu, coûte cher à l'Abkhazie. En 2010, la saison touristique fut mauvaise. Pourquoi ? En raison d'un service exécral et de prix trop élevés, me répond-on. Mon ami Daour, qui a pris la relève de son père à la direction du restaurant Nartaa, tempête : « Ce ne sont pas les riches Russes qui viennent chez nous. Même la moyenne bourgeoisie préfère aller à Bodrum, en Turquie, ou à Dubaï. On devrait en tenir compte, mais

chacun ici préfère gagner de l'argent facilement... en ne faisant rien ! »

Autre anecdote brocardant la paresse abkhaze, cette fois sous son versant spirituel – une version rigoureusement identique existe sur les Géorgiens. « Après la création du monde, Dieu entreprit de partager les terres entre les peuples. Mais les Abkhazes festoyaient, buvaient et chantaient. Comme toujours, ils sont arrivés en retard. Il n'y avait plus de terre pour eux. Dans son immense bonté, Dieu décida d'allouer aux Abkhazes le jardin qu'il s'était réservé dans un premier temps. » Arthur sourit : « Les Abkhazes adorent la servir aux étrangers. J'ai entendu dire que les Écossais aussi se racontent cette blague. » Qui a commencé ? D'autres peuples en ont-ils fait leur légende ? Les Arméniens n'en auraient conservé que la première partie. Dieu n'avait plus rien à leur proposer, sinon ces bouts de rocher où chaque jour est un combat pour assurer sa subsistance.

Je constate une fois encore combien Abkhazes et Géorgiens sont proches. Surtout, je mesure ce que cette blague peut avoir de résonance dans un esprit abkhaze, ou dans celui d'un Géorgien, si on la replace dans le contexte de la guerre : le paradis qui nous appartient, l'absence d'autre terre que celle-ci dont la légitimité procède directement de Dieu... Tout cela est très beau, bien sûr, mais certainement pas de nature à construire un État solide. Machiavel est précieux pour penser la politique de l'ex-URSS. Voici ce que je lis au fil de ses *Discorsi* : « Quant à l'oisiveté que la richesse d'un pays tend

à développer, c'est aux lois à forcer tellement au travail que nulle aspérité de site n'y eut autant de nécessité. Il faut imiter ces législateurs habiles et prudents, qui ont habité des pays très agréables, très fertiles, et plus capables d'amollir les âmes que de les rendre propres à l'exercice des vertus. Aux douceurs et à la mollesse du climat, ils ont opposé, pour leurs guerriers par exemple, la rigueur d'une discipline sévère et des exercices pénibles. » C'est tout le contraire que la guerre a produit en Abkhazie.

Retrouver une existence normale s'avéra souvent ardu pour les combattants abkhazes traumatisés par ce qu'ils avaient vu, subi, commis. Beaucoup se réfugièrent dans la drogue dont ils avaient, des mois durant, tiré la force de combattre. Le soir de Pâques, Igor m'avait brièvement raconté la déchéance de son *frère*, son cousin german en fait, sans que je comprenne quand celui-ci avait commencé à se piquer : « Il s'est détruit. Il avait des millions, des millions. Il n'a plus rien, à cause de la drogue », s'affligeait Igor sans poursuivre plus avant. Combien d'autres sont devenus accros à l'adrénaline des combats et à la gloire qui l'accompagne ? Ce genre d'addiction n'est pas propice aux reconversions professionnelles. Et puis tant de héros de la guerre, médaillés et vénérés, c'est difficile à gérer. Comment leur refuser des passe-droits ? Toutes choses qui n'aident pas davantage à édifier quelque chose qui ressemble à un État. Pourtant, en arrivant au pouvoir en

2005, Sergueï Bagapch et son Premier ministre Alexandre Ankvab avaient donné comme priorité au gouvernement la lutte contre la corruption. À en croire à peu près tous mes interlocuteurs abkhazes, les louables ambitions de Sergueï Bagapch n'ont pas été couronnées de succès. Élu en août 2011, l'ancien Premier ministre a repris son bâton de pèlerin et s'est engagé à couper des têtes. Plusieurs sources à Soukhoum estiment que c'est ce qui a valu au convoi présidentiel d'être la cible d'un attentat le 22 février 2012, tuant deux gardes du corps. C'était la sixième tentative d'assassinat d'Alexandre Ankvab. Pour une fois, les autorités abkhazes se sont abstenues de porter leurs soupçons sur les Géorgiens !

Pour Natella Akaba, ancienne ministre, sœur du vice-président de la Cour suprême d'Abkhazie et présidente de l'Association des femmes d'Abkhazie, « la société est traumatisée. Beaucoup d'hommes qui réussissaient dans la vie avant 1992 ont tout perdu en quelques semaines. Quantité de combattants se sont drogués ou sont tombés dans l'alcool, beaucoup ont été anéantis par la mort d'un proche, d'un frère d'armes. Aucun accompagnement psychologique n'a pris en charge la détresse des soldats démobilisés, des civils traumatisés pour aider à leur réinsertion. Au fond, nous sommes toujours en guerre. Notre vulnérabilité nous rend agressifs. » Selon Natella Akaba, la place de la femme a radicalement changé. Dans les sociétés conservatrices, les conflits ont en général pour effet connexe d'amener les femmes à enfreindre certaines traditions. Celui-là n'a pas échappé à la règle. « Dans les

années 1990, le passage de la frontière avec la Russie était proscrit pour les hommes. Moscou avait peur qu'ils ne rejoignent les combattants indépendantistes tchétchènes [certains de ceux-là les ayant épaulés en 1992-1993]. Alors ce sont les femmes qui allaient en Russie et faisaient le commerce de la valise, ce sont elles qui tenaient boutique au marché ou au coin de leur rue et ce sont encore elles qui rapportaient l'argent du foyer. Cela a bouleversé les structures familiales. »

PAS D'AUTRE TERRE

Je n'oublie pas Koba. Disposant de quelque loisir, je m'acquitte de ma promesse de photographier sa maison. Koba situait la rue Stroïtelnaïa dans le quartier du stade du Dynamo, après le marché central. Le bazar a conservé son aspect moribond d'après la déliquescence de l'Union soviétique et des lendemains de guerre. L'effondrement de l'économie en 1991 a forcé quantité de citoyens jusque-là soviétiques et peu familiers du chômage à monter de tout petits commerces. Aux abords du marché couvert où se regroupent ces commerçants par défaut, les chalands pataugent dans les flaques qui stagnent entre les étals de marchandises où les produits turcs sont rois. Les clients secouent dubitativement la tête à l'énoncé de prix souvent élevés – pommes de terre à trente roubles le kilo (soixante-quinze centimes d'euro), tarif prohibitif pour la majorité.

Je dépasse le marché, aperçois le stade, longe la rue sur la droite. Pas de plaque. Je parcours encore cent mètres et demande où se trouve la rue Stroïtelnaïa. « Peut-être après l'hôpital, de l'autre côté du stade », répond une dame qui jardine devant sa maison, avant de me demander d'où

je viens. « De France », je lui dis. Et elle : « Pas possible ! C'est un très beau pays, non ? Tout le monde le dit. J'adore vos acteurs ! Pierre Richard, Louis de Funès et le gros, là... Gérard Depardieu. Chirac, c'est toujours votre président ? »

Au-delà du stade se déploie un quartier résidentiel aux maisons basses, pour beaucoup détruites. Un homme et son fils avancent vers moi. J'attends qu'ils arrivent à ma hauteur : « S'il vous plaît, où se trouve la rue Stroïtelnaïa ? » Regard par en dessous, l'homme marmonne quelque chose d'inaudible mais désigne la rue en face de moi. Conformément aux indications de Koba, les maisons se composent toutes de deux niveaux avec de larges balcons bordés de balustrades imitant le style classique, le plus souvent en simple ferronnerie, presque toujours flanquées d'une pergola soutenant une lourde treille de vigne.

Une maison sur deux est vide et dépoillée de tout ce qui a pu en être arraché. Celle-ci porte des traces de fumée noire au-dessus des fenêtres, celle-là a perdu une partie de son toit, la treille est morte. Le balcon d'une troisième est envahi de mauvaises herbes. Il devait faire bon y prendre le frais les soirs d'été. Les demeures encore habitées trahissent des conditions de vie précaires : fenêtres en mauvais état, carreaux de vitre manquants, toitures éreintées. Le numéro 12 est habité, la maison suivante n'a pas de plaque, mais ce ne peut être que celle de Koba, le numéro 10. Je la dépasse, progresse d'une trentaine de mètres et lis enfin « Rue Stroïtelnaïa ». Je reviens sur mes pas.

La maison est blanche et nantie de nouvelles fenêtres en PVC. Un mur de gros parpaings remplace l'ancienne clôture métallique, au pied duquel s'accumulent bouts de ferraille rouillée, gravats, tas de sable pour le béton. Bien qu'oxydé, le bac à eau qui permettait à Koba de se doucher trône à l'extrémité d'un pilier, au-dessus du niveau du toit. Du linge de bébé sèche sur un fil. Personne. Qu'importe, Koba m'a prié de ne pas entrer. Je respecterai son vœu, même s'il aurait pu s'avérer intéressant de rencontrer ceux qui habitent dorénavant sa maison. Je mitraille la maison, constatant qu'elle doit en effet être très grande. Dix-neuf pièces, m'a dit Koba.

En rentrant de chez Koba, je m'arrête rue Mira (« De la Paix ») au café internet Smiley. Il y a quelques années, séjourner en Abkhazie revenait à se couper du réseau mondial. En 2003, j'ai dû dicter au téléphone un de mes articles au *Temps*, le quotidien suisse. Comment être journaliste sans internet ? Le débit est plutôt bon au Smiley.

Le monde arabe est en ébullition, je peux rester en Abkhazie. En consultant les sites d'information régionaux, j'apprends que le Parlement géorgien est sur le point de qualifier de génocide les déportations des Tcherkesses en 1864. Rien sur les Abkhazes, qui subirent pourtant le même sort. La « reconnaissance du génocide » sera finalement adoptée le 20 mai 2011, veille de la journée

commémorative de la tragédie. À moins de trois ans des jeux Olympiques de Sotchi, la Géorgie entend faire payer au Kremlin sa reconnaissance de l'Abkhazie et de l'Ossétie du Sud en rappelant au monde ses crimes passés.

Je sors du Smiley et entre dans la librairie-papeterie située en face. Trois femmes, deux vendeuses et une cliente, sont en pleine discussion. Un homme pousse la porte juste après moi. J'achète le *Journal* tenu pendant la guerre de 1992-1993 par Lioudmila Tarnava. Mon accent me trahit: « Et d'où nous venez-vous ? » questionne Olia, la patronne. Ma réponse est suivie de félicitations. Peut-être, après tout, que j'ai quelque mérite à être français. « Et je vis à Tbilissi, depuis bientôt dix ans. » L'information suscite un vif intérêt chez mon auditoire. « Il paraît que Saakachvili a supprimé la corruption, c'est vrai ? » demande la cliente avec une authentique curiosité. J'acquiesce. Une discussion typique du Caucase s'engage, où les considérations géopolitiques alternent avec des commentaires sur le jeu de Zidane. Igor, l'homme qui est entré derrière moi, se montre aussi avide d'exprimer ses opinions que de recevoir des renseignements sur mon beau pays. À un moment, Igor lance: « Le Caucase, ce n'est pas la Russie. On est pour l'Otan et l'Europe. Dis-le à Sarkozy. » À mon avis, son point de vue est très minoritaire. Il est néanmoins symptomatique du ressentiment attisé par les répétitives tracasseries russes, dont les péripéties frontalières autour d'Aibga ne sont que le dernier épisode.

Igor s'aventure ensuite sur le terrain glissant de l'immigration et des périls qui guettent selon lui l'identité

française. Je lui explique les principes de la république, le mets en garde contre quelques clichés. « D'accord, c'est votre conception à vous de la démocratie », concède-t-il en m'interrompant, beau joueur, mais convaincu que cela ne marchera jamais dans son Caucase, ni chez nous non plus d'ailleurs. Tandis qu'Igor jouait sa partition française, Olia et son assistante digressaient sur l'histoire de l'Abkhazie et les relations avec les Géorgiens. Digressions qui influent sur le cours de la conversation, Igor s'enquérant de la citoyenneté à la française en pensant de plus en plus à la *géorgianisation* de l'Abkhazie dans les décennies qui suivirent Octobre 1917. Olia: « Ma mère a vu les premiers Mingréliens arriver ici. Il n'y en avait pas avant. Nous, on est abkhazes de sang pur, voyez-vous. Dans ma jeunesse, on m'a forcée à apprendre le géorgien. » L'assistante ajoute: « Sincèrement, les Géorgiens, on les adore, mais dès qu'ils parlent politique, ce ne sont plus les mêmes. C'est notre pays ici. Il s'appelle l'Abkhazie, c'est vrai, non ? Alors pourquoi ne devrait-il pas appartenir aux Abkhazes ? Pourquoi on ne pourrait pas parler abkhaze en Abkhazie ? »

Je remarque: « La *géorgianisation* [dont l'une des mesures consista à imposer la langue géorgienne en Abkhazie après 1931], ce sont les bolcheviques qui l'ont décrétée. » Igor rétorque: « Staline et Béria, deux Géorgiens ! » Comment expliquer que la thèse de Staline et Béria en champions de la cause géorgienne ne tient pas ? Comment s'attaquer au mur en béton armé du « cinquième point », la « cinquième ligne » du passeport,

qui fait que Staline est fondamentalement géorgien pour tout Abkhaze, que tout ce qu'il a accompli ne s'explique que par ses origines ethniques ?

Ce qui se dégage une nouvelle fois de nos échanges, c'est la peur profonde qui habite ces gens de voir le peuple abkhaze disparaître. J'écoute ces craintes et m'efforce d'en saisir les raisons. Il me semble que les Géorgiens devraient leur prêter davantage attention, fussent-elles des fantasmes à certains égards. En 2007, devant le taux de natalité en berne et le vieillissement rapide de la population, le président Bagapch avait qualifié la situation démographique de catastrophique.

L'heure de mon rendez-vous au Comité de rapatriement approche. J'engage ma sortie. Nous nous quittons amis. Olia m'offre un livre illustré de photographies sépia, *Mon Abkhazie, mon destin*.

Cinq minutes plus tard, j'avise un édifice blanc à colonnades de style impérial. C'est le siège du Comité de rapatriement. Je monte à l'étage et patiente dans le bureau de la secrétaire de Zourab Adleyba, président de cet organisme public chargé de faciliter le retour au pays des membres de la diaspora abkhaze. Des hommes en chemisette entrent et sortent du bureau directorial, dossiers sous le bras. Mon tour arrive. Zourab Adleyba, costume gris clair et mise soignée, la soixantaine, sûr de lui, me tend une main ferme et lance l'un de ces

sonores « Que puis-je faire pour vous ? » typiques des fonctionnaires chevronnés de l'ex-URSS, qui vous transmettront le message qu'ils sont résolus à relayer, quel que puisse être l'objet de votre visite. D'abord, un passage en revue des « éléments de langage » officiels abkhazes.

Mohatjirtsvo est un mot russe dérivant de l'arabe, *muhâjir*, qui désigne un émigré. En l'occurrence, le terme se réfère aux réfugiés musulmans qui émigrèrent du Caucase vers l'Empire ottoman après 1864, au moment où la Russie achevait la conquête de la région. Selon les pontes de l'Institut Goulia, seuls 20 % des Abkhazes demeurèrent sur le territoire au cours de cette période – l'exode est commémoré par un bronze représentant un cheval qui s'écroule avec son cavalier, élevé récemment au bord de la mer, derrière le Parlement, et réalisé par le frère sculpteur de Stanislav Lakoba. Côté oriental, les armées du tsar sont parvenues à pacifier le Daghestan et la Tchétchénie en capturant à Gounib, en 1859, le fameux imam Chamil au terme de trois décennies de traque héroïque. Elles peuvent désormais s'occuper des Tcherkesses, des Oubykhs, des Abazes et des Abkhazes, à l'extrême ouest de l'impressionnante chaîne de montagnes qui culmine à cinq mille six cent quarante-deux mètres avec le mont Elbrouz. La lutte est âpre. Alexandre II édifie des forts au fil de ses victoires sur les piémonts septentrionaux du Grand Caucase, tandis que son administration projette de déporter les peuples et tribus vers le nord, dans les plaines du Kouban. Face à l'irréversible avancée des troupes impériales, des

émissaires tcherkesses offrent leur reddition en échange de la démolition des forts. Réponse cinglante des Russes : « Vous irez vous installer où on vous indiquera, ou vous émigrerez en Turquie. »

Ainsi, la majorité des vaincus n'eut d'autre choix que la mort ou un exil en Anatolie au cours duquel leurs rangs furent décimés par la faim et les maladies. Dans la foulée, l'Abkhazie fut incorporée à l'Empire russe sous le nom de Province militaire spéciale de Soukhoum-Kale. Adieu l'accord de 1810 faisant de l'Abkhazie un protectorat russe « librement consenti » – à ceci près que les historiens de l'Institut Goulia et d'autres, comme Stanislav Lakoba, contestent le caractère « volontaire » de cet accord.

À l'issue de cette précieuse mise au point historique, M. Adleyba m'éclaire sur les fins de son Comité, créé pendant la guerre de 1992-1993 : « Sauver notre langue et notre culture nationale. Sinon nous disparaîssons. » Quant au rapatriement... « La diaspora abkhaze, c'est au moins six ou sept cents mille personnes [je fronce les sourcils, le chiffre me paraît bien élevé] installées en Turquie d'abord, au Moyen-Orient ensuite. Vous savez que des mamelouks abkhazes ont dirigé l'Égypte pendant cent quatre-vingts ans ! [Les mamelouks sont des milices d'esclaves affranchis qui occupèrent le pouvoir dans certaines parties de l'Empire ottoman. J'ai peur que M. Adleyba ne se laisse emporter par un excès d'audace : les Caucasiens qui régnèrent sur l'Égypte furent peut-être abkhazes, ils furent surtout tcherkesses et géorgiens.] Notre diaspora essaime aussi en Europe et en Amérique. »

Quant à la mission du Comité... D'une main, le matois fonctionnaire m'enjoint de prendre patience. « Par la loi, toute personne capable de prouver que ses ancêtres étaient abkhazes obtient automatiquement la citoyenneté. Parfois, le témoignage d'un individu suffit à attester des origines de quelqu'un. Le but du Comité consiste à aider ces personnes à revenir au pays. » Installés dans les zones nord du Caucase, les Abazes, qui partagèrent un sort voisin de celui des Abkhazes à la fin du XIX^e siècle, sont, devant la loi, assimilés à ces derniers. Soukhoum s'appuie d'ailleurs sur le Congrès international Abkhaze-Abaze pour étoffer la population de son territoire en favorisant une immigration *ethnique*. Au gré des vicissitudes de l'histoire et de la politique, les Abkhazes ont brandi des liens avec d'autres minorités caucasiennes, tcherkesses ou shapsoug notamment.

« Six mille ressortissants ont reçu un passeport abkhaze depuis que le Comité existe. La plupart viennent de Turquie, quelques-uns d'Adjarie ou d'Europe. » Et sur les probables difficultés d'intégration de ces gens qui ignorent la langue, les coutumes, les traditions dont, génération après génération, ils se sont progressivement détachés ? « Beaucoup vont et viennent, certes. Mais des cours de langue sont dispensés et ceux qui choisissent de rester reçoivent un appartement – sept cents maisons et appartements ont été distribués gratuitement. » Persévéran dans un registre qu'il paraît affectionner, M. Adleyba me communique les chiffres du recensement (rendu public fin 2011) : deux cent quarante-trois mille citoyens abkhazes,

dont 43 à 44 % d'Abkhazes « ethniques ». On est loin des 18 % qui, en 1989, faisaient de ce groupe une minorité en Abkhazie, tout autant que des 33 % du temps de mes premiers reportages. L'explication est à chercher dans la parcimonie qui a présidé à la délivrance de passeports aux Géorgiens de Gali. Autrement dit, les autorités abkhazes ont bridé à dessein leur accès à la citoyenneté, qui n'aura en fin de compte concerné que huit mille personnes.

La guerre a vidé le pays d'un nombre important de ses habitants russes, grecs, juifs et d'un tiers de la communauté arménienne – sans parler des Géorgiens, évidemment. Repeupler l'Abkhazie d'Abkhazes relève d'un impératif démographique, « pour sauver le peuple, sa culture, sa langue », répètent les dirigeants de la République. Il existe toutefois à ces hantises démographiques des motifs moins avouables : faire en sorte que les Abkhazes représentent dès que possible 50 % + 1 de la population, histoire de se conformer à la vieille antienne selon laquelle une zone géographique doit être dirigée par le peuple éponyme. Au début des années 1990, alors que les milliards de pétrodollars ne se déversaient pas encore sur la steppe kazakhe, le président Nazarbaïev avait déniché quelques dizaines de millions de dollars dévolus à inciter les Kazakhs exilés en Mongolie ou en Chine à revenir. Les Kazakhs ne représentaient alors qu'un peu plus de 40 % de la population de l'immense République. Les 50 % + 1 atteints, ceux-ci jouiraient sans entrave, et Noursoultan Nazarbaïev le premier, de toute légitimité pour gouverner le pays. Un projet comparable circule

dans les couloirs de l'État abkhaze, confirme à demi-mot Zourab Adleyba.

J'assistais quelques jours auparavant à la projection de *Gladiateur* à la Philharmonie. Un événement ! Non parce que l'Abkhazie découvrait la superproduction de Ridley Scott onze ans après sa sortie sur les écrans, mais parce que le film était doublé en abkhaze. Un vrai doublage, avec une voix spécifique pour chaque personnage. Des affiches tapissaient les murs de la capitale proclamant : *Aglaadiator*. En abkhaze, les noms communs sont précédés d'un « a », ce qui génère des dictionnaires dont la section réservée à la première lettre de l'alphabet présente une curieuse hypertrophie. L'ironie géorgienne en fait son miel ; les Abkhazes répliquent en raillant leur manie de clore chaque mot par un « i ».

La télévision s'était déplacée et interviewait Gounda Kvitsinia, directrice du Fonds gouvernemental pour le Développement de la langue abkhaze, les acteurs qui avaient prêté leur voix, le producteur qui avait endossé le financement du doublage. Vingt-cinq films, résultant d'un choix éclectique, ont été traduits et doublés, parmi lesquels *Oscar* d'Édouard Molinaro, avec Louis de Funès, une star en ex-URSS, *Chat noir, chat blanc* d'Emir Kusturica, *Serafino*, avec Adriano Celentano, mais aussi *Shrek*, des classiques soviétiques et une foule de dessins animés.

VOYAGE AU PAYS DES ABKHAZES

La vocation du Fonds créé en 2001 et dirigé par Gounda Kvitsinia est de promouvoir l'abkhaze auprès de la jeunesse. Ses cinq millions et demi de roubles de budget annuel (cent trente-sept mille cinq cents euros) servent par exemple à la traduction de classiques de la littérature enfantine ou à la mise en œuvre d'un programme d'intégration des soixante-quatre caractères de la langue abkhaze à un clavier d'ordinateur. Le Fonds possède des bureaux à Gal, Otchamchira, Tkouartchal, régions où les Abkhazes sont minoritaires, mais où le gouvernement entend inciter les non-Abkhazes à s'initier à la langue nationale, qui doit également s'imposer à l'ensemble de la vie publique d'ici à 2015. Et tant pis pour ce que la mesure a de discriminatoire.

Le résultat est à peine moins décevant que l'objectif. Les deux dernières années, le Fonds a été accusé de discrimination raciale et de sécessionnisme. Il a été fermé et son directeur a été arrêté. L'abkhaze n'est pas une langue morte, mais il n'a pas de place dans la vie quotidienne des citoyens abkhazes.

VENU DE TRÉBIZONDE

Notre terre, leur terre... Je voulais me rendre compte de la façon dont vivent les divers groupes ethniques qui peuplent l'Abkhazie. En traversant pour la première fois l'Engouri en 2002, j'ai compris que les choses ne correspondaient pas à ce que je m'étais figuré. Au fil de mes lectures, j'avais imaginé une société où avaient cohabité Abkhazes et Géorgiens, Grecs, Arméniens, Russes, Estoniens, paysans venus coloniser les terres après 1864, Allemands et Polonais également arrivés à la fin du XIX^e siècle... et même des Africains, échoués sur ces côtes comme esclaves à l'époque ottomane et dont j'avais vu de vieilles photos. Je considérais tout cela avec un regard imbécile, *essentialiste*, disent les ethnologues.

Pour autant, le Caucase, posé au carrefour des mondes turc, persan, asiatique, mongol, arabe, russe et européen, est un prodigieux vivier de destins singuliers, d'histoires tissées par des réprouvés venus trouver refuge dans ces montagnes fertiles, ou écrites par des minorités qui jetèrent leur dévolu sur des vallées solitaires après avoir été chassées de partout. À Tsikhidjvari, bourgade montagnarde située dans les environs de la populaire

station de ski géorgienne Bakouriani, vécut longtemps un reliquat des communautés de Grecs pontiques qui essaimèrent sur le pourtour de la mer Noire, le Pont-Euxin de l'Antiquité, au moment où les Empires russes et ottomans entamaient leur déclin. Ils étaient pour la plupart originaires du port turc de Trabzon, l'ancienne Trébizonde établie à l'extrême sud-est de la mer Noire, face à l'Abkhazie. Ils parlent turc et se désignent comme des *Romaioï* (« Romains ») descendants des Byzantins. J'avais rapporté de mon passage à Tsikhidjvari le portrait d'une vieille dame au visage buriné, photographiée devant le portail vert pomme de sa maison.

Soukhoum la cosmopolite abritait 15 % de Grecs au début du xx^e siècle et huit des douze églises de la ville étaient sous juridiction grecque orthodoxe. En ville, les *Romaioï* occupaient des emplois de commerçants et d'artisans, à la campagne ils étaient producteurs de tabac ou vigneron. En 1949, Staline déporta vingt-sept mille de ces « ennemis du peuple » installés en Abkhazie vers les kolkhozes d'Asie centrale ou les goulags sibériens, privant peut-être la République des passerelles qui reliaient Abkhazes et Géorgiens. À la chute de l'URSS, les Grecs ne formaient plus que 3 % de la population, familles mixtes ayant échappé à la relégation et bannis revenus à la faveur de la politique de réhabilitation engagée par Khrouchtchev.

Nombre d'entre eux sont finalement partis à la fin de la guerre de Sécession. Le 15 août 1993, Athènes déclenchaît l'opération Toison d'Or en affrétant un bateau de croisière

à Soukhoum afin de *rapatrier* un millier de Grecs, lesquels représenteraient aujourd'hui moins de 1 % de la population d'Abkhazie.

Tout ramène à Trébizonde quand on ausculte la diversité ethnique et culturelle de l'Abkhazie. Tout ou presque. Les Arméniens, en gros un quart de la population, se rangèrent massivement aux côtés des Abkhazes en 1992. Galoust Trapizonian, voilà un patronyme, version ancienne et déformée de Trébizonde, qui vous « fait travailler l'imagination », dirait Céline. *Galoust* signifie « venu ». Celui qui est « venu de Trébizonde » est un héros de la guerre, il y a perdu une jambe, et un ancien député au Parlement abkhaze.

À Trabzon il y a quelques années, j'avais assisté depuis un restaurant de *döner kebab* aux festivités commémorant la proclamation de la République. Des portraits géants de Kemal pavoisaient dans la cité portuaire aux côtés du drapeau national, le *Ay Yıldız* (« Lune Étoile »), des vieillards coiffés de *papakhi* gris arborant leurs médailles au revers de blazers bleu marine défilaient le long d'immeubles fonctionnels et déprimants. J'étais à Trabzon, la défunte Trébizonde, l'antique colonie grecque, centre commercial majeur de la mer Noire, étape de Marco Polo à son retour de Chine...

Mourant d'envie de rencontrer Galoust Trapizonian, j'appelle Anaïd Gogorian, consœur *arménienne* de

Chegemskaïa Pravda très engagée dans les activités de sa communauté, auprès de qui je m'enquiers du personnage. Il fait construire une église pour les vingt mille Arméniens de Gagra, où un prêtre a été nommé par Etchmiadzine, siège de l'Église apostolique arménienne. Dans la foulée, je rencontre Diana Kerselian du Centre pour les Programmes humanitaires, « *Tsé Gué Pé* » selon l'acronyme russe de cette importante ONG abkhaze. Diana appartient également à la communauté arménienne et je tiens à recueillir son point de vue avant de partir pour Gagra. Beaucoup d'Arméniens rejoignirent l'Abkhazie lors du génocide de 1915, dont les aïeux d'Anaïd Gogorian qui parvinrent à échapper aux massacres perpétrés dans les environs d'Erzurum, « en Arménie occidentale » précise celle-ci, après que l'URSS eut signé le traité de Kars, en octobre 1921, qui cédait la région à la Turquie kémaliste.

Diana Kerselian analyse les bouleversements consécutifs à la guerre de 1992-1993 : « Les Géorgiens ont été chassés ; beaucoup de Russes, de Grecs, d'Arméniens éduqués, mais aussi d'Abkhazes sont partis. Cette saignée chamboula la répartition plus ou moins traditionnelle des métiers entre groupes ethniques. Les Arméniens ne sont plus cantonnés aux seules activités artisanales – dont nombre de cordonniers ou de coiffeurs. Nous ne développons pas de programmes spécifiques en direction des Arméniens, pas davantage qu'en faveur des autres groupes minoritaires, me dit la jeune activiste, excepté pour les Géorgiens de Gal. Je crois que les dirigeants

abkhazes ont toujours eu à l'esprit que l'Abkhazie était un pays multiethnique. Ils sont très attentifs à cela dans leurs déclarations. Toutefois, il serait absurde de nier que l'on obtient plus facilement satisfaction dès lors que l'on est introduit au sein de l'administration, ce dont peuvent rarement se targuer les Arméniens ou les Russes, moins représentés dans la fonction publique. »

Oui mais la Constitution abkhaze, qui s'enorgueillit pourtant de défendre les droits de tous les groupes ethniques (article 12), n'affirme-t-elle pas dans son article 49 que le président doit être de « nationalité [natsionalnost] abkhaze » ? « C'est vrai, reconnaît-elle. Prenez cependant en compte que les gens ont grandi à l'intérieur des mécanismes de la pensée soviétique. La société accuse encore un conséquent déficit démocratique, comme vous le savez. Les Arméniens ne voient rien d'anormal dans le fait qu'un Abkhaze soit chef de l'État et qu'ils aient la maîtrise de l'ensemble des institutions. »

Le lendemain matin, je grimpe dans une *marchroutka*, m'acquitte auprès du chauffeur d'un billet pour Gagra à cent cinquante roubles (trois euros soixante-quinze) en même temps que la vingtaine d'autres passagers, et le minibus s'ébranle. La cité balnéaire du XIX^e siècle à laquelle Lénine décerna en 1919 le titre de « station de vacances pour les travailleurs » s'étend sur plusieurs kilomètres le long du littoral. Je descends aux portes de

la vieille ville, dont les Géorgiens n'évoquent le souvenir qu'avec de déchirants accents de nostalgie, et appelle M. Trapizonian. Je suis environné de luxuriantes collines où s'étagent d'agréables bâties et de rues bordées de boutiques débordantes de ballons gonflables et de bouées bariolées.

Galoust surgit au volant d'un 4x4 noir, s'en extrait, s'approche de moi sans boiter, avec la démarche hardie d'un homme d'affaires de cinquante ans. Deux minutes plus tard, la voiture fonce au milieu de sanatoriums noyés sous une végétation exotique et au rythme des pressantes sollicitations du téléphone doré du conducteur. Il freine devant une grille qu'un gardien s'empresse d'ouvrir et nous pénétrons dans une station de vacances, aux pieds des eaux de la mer Noire que l'on aperçoit là-bas, en bas d'un escalier garni d'interminables ifs. Galoust Trapizonian collectionne les voitures. Il possède une imposante Tchaïka noire, roues et pare-chocs dorés, gros téléphone blanc fixé à droite du chauffeur, sièges et parois revêtus de tissu rouge rehaussé de fleurs de lys, garée dans un coin du parc. Elle ressemble à une américaine des années 1950. « C'a été la dernière voiture de Gorbatchev. Et là-bas, celle de Béria », une Studebaker noire au long capot et aux contours arrondis. Le chantre du bolchevisme et l'ennemi mortel du capital ne crachait pas sur les belles américaines. Tiens, et ici une Jigouli bleu marine, ces Fiat à la mode soviétique : « Je l'ai achetée pour le prêtre arménien nommé dans notre église. Je t'emmène sur le chantier tout à l'heure. »

La station est un vaste chantier dont mon hôte espère voir le terme dans un an. Et, tout en devisant de l'avancée des travaux et de ses projets futurs, il évalue, vérifie, donne des instructions, s'arrête subitement et s'accroupit pour inspecter le pavement de l'allée centrale menant du bâtiment principal à la plage, avant de me faire part de ses inquiétudes sur la façon dont ses ouvriers ouzbeks se chargent de restaurer celui-ci. Il les interpelle : « Eh les gars ! Comment voulez-vous que l'eau qui vient de là-haut descende par ce chemin ! » Quand il se redresse, je m'aperçois qu'il porte un pistolet à la ceinture. La vie serait-elle périlleuse dans les parages ? « Non, non, c'est calme », me rassure-t-il. J'apprends pourtant au cours de la soirée que l'un de ses amis, Arménien d'Abkhazie réalisant des affaires à Sotchi et Moscou, vient d'être abattu devant son domicile moscovite.

La « base touristique » date de 1949. En hauteur, de l'autre côté de la grand-route, se déploie un édifice blanc de quatre étages couronné d'une balustrade à l'italienne, parcourue de hautes colonnes et de larges balcons. Galoust s'est offert le sanatorium Grouziiia (« Géorgie ») il y a cinq ans ; il l'a rebaptisé complexe Gagripch. « Quand je l'ai acheté, j'ai eu droit à des articles salés dans la presse géorgienne », se souvient-il, sourire en coin. Une grosse Volga gris métallisé se dirige vers nous. Galoust interrompt son récit. Le conducteur ne paraît pas avoir plus de quinze ans. « Je te présente mon fils. » Brefs échanges entre le père et l'adolescent, qui repart incontinent par les mêmes moyens. L'intermède s'achève.

VENU DE TRÉBIZONDE



La scène de ce tireur embusqué dans le coffre de ce qui avait été une voiture aurait pu se jouer au cours de la bataille de la route de Soukhoum, où s'illustra la troisième compagnie du bataillon Bagramyan.

Il me guide vers son bureau où sont servis café turc, eau gazeuse et cognac – « Le cognac, arménien ou abkhaze ? » J'opte pour l'*armiianksi koniaq* (« cognac arménien »). Il me montre ses deux médailles de héros de la guerre et détaille les images de lui qui ornent les murs, en costume cravate un jour de fête nationale abkhaze, en compagnie du perchiste champion olympique Sergueï Boubka, avec qui il a étudié en Ukraine...

Puis la conversation dérive naturellement vers la guerre. « On est longtemps restés neutres, nous les Arméniens – Bagramyan, notre bataillon, n'a vu le jour qu'en février 1993. Jusque-là, je vivais du commerce. Mais les Géorgiens se sont comportés comme des voleurs, ils ont pillé ma maison et tué mon chien, ils nous ont terrorisés. Les types de Gamsakhourdia [premier président de la Géorgie indépendante, en 1991] disaient que la Géorgie n'appartient qu'aux Géorgiens. La Géorgie aux Géorgiens, qu'ils disaient ! Alors je me suis engagé. » Galoust a commandé la troisième compagnie du bataillon Bagramyan, qui s'illustra tout spécialement en juillet 1993 en réussissant à ouvrir la route de Soukhoum, effaçant, au terme de l'une des batailles les plus épiques de la guerre de Sécession, les trois échecs successifs d'autres compagnies. Il y perdit sa jambe. Ce coup de force, héroïque pour les Abkhazes, motif d'atrocités pour les Géorgiens car il se solda par des massacres commis par des bandes armées abkhazes, scella la victoire des indépendantistes, qui fondirent sur Soukhoumi et remportèrent la guerre deux mois plus tard.

En récompense, Galoust reçut cette base touristique où nous savourons présentement un excellent cognac. Des heureuses conséquences de l'héroïsme de mon hôte, je tire une leçon sur la façon dont les guerres déterminent le fonctionnement économique des pays où elles ont fait rage.

Malgré le peu de répit concédé par le téléphone doré à son propriétaire, celui-ci me relate les fonctions qu'il occupa après la guerre. Nommé vice-ministre de l'Éducation pendant deux ans, il s'employa à défendre la culture et la langue arméniennes et à la transmettre aux jeunes générations. Il dirige l'une des trente-deux écoles arméniennes qui fonctionnent sur le territoire. Le cursus y est dispensé en arménien, mais on enseigne aussi l'abkhaze, le russe et l'anglais. Deux mille trois cents Arméniens apprennent leur langue en Abkhazie, « celle que l'on parle à Erevan, pas le *hamshen*, le dialecte arménien pratiqué en Abkhazie et hérité de l'Empire ottoman. Nous comprenons les Arméniens d'Arménie, mais eux ne nous comprennent pas. »

En route pour le chantier de la première église arménienne érigée en Abkhazie depuis la révolution bolchevique, Galoust me raconte qu'il en finance la construction avec quatre de ses amis. Il me dit aussi des choses dont je ne comprends pas immédiatement le sens: « La politique divise les hommes; l'Église nous

rassemble. En 2004, presque tous les Arméniens ont voté pour Bagapch. Avant une élection, les quelques représentants de la communauté arménienne que nous sommes, cinq personnes dont moi-même, discutons avec les candidats. Une fois que l'on s'est entendus avec celui qui manifeste le plus de sollicitude à l'endroit de notre communauté, alors on enjoint les Arméniens à voter pour lui par l'intermédiaire du Conseil de la Communauté arménienne, nos médias et divers autres vecteurs. Nous représentons peut-être 30 % des électeurs. C'est beaucoup. »

Lors d'une autre discussion, il admettra en réponse à mes insistantes questions que trois représentants du peuple arméniens élus au Parlement abkhaze, sur un total de trente-cinq députés, « ce n'est pas assez. » Les Arméniens forment plus de 25 % de la population, pourquoi sont-ils à peine 10 % des députés ? « Je crois que nous ne sommes pas suffisamment actifs », juge-t-il avant de se ravisier et de nuancer son propos: « Les Abkhazes sont après tout les plus légitimes pour gouverner. C'est leur terre. Ils ne peuvent être pauvres et les autres riches. »

Nous atteignons les hauteurs de Gagra. « Lorsque le gars qui a eu l'idée de construire l'église m'a sollicité, je lui ai donné mon accord à la condition qu'une allée dédiée aux héros de la guerre soit tracée face à l'entrée et que les Arméniens y soient célébrés autant que les Russes ou

les Abkhazes. » L'idée lui tient à cœur. Je me perds en conjectures sur ses motivations réelles. Faire en sorte que les jeunes n'oublient pas ? Volonté de faire reconnaître les sacrifices consentis par le bataillon Bagramyan ? N'est-ce pas déjà fait ? Besoin de marquer du sceau de la religion et du sacré le droit des Arméniens à vivre sur cette terre ? Peut-être...

L'église apparaît. Le toit du clocher est surmonté d'une croix en fer forgé. Nous rejoignons les gens qui s'affairent autour du chantier, moins des ouvriers que des paroissiens. Un tractopelle remue la terre autour de l'édifice, la future allée des Héros. Le parpaing brut est recouvert de tuf rouge en provenance d'Arménie, « le même qu'à Etchmiadzine », commente le chef de chantier. À ses pieds s'entassent des sacs de *Trabzon çimento*.

Un ami de Galoust né à Gagra m'entraîne à l'intérieur de l'église où l'on progresse parmi une forêt d'échafaudages et de poutrelles en bois. Dehors, Galoust ordonne, guide le tractopelle, se renseigne, vérifie des mesures... Une heure s'est écoulée, nous repartons.

Le téléphone doré est pris de fièvre. Il est temps que je remercie Galoust de sa générosité. J'irai visiter seul la datcha de Staline. J'écorche un *shnorhakalout'youn* (« merci » en arménien), auquel répond un œil railleur. « Nous, on dit *sagol!* » Ce n'est pas du turc, ça ?

Le Centre pour les Programmes humanitaires, *Tsé Gué Pé* (Ц.Г.П.) sous son acronyme russe, regroupe une ribambelle de gens éduqués, parfois anglophones et qui parlent un langage apte à pénétrer les oreilles de leurs exotiques interlocuteurs occidentaux, journalistes, chercheurs, représentants d'ONG et d'organisations internationales, diplomates, etc. Outre l'honnêteté et la transparence des méthodes appliquées par l'équipe du 36 de la rue du Général-Dbar, les articles fouillés que produit cette dernière sur l'Abkhazie contiennent, en gros, des choses que les Occidentaux sont en mesure d'entendre. Beaucoup de membres du *Tsé Gué Pé* sont diplômés en psychologie, philosophie, médecine, science politique... Parler avec eux est un plaisir, s'entretenir avec un fonctionnaire, si ex-soviétique soit-il, a des chances de tourner à l'expérience exténuante, entre amphigouri, langue de bois et indigence – ou les trois à la fois. Arda, Batal, Assida, Liana, Alkhaz, les plus jeunes Diana ou Irakli vont à l'essentiel, contextualisent, objectivent.

Mais ne nous y trompons pas. L'ONG a beau défendre avec acharnement les droits de l'homme, travailler sans

« *Tsé Gué Pé* »

Le Centre pour les Programmes humanitaires, *Tsé Gué Pé* (Ц.Г.П.) sous son acronyme russe, regroupe une ribambelle de gens éduqués, parfois anglophones et qui parlent un langage apte à pénétrer les oreilles de leurs exotiques interlocuteurs occidentaux, journalistes, chercheurs, représentants d'ONG et d'organisations internationales, diplomates, etc. Outre l'honnêteté et la transparence des méthodes appliquées par l'équipe du 36 de la rue du Général-Dbar, les articles fouillés que produit cette dernière sur l'Abkhazie contiennent, en gros, des choses que les Occidentaux sont en mesure d'entendre. Beaucoup de membres du *Tsé Gué Pé* sont diplômés en psychologie, philosophie, médecine, science politique... Parler avec eux est un plaisir, s'entretenir avec un fonctionnaire, si ex-soviétique soit-il, a des chances de tourner à l'expérience exténuante, entre amphigouri, langue de bois et indigence – ou les trois à la fois. Arda, Batal, Assida, Liana, Alkhaz, les plus jeunes Diana ou Irakli vont à l'essentiel, contextualisent, objectivent.

Mais ne nous y trompons pas. L'ONG a beau défendre avec acharnement les droits de l'homme, travailler sans

relâche au développement démocratique de l'Abkhazie et se présenter comme une authentique incarnation de sa société civile, ses membres sont également de fervents nationalistes. Des patriotes, corrigeraient-ils en s'inquiétant des oreilles occidentales susceptibles de se trouver à proximité. Tous ou presque ont participé à la guerre: Batal Kobakhia dans les hôpitaux, Liana Kvarchelia et Manana Gourgoulia au service de presse du ministère des Affaires étrangères, Arda Inal-Ipa comme membre du Présidium du Front populaire.

Chaque rencontre avec Batal Kobakhia est l'occasion de réactiver le jeu qui s'est instauré entre nous. Je lui rappelle que je vis à Tbilissi et que mon épouse est géorgienne, lui bondit en plaisantant: « Mais c'est affreux ! » Batal affectionne la provocation et singe les ultras avec un talent quelquefois ambigu. Ce mélange de nationalisme et de droits de l'homme peut paraître curieux. Il offre l'avantage de soulever des questions inédites et potentiellement dérangeantes pour la société et les cercles politiques abkhazes. Ce que ces derniers apprécient modérément, comme je l'ai constaté un jour en recueillant les impressions d'un ex-député sur les activités de l'organisation, saluées d'un lapidaire: « Ce qu'ils font, c'est du blablabla ! »

Arda Inal-Ipa était aux avant-postes du mouvement indépendantiste dès ses débuts, en 1988. À ses yeux, son soutien aux droits de l'homme et à la démocratie s'inscrit dans la continuité logique de cette lutte fondatrice. Épinglé au-dessus de son ordinateur, un cliché noir et

blanc nimbé de romantisme la représente dans la fleur de l'âge au mitan des années 1980. Un garçon au physique de jeune premier se tient à sa gauche. C'est Adgour, son frère tué pendant la guerre. Toute la journée, elle travaille sous son regard. Avec ses robes à fleurs et ses cheveux au vent, son horreur du joug totalitaire autant que de la frénésie consumériste, Arda ne dépareillerait pas au milieu de nos soixante-huitardes embourgeoisées. N'était son abkhazité viscérale, en dépit de ses origines mêlées, ukrainienne et géorgienne par sa mère, abkhaze par son père. « Je suis totalement abkhaze ! Mon père, Shalva, fut un historien capital pour l'Abkhazie. Il était en quelque sorte au centre de la famille et reste un repère pour nous, pour moi. »

La genèse du *Tsé Gué Pé* coïncide avec l'éclosion de la *perestroïka*, (« reconstruction » ou « construction à nouveau »). Son histoire est révélatrice des méandres de l'identité et de la politique abkhazes, de leurs paradoxes et de leurs stratégies en partie dictées par le pragmatisme. En 1985, les ONG étaient à peine tolérées en Union soviétique. Se lancer dans ce type d'aventure impliquait donc de ruser avec l'appareil. « Nous avons créé un mouvement de jeunesse qui s'occupait de questions de politique et d'écologie, se souvient Arda. Les projets porteurs de risques pour l'environnement pullulaient, comme des centrales hydroélectriques conçues par les Géorgiens. » Il faudrait rectifier, parler de Soviétiques

plutôt que de « Géorgiens », de plan plutôt que de « projets ». Je n'interviens pas, mais les mots d'Arda véhiculent des arguments qui, à l'époque, servaient de support aux revendications nationales : les thèmes environnementaux.

Le Kazakhstan a terriblement souffert des ouvrages pharaoniques soviétiques, du polygone d'essais nucléaires de Semipalatinsk à la mer d'Aral asséchée par de titaniques projets de production de coton. Le mouvement Nevada-Semipalatinsk emmené par le poète Oljas Suleïmenov a été le premier à s'insurger au nom de considérations indépendantistes et à dénoncer les méthodes *colonialistes* du pouvoir communiste. Sur le thème de la réappropriation du territoire et des ressources naturelles du Kazakhstan, des leaders issus des milieux écologistes créèrent des mouvements plus ouvertement nationalistes, comme *Alash Orda* ou *Azat*.

Alors étudiante en psychologie à Moscou, Arda rencontre les gens du Centre de réhabilitation Mikhaïlovski qui aident les vétérans de l'Afghanistan à se défaire de leurs traumatismes. « Une fois la guerre terminée en 1993, nous avons voulu établir un centre de ce genre. C'est ainsi qu'est née notre organisation », raconte-t-elle. Dans le même temps, Batal Kobakhia, autre pilier du *Tsé Gué Pé*, noue des liens avec *Memorial*. Malgré son jeune âge, l'organisation moscovite attire déjà le respect pour sa défense des droits de l'homme et des droits civils ou son entreprise de réhabilitation de la mémoire des victimes du totalitarisme. Le travail d'exhumation des victimes

de la répression des années 1930 en Abkhazie mené par M. Kobakhia et son ONG *Sostradanie* (« Compassion »), organisation sœur de *Memorial*, s'inscrit dans une démarche similaire. *Memorial* avait-elle pleinement conscience à l'époque de ce qui se jouait en Abkhazie ? D'éminentes personnalités russes de la *perestroïka* émirent des jugements hâtifs, plus politiques qu'objectifs, comme Andreï Sakharov qui qualifia la Géorgie de « mini-empire ». Les Abkhazes ont donné son nom à l'une des rues de leur capitale.

Progressivement, le soutien psychologique monopolise l'ensemble des actions du *Tsé Gué Pé*. La première *grant* (« subvention » – le terme anglais a souvent été incorporé aux lexiques des pays de l'ex-URSS) est versée par l'UMCOR (United Methodist Committee on Relief), organisation de charité méthodiste américaine issue d'un courant du protestantisme évangélique. Le projet consiste à identifier des femmes affectées par la guerre, en particulier physiquement, et à les emmener en terrain neutre, dans un hôpital américain d'Erevan. Là, elles sont opérées puis placées dans une unité de convalescence avec des Géorgiennes confrontées aux mêmes situations qu'elles. Les programmes de cette nature s'enchaînent grâce à des fonds privés, des associations quakers, des ONG, aboutissant à l'ouverture d'une *hot line* vouée à apaiser la détresse de personnes fragilisées, à l'offre de soins psychothérapeutiques aux enfants, à l'assistance aux handicapés... À partir de cette période, les membres du *Tsé Gué Pé* parcourrent le monde, reçoivent une formation

en psychologie post-conflit aux États-Unis, suivent un séminaire sur la torture à Copenhague, assistent à des conférences...

Au fil des ans et de l'évolution des besoins émergent des programmes que la phraséologie des organisations spécialisées dans les situations post-conflictuelles qualifierait, au choix, de « Processus de dialogue », « Mesures de construction de la confiance », « Débat public à travers des contacts individuels ». Voilà le *Tsé Gué Pé* encouragé à forger un dialogue entre les deux sociétés civiles, géorgienne et abkhaze, les ONG et organisations internationales presupposant l'existence d'une telle société. « On continue, mais c'est difficile, déplore Arda Inal-Ipa. "Pourquoi parlez-vous avec nos ennemis ? Qui vous a donné cette permission ?" tonnent nos concitoyens. » C'est en partie pour neutraliser les critiques que le *Tsé Gué Pé* publie dorénavant ses échanges avec des interlocuteurs géorgiens. Sous l'impulsion du professeur Paula Garb, l'université de Californie Irvine initie la création d'un magazine consignant ce dialogue, *Aspects du conflit Géorgie-Abkhazie*. En 2004, le Heinrich Böll Stiftung prend le relais, tandis qu'International Alert et Conciliation Resources apportent de temps à autre leur concours financier. Parallèlement, les projets se multiplient : conception et publication de manuels scolaires d'éducation civique, formations pour encourager des « personnes socialement actives » à créer leurs propres ONG, missions d'observation électorale... Un autre magazine, paraissant dix fois par an, est publié : *Société*

civile, à raison de sept cents copies par numéro. « Mais avec la reconnaissance de l'Abkhazie par la Russie, notre donateur, le Heinrich Böll Stiftung, n'a pas souhaité poursuivre et a rompu l'accord », regrette Arda.

Diana m'a expliqué que les Arméniens ne sont pas discriminés en Abkhazie. L'Abkhazie n'est certes pas une démocratie, elle n'est cependant pas le pire endroit de l'ex-URSS au regard des violations des droits de l'homme. Bien. Mais *quid* des Géorgiens de Gali ?... Des citoyens de seconde zone, et encore ! En décembre 2009, je m'étais intéressé à une proposition d'octroi de passeports abkhazes à ces Géorgiens invariablement soupçonnés de visées factieuses et d'être une « cinquième colonne » en puissance. Une proportion considérable de personnalités abkhazes, d'hommes politiques, de vétérans et leurs organisations, d'ONG s'opposaient à l'initiative. Hormis le *Tsé Gué Pé* qui alla jusqu'à porter la discussion au Parlement par le truchement de son représentant, Batal Kobakhia, successeur d'une autre figure des milieux associatifs abkhazes, Alkhaz Tkhangoushev. L'ancien député, vétéran spolié de ses deux jambes pendant la guerre, a créé une ONG de soutien aux handicapés. Batal Kobakhia, quant à lui, est président du Comité parlementaire pour les droits de l'homme. La joute parlementaire fut rude et se termina par un échec partiel, relativisé par l'attribution de passeports à huit mille des

quelque quarante-cinq mille Géorgiens qui vivraient à Gali. L'opposition au président Bagapch, marié à une Géorgienne, avait agité les fantasmes de la « cinquième colonne ». Depuis, le processus est gelé.

Si le *Tsé Gué Pé* avait milité en 2009 pour que les Géorgiens de Gali deviennent des citoyens comme les autres, c'était, à écouter Arda, Diana ou Liana Kvarchelia, à la fois en raison de considérations humanitaires et de préoccupations sécuritaires. « Si les Géorgiens ne sont pas intégrés, s'ils restent des citoyens de seconde zone, sans statut, ils représenteront toujours un danger virtuel pour l'Abkhazie. Ils ne lui seront pas loyaux. Il faut que nous leur donnions la possibilité de vivre dans la dignité et la sécurité », observe Liana Kvarchelia, qui nuance aussitôt : « Je suis pour concéder des passeports aux Géorgiens, mais peut-être pas à tous. D'abord, la plupart possèdent déjà un passeport géorgien, or nous ne permettons pas aux Géorgiens d'avoir la double nationalité. Comment savoir s'ils conservent le passeport géorgien une fois obtenu l'abkhaze ? C'est invérifiable. Ensuite, beaucoup vont et viennent en permanence des deux côtés de l'Ingour. » Problème insoluble.

Arda y était également allée de ses préventions, quand bien même elle avait milité en faveur de la mesure. Si les Géorgiens devenaient massivement citoyens de la petite République, s'inquiétait-elle, les Abkhazes risquaient, à terme, de se dissoudre sous l'afflux de Géorgiens, leur culture et leur langue absorbées par la culture dominante. Comment concilier ces craintes avec, par exemple, cette

« *Tsé Gué Pé* »

nouvelle résolution de l'assemblée générale des Nations unies adoptée fin juin 2011 ? Le texte sur la « Situation des personnes déplacées et des réfugiés d'Abkhazie (Géorgie) et de la région de Tskhinvali/Ossétie du Sud (Géorgie) » souligne « l'importance [...] de la poursuite de l'examen de la question du retour volontaire sans entrave, dans la sécurité et la dignité des déplacés [plus de deux cent cinquante mille] et des réfugiés sur la base des principes internationalement reconnus et [...] reconnaît le droit qu'ont tous les déplacés et les réfugiés, et leurs descendants, indépendamment de leur origine ethnique, de rentrer chez eux partout en Géorgie, y compris en Abkhazie et en Ossétie du Sud ».

À GALI

Le district de Gali, peuplé à 98% de Géorgiens, est une étape sur le chemin du retour vers Tbilissi. Paradoxalement, la condition de ses habitants a connu une légère embellie en 2008 après la reconnaissance de l'Abkhazie par la Russie. « C'est triste à dire, mais comme les Russes ont bouclé le territoire tout le long de l'Engouri [à partir de 2008], ça a calmé la situation et on dirait que les Abkhazes sont plus tranquilles. Y a moins de criminalité, par exemple », constatait un Géorgien assis sur les marches de la Maison de la culture de Gali et que j'avais avisé en train de se délecter de graines de tournesol au beau milieu de l'après-midi d'une journée de semaine. À en juger par le nombre d'écales grises et blanches qui parsemaient le périmètre, cela faisait un bon moment qu'il se livrait à sa dégustation.

Ioulia est étudiante à Sokhoumi. Je dis qu'elle est géorgienne. Elle le conteste et se dit mingrélienne. Pourquoi ? « Parce que les différences sont profondes entre les deux peuples. Ce n'est pas vrai ? » Avec une amie de l'université, géorgienne également, elles mènent des enquêtes auprès de la population de Gali afin d'évaluer

les problèmes sociaux, économiques, culturels et d'y sensibiliser la population.

Ioulia m'accompagne au long des rues mouchetées de trous laissés par des maisons en ruines. Il est midi. Le marché de Gali est à peu près vide à une heure où tous les bazars du monde grouillent de gens. Le quartier a l'allure d'un poncif de ville désolée. Immeubles gris et sales, boutiques en tôles de récupération où s'étalent sur un carton posé à même le sol fruits, légumes et sacs de farine de vingt kilos. De vieilles Jigouli et une BMW dépourvue de pare-chocs s'aventurent entre les nids-de-poule. Seules quelques publicités pour téléphonie mobile apportent une touche de couleur aux rues.

Nous entrons dans un magasin de produits alimentaires de première nécessité où j'achète une bouteille d'eau et entame la discussion avec Nani, la quarantaine, tee-shirt violet à strass sur le dos, gérante de cette boutique appartenant à un Abkhaze. Le propriétaire est un parent de son mari, mingrélien comme elle. Elle se dit géorgienne. « Je le serai toujours, clame-t-elle avec une sorte de détermination sourde. Je suis née ici. Je veux y rester, même si la vie est très dure en raison de la pénurie de travail. On habite un village dans les hauteurs, mais comme il n'y a pas de transports en commun et qu'on n'a pas les moyens de se payer une voiture, je suis obligée de passer la semaine ici. Mon mari est plâtrier. Il a des boulots ici ou là, un peu partout en Abkhazie, ce qui fait qu'on ne se voit pas beaucoup. » Si le mari travaille « un peu partout en Abkhazie », c'est qu'il a le passeport abkhaze.

« Oui, et moi aussi. On les a obtenus fin 2009. Sans rien payer, normalement, conformément à la loi. » Elle extrait le précieux document de son sac à main en simili-cuir scintillant de strass. Comme sur le passeport soviétique figure une ligne « *natsionalnost* ». Sur le sien est inscrit « Géorgienne ». Elle s'exprime en russe avec difficulté, tape du pied de ne pouvoir correctement se raconter. Nous parvenons toutefois à nous comprendre grâce à Ioulia. Elle aussi constate que la situation sécuritaire s'est améliorée depuis 2008... si l'on peut dire. Un homme a été assassiné dans un village du district, « un Mingrélien » précise-t-elle. La conversation prend un tour inattendu lorsqu'elle sort une Bible des profondeurs des étals. Elle est Témoin de Jéhovah depuis vingt-trois ans.

Sous des parasols multicolores, une grosse femme en noir attend le chaland. « Comment ça va les affaires ? » « Bah, vous voyez, y a pas un chat. Ville morte. Au moins, on se repose ! » A-t-elle réclamé le passeport abkhaze ? A-t-on satisfait à sa requête ? « Bien sûr que je l'ai demandé. Mais ils sont pas d'humeur à me le donner. C'est très important pour moi ce passeport. Je suis mingrélienne. J'ai le passeport russe et pas le géorgien. Alors impossible d'aller en Géorgie. Si j'avais le passeport abkhaze, je pourrais traverser l'Engouri. » Elle vend des conserves, de l'huile, des macaronis en provenance de Turquie et de Russie. Quelqu'un les lui achète à Sokhoumi. N'ayant pas le passeport abkhaze, elle ne peut circuler dans la République. Tout juste dans le district de Gali. Pourquoi tient-elle tant à franchir l'Engouri ? Ce n'est pas pour

approvisionner son magasin puisque Sokhoumi interdit toute importation de produits géorgiens – interdiction qui n’empêche pas les trafics de prospérer grâce à la tolérante bonhomie des douaniers abkhazes. « J’ai de la famille à Zougdidi. Et puis mon fils étudie la médecine à Tbilissi. » Pourquoi a-t-il choisi de s’inscrire à Tbilissi ? « La qualité est un peu supérieure à d’autres universités. Surtout la corruption a disparu. Ce n’est pas comme en Russie, là-bas il faut fournir des dessous de table. Et la vie n’est pas donnée... » Il n’y a pas que les Géorgiens qui, en Abkhazie, lorgnent sur les réformes lancées par Saakachvili. L’éradiation de la corruption à l’intérieur de l’appareil policier, du système éducatif, des douanes est un succès. Au cours de mon *Voyage*, j’ai rencontré pas mal d’Abkhazes qui, tout en considérant Saakachvili comme un dangereux excité, louent néanmoins ses réformes.

C’est d’ailleurs en partie pour eux que Mikhaïl Saakachvili a entrepris ces réformes. Il l’a indiqué à plusieurs reprises, le but ultime de sa vie est le retour de l’Abkhazie dans le giron géorgien. Il ne pense qu’à ça. Il a même baptisé son avion présidentiel Sokhoumi. Le problème est qu’il a perdu la confiance des Abkhazes. Lors de son premier mandat, il a multiplié par cinquante le budget de la Défense, le propulsant de dix-neuf millions de dollars en 2002 à un milliard six ans plus tard. Une partie de l’enveloppe a été affectée à la construction d’une base aux standards de l’Otan, à Senaki, à moins d’une heure de route de l’Abkhazie. Le président géorgien n’avait nullement l’intention de froisser la

République rebelle, encore moins celle de l’attaquer. Le message s’adressait à Moscou, « qui ne comprend que le langage de la force », serinent les conseillers de Mikhaïl Saakachvili. Qui ajoutent : « Nous ne prétendons pas récupérer l’Abkhazie par la force, mais nous affirmons notre volonté de construire un État. Or, un État, ça possède une armée. » Pourtant, il semble que le nouveau pouvoir géorgien ait péché par précipitation, quand il aurait vraisemblablement fallu user de tous les ressorts de la diplomatie, procéder avec patience et minutie, préparer le terrain afin que, le jour, sans doute lointain, où la situation géopolitique paraîtrait propice, Tbilissi avance son pion.

Ioulia, son amie et moi partons explorer la campagne de Gali à bord d’une Volga bleu ciel. La partie sud du district pâtit d’une sinistre réputation. On verra bien. Les deux étudiantes ont confié des questionnaires aux villageois qu’elles vont à présent récupérer. Première halte à Choubourkhinji, à quelques encablures du poste frontière par lequel je suis entré. Une dame y dispense bénévolement des soins à ses compatriotes depuis la fin de la guerre. En face de chez elle, de l’autre côté de la route, des ouvriers montent les murs des appartements de la *voenniy gorodok*⁷ promise aux soldats et garde-frontières

7. « Ville militaire », en russe.

russes. L'infirmière bénévole nous reçoit dans son jardin à l'ombre d'un néflier dont les branches couleront bientôt sous le poids de fruits orange. Nassi a une robe marron et des cheveux gris et courts. Bénévole, elle l'est *de facto* et travaille depuis près de vingt ans sans salaire. « Je suis tout ici, médecin généraliste, gynécologue avec quatre accouchements à mon actif, traumatologue... Le problème, ce n'est pas mon salaire, c'est de ne jamais rien obtenir pour mon dispensaire. Quand un patient me verse des honoraires, je les utilise pour acheter de l'alcool, des compresses, des médicaments. » Elle tire des poulets de sa basse-cour la viande dont elle agrémente parfois, rarement, l'ordinaire de la table familiale; et des mandariniers plantés au fond du jardin une part importante de sa subsistance. La récolte d'une ou deux tonnes par an et celle de ses noisetiers sont écoulées à Psou, à la frontière avec la Russie. Ses deux petits-enfants se chamaillent autour du lit en fer des *kotriali* (siestes) estivales.

Les routes rétrécissent à mesure que la Volga s'enfonce dans la vallée et que la nature gagne en ardeur. Les villages géorgiens de Zeni, Taguiloni, Nabakevi, Otobaïa ont des airs de paradis pastoraux engendrés par une terre généreuse, où des ruisseaux s'écoulent à l'arrière de jardins aux pelouses éclatantes, où les maisons devraient déborder d'une saine activité domestique et du rire des enfants, mais dont les façades dévastées qui défilent derrière les vitres du taxi ont l'inquiétante apparence de spectres. Or, selon toute évidence, le district est passé de Kalouga à Orel, comme dans la nouvelle qui ouvre le

recueil de Tourgueniev, *Mémoires d'un chasseur*, et dépeint deux villages du sud-ouest de Moscou. Les habitations des quatre bourgs géorgiens qui tenaient naguère des « spacieuses izbas » de Kalouga présentent aujourd'hui l'aspect funèbre des « misérables cahutes » d'Orel, « près d'un bas-fond transformé tant bien que mal en étang boueux ». Beaucoup d'entre elles, désertées par leurs occupants, ont les fenêtres brisées; ceux qui sont restés ne peuplent souvent plus que les rez-de-chaussée, les étages ayant été trop endommagés par la guerre ou les raids de soudards abkhazes qui continuèrent de semer la terreur après la guerre. En 1998, une brève reprise des tensions entraîna l'expulsion des Géorgiens de Gali et exposa leurs maisons aux pillages des bandits abkhazes.

Nous nous arrêtons pour bavarder. Ioulia nous conduit chez une dame « particulièrement démunie ». Ses fenêtres sont obstruées avec du carton, les hirondelles ont fait leur nid dans les moulures du plafond de ce qui devait être le salon. Dans un coin, à même le sol, sont entassés un réchaud à gaz et des ustensiles de cuisine. Son mari, que la justice abkhaze accuse d'avoir cultivé du cannabis derrière sa maison, purge une peine de prison de trois ans.

Ailleurs sur la route, une autre *voenniy gorodok* est en construction, et à Taguiloni, Pirveli, Otobaïa... Ces villes de garnison ceintes de hauts murs flanqués de miradors et destinées à accueillir quelques dizaines de gardes-frontières russes me font penser aux colonies militaires qu'Alexandre II édifia à la fin du XIX^e siècle en territoire tcherkesse et dans les zones conquises par ses troupes.

Trois hommes discutent au bord d'un ruisseau. Je renouvelle mes questions, toujours les mêmes. Les passeports abkhazes ? « Ils n'en donnent pas. Sans lui, pourtant, comment vendre mes noisettes à Psou ? On est à la merci des intermédiaires et de leurs tarifs. » Les groupes criminels abkhazes continuent-ils de sévir ? « C'est presque fini ça. Avant, oui, des bandes nous dépouillaient du dixième de nos récoltes de mandarines, de noisettes et même de nos poulets. Depuis que les Russes sont là, les voyous se sont évanouis. »

Le niveau de criminalité et d'insécurité avait déjà baissé d'un cran après l'arrivée de Mikhaïl Saakachvili au pouvoir en novembre 2003. Pendant des années, le district a vécu au rythme des enlèvements et des rançons, économies traditionnelles du Caucase, des crimes, des vols. Sitôt aux commandes, le jeune chef de l'État réussit à mater les gangs de la canaille géorgienne, comme les Frères de la forêt ou la Légion blanche. Le geste du président géorgien avait eu le mérite de rassurer Sokhoumi, dès lors incitée à brider les milices abkhazes qui terrorisaient le district de Gali.

Notre chauffeur offre une cigarette au plus jeune des trois hommes et échange quelques mots avec lui. « Douze mille roubles [trois cents euros], c'est le tarif si tu veux un passe-droit pour obtenir ton passeport abkhaze », lui confie le plus jeune.

Gali compte deux écoles. L'enseignement s'y déroule en russe, même si l'une d'elles consacre quelques heures hebdomadaires à l'apprentissage du géorgien. La question est sensible. Elle est au cœur des discriminations dont les Géorgiens font l'objet en Abkhazie.

Pendant l'été 2011, Human Rights Watch a rendu public un rapport, fruit d'une longue enquête menée à Gali : « L'accès à l'éducation en langue géorgienne pour les Géorgiens de souche vivant dans le district de Gali est également restreint. [...] Depuis 1995, les autorités abkhazes ont introduit progressivement le russe comme langue principale d'enseignement, en réduisant la disponibilité de l'enseignement de la langue géorgienne, surtout dans le Haut-Gali. La nouvelle politique de l'enseignement de l'Abkhazie a créé des obstacles à l'éducation, la majorité des enfants en âge d'être scolarisés qui vivent dans le district de Gali ne parlant pas russe. Cette politique a aussi affecté la qualité de l'enseignement puisqu'il n'y a pas suffisamment de professeurs russophones qualifiés dans le district de Gali pour enseigner en russe. En conséquence, certains parents envoient leurs enfants dans les écoles du district où le programme est encore en géorgien. Onze écoles dans le Bas-Gali continuent à enseigner en géorgien, mais leur statut futur en tant qu'établissements enseignant en géorgien est incertain. Enseignants et parents craignent que les autorités abkhazes ne consacrent davantage de ressources pour faire du russe la langue de l'enseignement dans toutes les écoles de Gali [...]. Si cela arrivait, les

locuteurs de langue géorgienne maternelle n'auraient pas le même accès à l'éducation dans leur langue que les résidents abkhazes et russes de l'Abkhazie. »

Sokhoumi semble à la fois chercher à sauver les apparences en laissant entendre qu'aucune minorité n'est discriminée en Abkhazie et freiner des quatre fers lorsqu'il s'agit de laisser le droit aux Géorgiens d'apprendre leur langue. À un confrère américain, le directeur du département de l'éducation du district de Gali, Daour Kilanava, a déclaré qu'il valait mieux pour les jeunes Géorgiens apprendre le russe, qu'ils auront davantage l'opportunité de pratiquer que leur langue maternelle ou nationale. Soukhoum n'est pas disposée à financer des manuels en géorgien pour l'ensemble du cursus et Tbilissi prescrit des ouvrages qui reproduisent des cartes et des noms de lieux, ou donnent une interprétation de l'histoire dont les autorités abkhazes contestent évidemment la validité. Ces dernières suggèrent de publier des livres abkhazes traduits mot à mot, comme le fait l'Arménie. Certes, mais Erevan n'a pas de différend territorial avec Soukhoum.

À 8 heures le lendemain, un taxi me dépose devant les baraqués du poste de douane abkhaze où s'est formé un petit attroupement de Géorgiens désireux de passer de l'autre côté. Les candidats sont appelés par groupe de trois. Ils s'extraient d'une queue inexistante et se

À GALI

précipitent dans une invraisemblable cohue. Mon cas requiert plus de temps, notamment parce qu'il implique un coup de fil à Soukhoum. J'en profite pour étudier le ballet des passeports que l'on tend, que l'on vérifie d'un œil plus ou moins distrait. Il ne me semble pas distinguer de billets glissés entre les pages.

Alors que je récupère mes papiers, une femme éclate en sanglots. Elle exhibe des radios qui paraissent indiquer qu'elle se rend à une consultation médicale côté géorgien. Les douaniers sont intraitables. Parce que la loi c'est la loi ? Ou parce qu'on la laisse mariner en escomptant qu'elle propose un petit cadeau ? Sur le pont, j'échange un regard avec le vieillard à la carriole fatiguée traînée par un très vieux cheval.

Sur l'autre rive de l'Engouri, je répète les mêmes gestes avec le douanier en faction à l'intérieur du petit poste rose de la police géorgienne. Il arbore un uniforme inspiré de celui de ses collègues américains. « Cela s'est bien passé ? Qu'est-ce qu'ils disent là-bas ? Ils ne veulent pas revenir avec nous ? Bah, de toute façon, ils ne décident de rien. Les Russes le font pour eux. »

LA MER DE TBILISSI

J'appelle Koba quelques jours après être rentré. Il ne s'y attendait pas, l'idée que je tienne ma promesse le laissait très dubitatif. Koba vit au bord de la «mer de Tbilissi». Le lendemain, carte mémoire de mon appareil photo en poche, je pars en quête de l'ancien hôpital pour enfants où, depuis sa réquisition en septembre 1993, s'entassent plus de trois cents réfugiés d'Abkhazie. L'imposante structure grise, dont les abords immédiats ont été colonisés par des élevages de poules et de cochons retenus dans des enclos, domine le lac qui s'étend sur les hauteurs de la capitale et que l'on appelle ici la «mer de Tbilissi». Koba est dans la cour en compagnie de jeunes gens, qu'il emmène à sa suite jusqu'au troisième étage en empruntant un escalier de béton brut, à l'instar des sols et des marches, puis un couloir d'un bleu défraîchi. Dans son appartement, une pièce d'à peine quatre mètres sur cinq avec une annexe réservée à la cuisine, des murs gris et un lustre en plastique suspendu au plafond, un lit, une armoire au-dessus de laquelle s'accumulent des cartons et un gros ours en peluche, une télévision, une table où se prennent les repas... dans son appartement minuscule, il

y a aussi son épouse, enceinte. On me propose du café turc, de la limonade vert électrique à l'estragon, du cognac géorgien, des bonbons, des biscuits et les premières fraises de la saison ; et moi, je propose de regarder les photos. Je branche le câble et le lecteur de carte mémoire de mon appareil à l'ordinateur familial, le fichier s'ouvre et les photos de la maison apparaissent sur l'écran autour duquel se presse toute la famille Zandaria. Koba garde le silence pendant quelques secondes. Il paraît déconcerté, la maison où il a grandi n'est plus tout à fait la même, puis il désigne des éléments du décor, les souvenirs affluent, il reconnaît, ému, les lieux de son enfance.

Je m'attendais à des pleurs et à des manifestations de joie sans fin. Mais les images du passé sont accueillies avec une sobre dignité. Lorsqu'on aborde la douloureuse question du territoire perdu, ce sont rarement les réfugiés qui manifestent leur émotion avec le plus de vivacité. La famille Zandaria veut voir mes autres clichés d'Abkhazie. « *Madloba, dzalian didi madloba !⁸* », s'exclame Koba quand l'écran se referme sur la dernière photo.

Sans que je comprenne pourquoi, sans que je le questionne sur le sujet, Koba me dit que, si on lui proposait un prix raisonnable, il vendrait volontiers sa maison. « Mais comment faire ? À qui faire la proposition ? Tu sais, depuis la guerre de 2008, depuis que les Russes ont reconnu l'Abkhazie et que leurs soldats occupent la République, je n'ai plus d'espoir de retourner

à Sokhoumi. » D'autres réminiscences affleurent, le vidéo bar Le Pingouin où on projetait des films de karaté, les cafés peuplés de filles, les allers retours en avion, l'hiver, pour aller boire un verre à Moscou, les après-midi sur la plage... « Qui sait, un jour peut-être nous revivrons ensemble. Ça ne sera jamais plus comme avant, mais peut-être qu'on trouvera une solution. »

8. « Merci, très grand merci ! »

ANNEXES

CONSEILS PRATIQUES

Se rendre en Abkhazie... puis à Soukhoum / Sokhoumi

Aller en Abkhazie, bien que la République ne soit pas reconnue par la communauté internationale, n'est finalement pas si compliqué. Mais la situation de quasi-vide juridique suppose tout de même d'être instruit de certaines particularités.

Avant d'entrer sur le territoire abkhaze, il faut obtenir une autorisation de la part du ministère des Affaires étrangères. De ce point de vue, la situation n'est guère différente d'un pays dont l'entrée sur le sol requiert un visa, sauf que l'Abkhazie ne possède nulle représentation consulaire à l'étranger. Il convient donc d'obtenir le laissez-passer par d'autres biais. En se rendant sur le site du ministère des Affaires étrangères (www.mfaabkhazia.net) – dans sa version anglophone pour ceux qui ne maîtriseraient pas le russe – et en cliquant sur la section « *Visa & Travel Information* » afin de se renseigner sur les pièces à fournir, puis en téléchargeant l'*Application Form* au sein de la rubrique « *Visa & Travel* ». La procédure est simple, l'autorisation vous sera tout aussi aisément délivrée.

Au point numéro 33, « *Place of crossing border* », quatre solutions vous sont proposées: Psou (frontière avec la Russie, nord de la République), Ingur (du nom de la rivière séparant l'Abkhazie du reste de la Géorgie), *Airport* et *Sea*. En réalité, ces deux dernières options (aéroport et mer) n'existent pas. Choisir l'option Psou, qui, pour la Géorgie et tous les pays du monde (excepté six), correspond à une frontière entre la Russie et la Géorgie, c'est prendre le risque de s'exposer au courroux des autorités géorgiennes. Aux yeux de Tbilissi, il s'agit d'un franchissement illégal de frontière. Or les Géorgiens ne badinent pas avec l'intégrité de leur territoire et la marque, sur votre passeport, d'un tampon du poste-frontière russo-abkhaze de Psou peut se traduire par une interdiction pure et simple d'entrer en Géorgie. Ou une amende de huit cent cinquante à mille trois cents euros si vous êtes malgré tout parvenu à déjouer l'attention des fonctionnaires des douanes, mais que vous êtes contrôlé à l'intérieur du pays.

Pour un Européen, le plus simple est de passer par la Géorgie – qui n'exige pas de visa (pendant trois cent soixante jours). Il existe des vols directs Paris-Tbilissi et plusieurs compagnies aériennes internationales desservent la capitale géorgienne depuis de nombreux endroits de la planète. L'entrée sur le territoire abkhaze par l'Ingur n'exige, de la part de Tbilissi, aucune formalité, sinon celle de montrer son passeport valide au petit poste de police rose juste avant le pont de l'Engouri. Du point de vue géorgien, vous restez sur le territoire national. Passer

par la Russie, c'est-à-dire violer la loi géorgienne, suppose l'obtention d'un visa russe, au moins double entrée.

Précision utile: quand le ministère des Affaires étrangères abkhaze vous signifie que vous êtes autorisé à venir en Abkhazie, exigez du département consulaire la lettre (en version PDF) sanctionnant cette autorisation. Elle vous sera demandée par les douaniers abkhazes, qui vérifieront ensuite auprès de Soukhoum que vous êtes le bienvenu. Le visa proprement dit vous sera délivré dans la capitale abkhaze, au ministère des Affaires étrangères, bureau mitoyen de celui du ministre, une fois versée à la Sberbank la somme nécessaire à son obtention... Mais le plus simple est de solliciter ces informations auprès du ministère, où l'on vous indiquera, en anglais si vous ne parlez pas russe, où se trouve la Sberbank – un quart d'heure de marche depuis le ministère. Ne différez pas l'accomplissement de ces formalités, certes un peu baroques. Sans ce visa, vous séjourneriez en Abkhazie dans une totale illégalité.

Comment gagner Soukhoum ? Depuis Psou, empruntez une *marchroutka* ou prenez le taxi. La capitale est à deux heures de route. Si vous arrivez de Géorgie par le pont de l'Engouri, un minibus vous emmènera du poste-frontière jusqu'à la gare routière de Gali, d'où une seconde *marchroutka* vous transportera à Soukhoum. La solution du taxi est évidemment plus confortable, elle est aussi plus onéreuse, cent euros au moins.

Y dormir et manger

Préparer son voyage depuis l'étranger n'est pas facile. J'ai écrit au Comité d'État du tourisme pour qu'ils me disent ce qu'ils conseillent aux Européens qui souhaiteraient visiter les rivages abkhazes et se familiariser avec la géopolitique de la mer Noire... La réponse s'est fait attendre.

Toutefois, se loger en Abkhazie ne sera jamais pour le voyageur source de désarroi. Dans la capitale, vous aurez à choisir entre les vieux Ritsa (chambres de 36 à 235 euros; +7.940.92.33.242) et Atrium-Victoria (chambres de 60 à 217 euros; +7.840.22.97.674), ou les plus récents Aïtar (chambres de 22 à 51 euros; +7.940.99.69.187) et Biely Parous (chambres de 17 à 48 euros; +7.940.99.84.400). Les cités balnéaires sont équipées de nombreuses infrastructures hôtelières, pensionnats et autres sanatoriums. Dont le complexe touristique de Galoust Trapizonian, Gagripch, à Gagra (<http://gagripsh.com>, +7.940.965.8262).

Si les hôtels et sanatoriums s'avéraient bondés en haute saison, optez pour les chambres chez l'habitant – de 5 à 10 euros la nuit.

Outre l'Apra posé au bout de la jetée de Soukhoum où vous dégusterez des cocktails, des sushis et autres manières d'accorder le poisson tout en regardant les dauphins jouer avec les vagues, j'ai tendance à fuir les bars branchés et autres cafétérias qui éclosent un peu partout dans la région.

Les restaurants plus couleur locale s'organisent habituellement autour d'une cour où sont disposées

des sortes de cabanes (*adielni kabinet*), dans lesquelles s'attablent les clients pour manger. C'est que le Caucasiens, quand il sort, aime se sentir comme chez lui. On y sert des *shashlik* (brochettes de viande traditionnelles du Caucase) généralement divins.

À Soukhoum, sur le front de mer, je conseille le Narta, situé à deux pas de l'ancien hôtel Abkhazia. La viande fumée (veau ou porc) y est délicieuse et le *khatchapouri* d'Adjarie – un pain à l'œuf farci de fromage fondu, *soulgouni*, en forme de bateau – inoubliable !

Renseignements divers

Les taxis sillonnent peu la capitale. Pour en commander un, sollicitez la réception de votre hôtel ou la bienveillance de vos hôtes.

Deux sociétés de téléphonie se partagent le marché abkhaze, Aquafon et A-Mobile. La présente information ne sera toutefois d'aucune utilité au lecteur, puisque les étrangers n'ont pas la permission de se procurer une carte SIM. Dans le cas où un visiteur ne pourrait s'en passer, il se tournera vers un citoyen de la République disposé à accepter de se procurer, sous son nom, le sésame de votre téléphone portable.

Les cafés internet ne courent pas les rues. J'ai un faible pour celui de la rue Mira, le Smiley, en face de la librairie-papeterie d'Olia.

LEXIQUE PRATIQUE

L'abkhaze est une langue difficile, le russe aussi – je le certifie ! –, ce qui m'incite à ne proposer que quelques phrases et formules usuelles dont, j'espère, le voyageur aura l'occasion d'apprécier les effets lors de ses déplacements, quand il se mettra en quête de nourriture ou cherchera à satisfaire ses autres besoins ordinaires...

D'une manière générale, roulez les « *r* ». Pour le « *kh* », honorez votre interlocuteur d'un beau « *r* » grasseyé ; « *i* » se prononce « *aie* » et « *oi* » comme dans « oïdium »...

Côté phonétique : « *u* » comme « rue », « *ou* » comme « toutou », « *gh* » est un « *r* » roulé et le « *x* » un « *h* » très expiré.

Il existe une méthode Assimil de russe en format poche.

FRANÇAIS ► RUSSE ► ABKHAZE

Bonjour (en général) ► *zdrastvouïtié* ► *mshbzziya*

Bonjour (matin) ► *dobroyé outra* ► *sh'ish'bzia*

Bonjour (journée) ► *dobry die* ► *mshbzziya*

Bonsoir ► *dobry vietcher* ► *huilbzia*

Salut (bonjour) ► *priviet* ► *bziara sbasha*

ANNEXES

Salut (à la prochaine) ► *paka* ► *obziara*
 Au revoir ► *da svidania* ► *bziala alla*
 Oui ► *da* ► *aaï*
 Non ► *niet* ► *mamo / map*
 Merci ► *spassiba* ► *itaboup*
 Excusez-moi ► *izvinitié* ► *satamzaait*
 S'il vous plaît ► *pajalousta* ► pas d'équivalent
 Comment allez-vous ? ► *Kak diela?* ► *Shishpakvou?*
 C'est bien ► *kharacho* ► *ibzioup*
 Je m'appelle ► *Minia zavout* ► *Sara issekhdzoup*
 Comment vous appelez-vous ? ► *Kak vas zavout?* ► *Ixuekhdzoup?*
 Comment t'appelles-tu ? ► *Kak tibia zavout?* ► *Wara ixekhdzui?*
 Enchanté (de faire connaissance) ► *Otchin(e) priatna* ► *Dare ishakhoup*
 Puis-je ?/Est-ce possible ? ► *Mojna?* ► *Ikhaloma?*
 J'ai besoin de... ► *Mnié noujna...* ► *Sare istakhoup...*
 D'où êtes-vous ? ► *Vy atkouda?* ► *Xe bandza piyou?*
 Je suis français(e) ► *Ia Frantsous / Frantsoujenka* ► *Sara Frantsousouptou*
 Je viens de France ► *Ia iz Frantsii* ► *Sara frantsiapyioup*
 Où ? (direction : vers où ?) ► *kouda?* ► *ouabats shtso?*
 Où se trouve... ? (lieu: où ?) ► *Gdié nakhoditsa...?* ► *Iabakho...?*
 Quelle heure est-il ? ► *Kotori tchass?* ► *Iarban aamto-o?*
 Quand ? ► *kagda?* ► *ianba?*
 Aujourd'hui ► *sevodnia* ► *iakha*
 Demain ► *zavtra* ► *ouats-hué*

LEXIQUE PRATIQUE

Maintenant ► *sietchass* ► *ouajhe*
 Hôtel ► *gostinitsa* ► *assassaïrtä*
 Avez-vous une chambre de libre ? (hôtel) ► *Ou vas iést svabodni nomer?* ► *Ixemo-oma zekheiyyakoutou awada?*
 Avez-vous une chambre de libre ? (habitant) ► *Ou vas iést svabodnaïa komnata?* ► *Zakha iapsoï ablet?*
 Rue ► *oulitsa* ► *amuadou*
 Gare routière ► *avtovagzal* ► pas d'équivalent
 Gare ► *vagzal* ► pas d'équivalent
 Combien coûte le billet ? ► *Skolka stoït bilyet?* ► *Ablet shaka iapsouzei?*
 Combien cela va-t-il coûter ? ► *Skolka eta boudiet stoït?*
 ► *Zap psoï?*
 C'est trop cher ► *Eta slichkom doraga* ► *Ari akh tsugyiop*
 Comment aller (à pied / avec véhicule) à... ? ► *Kak praiiti / praiékhat...?* ► *Seshpaneri...?*
 Autobus ► *avtobous* ► pas d'équivalent
 Minibus ► *marchroutka* ► pas d'équivalent
 À quelle heure par le bus ? ► *Kagda oukhodit avtobous?*
 ► *Iyenba tso avtobous?*
 Pouvez-vous appeler un taxi ? ► *Mojna vizavat taxi?* ► *Ikhaloma ataksi sapkhar?*
 Arrêtez-vous, s'il vous plaît ► *Astanavitié, pajalousta* ► *Iyaneshpa ikalozar*
 Roulez moins vite s'il vous plaît ! ► *Pomédéniié pajalousta!* ► *Pshala ikalozar!*
 À droite ► *na prava* ► *argha*
 À gauche ► *na liéva* ► *arma*
 Je voudrais ► *Mnié boui khotiélos* ► *Istakhen*

ANNEXES

Où peut-on se laver les mains ? ► *Gdié mojna pamit(e) rouki?* ► *Snape abassedzuari?*

Eau ► *vada* ► *adze*

Eau (gazeuse / plate) ► *vada (gazirovannaïa / nié gazirovannaïa)*

Vin rouge ► *vino krasnoïé* ► *ahué khapsh*

Vin blanc ► *vino biéloïé* ► *ahué shkouakoua*

Vin sucré ► *vino sladkoïé* ► *ahué khaa*

Je ne bois pas (d'alcool) ► *Ia nié piou* ► *Izuejh dzom*

Je ne fume pas ► *Ia nié kouriou* ► *Sakha dzom*

Thé vert ► *tchai zélioné* ► *aïtshua*

Thé noir ► *tchai tchiorni* ► *aïkouatshua*

J'ai faim ► *Ia galodni* ► *Samla shuet*

Shashlik de mouton ► *shashlik iz baranini* ► *aouassa je*

Shashlik de porc ► *shashlik iz svinini* ► *akhoua je*

Shashlik de veau ► *shashlik iz téliatini* ► *akabla je*

Shashlik de poulet ► *shashlik iz kouriatini* ► *akout je*

Pain ► *khleb* ► *atcha*

Poisson ► *riba* ► *apsedz*

Truite ► *farel* ► *akaalmasha*

C'est très bon ► *Eta otchin vkousna* ► *Dare ishaboup*

Encore ► *ichio* ► *iata*

Pas plus ► *Bolché nié nada* ► *Iatakh dzam*

Où sont les toilettes ? ► *Gdié zdiess toualet(e)?* ► *Ouabakho?*

Comment aller à la plage ? ► *Kak praieti na pliaje?* ► *Sasla neghi apsharoua akh?*

Mer ► *moré* ► *amchin*

Lac ► *ozera* ► *adzia*

C'est très beau ► *Eta otchin(e) krassiva* ► *Dare ipshzop*

LEXIQUE PRATIQUE

Médecin ► *vratch* ► *ahakem*

Pharmacie ► *aptiéka* ► pas d'équivalent

Je suis malade ► *Ia bolène* ► *Setch mazayoup*

Je me sens mal ► *Mnié plokha*

À l'aide ! ► *Pamaguitié!* ► *Ousetkhraa!*

Appelez les secours (ambulance) ► *Vizavouitié skoroïou* ► *Vouapkhe skore*

Policier ► *vizavouitié militsiou* ► *amilitisia*

Des chiffres

1 ► *Adin(e)* ► *Ake*

2 ► *Dva* ► *U-ura*

3 ► *Tri* ► *Khpä*

4 ► *Tchetérié* ► *Pshpa*

5 ► *Piat* ► *Khoura*

6 ► *Chest* ► *Fbaa*

7 ► *Siem* ► *Bjbaa*

8 ► *Vossiem* ► *Aaba*

9 ► *Diévit* ► *Jhba*

10 ► *Diessit* ► *Jhaaba*

100 ► *Sto* ► *Sh'ka*

200 ► *Dvesti* ► *Uesh*

300 ► *Trissta* ► *Khesh*

400 ► *Tchétiriéssta* ► *Pshush*

500 ► *Pitsot(te)* ► *Khuf*

1000 ► *Tissiatcha* ► *Zke*

2000 ► *Dvé-tissiatchi* ► *Unezk*

BIBLIOGRAPHIE

Ascherson, Neal, *Black Sea: The Birthplace of Civilisation and Barbarism*, Vintage, 2007, 320 p.

Balivet, Thomas, *Géopolitique de la Géorgie : souveraineté et contrôle des territoires*, L'Harmattan, 2005, 180 p.

Baudelaire, Éric, *États imaginés / Imagined States*, Actes Sud, coll. « Photographie », 2005, 94 p.

Chervonnaya, Svetlana, *Conflict in the Caucasus: Abkhazia, Georgia and the Russian Shadow*, Gothic Image Publications, 1994, 256 p.

Chirikba, Viacheslav A., *Abkhaz*, Lincom, 1999, 88 p.

Colm, Léon, *Improbable Abkhazie : Récit d'un État-fiction*, Autrement, 84 p.

Coppieters, Bruno, *Contested Borders in the Caucasus*, Vub Press, 1996, 200 p.

Dumézil, Georges, *Documents anatoliens sur les langues et les traditions du Caucase*, Maisonneuve, 1960, 115 p.

Francis, Céline, *Conflict Resolution and Status. The Case of Georgia and Abkhazia*, ASP Vub Press, 2011, 320 p.

Hewitt, George B., *The Abkhazians: A Handbook*, Palgrave MacMillan, 1999, 288 p.

ANNEXES

- Iskander, Fazil, *Sandro of Chegem*, Vintage Books, 1983, 368 p.
- Merlin, Aude (collectif), *Ordres et désordres au Caucase*, Éditions de l'Université de Bruxelles, coll. « Science politique », 2010, 232 p.
- Serrano, Silvia, *Géorgie : Sortie d'Empire*, CNRS, 2007, 432 p.

Suny, Ronald Grigor, *The Making of the Georgian Nation*, Indiana University Press, 2^e édition 1994, 448 p.

Trier, Tom (avec Hedvig Lohm et David Szakonyi), *Under Siege: Inter-ethnic Relations in De Facto Abkhazia*, C. Hurst & Co Publishers Ltd, 2009, 160 p.

Articles

Broers, Laurence, « Who are the Mingrelians? Language, Identity and Politics in Western Georgia », Sixth Annual Convention of the Association for the Study of Nationalities 2001 (se trouve aisément sur internet).

Charachidzé, Georges, « L'empire et Babel, les minorités face à la *perestroïka* » in *Le Genre humain*, n°20, 1989.

Coppieters, Bruno, « L'intelligentsia et la guerre. La question des origines des peuples dans le conflit géorgien-abkhaze », Département de science politique de la Vrije Universiteit Brussel, Bruxelles, 2011 (<http://poli.vub.ac.be/publi/orderbooks/intelligentsiab.html>).

Gordadzé, Thorniké, « De la politisation des différences culturelles à la sécession. Le cas abkhaze », in *Cahiers Anatole Leroy-Beaulieu*, n°3, 1999.

Gordadzé, Thorniké, « La Géorgie et ses “hôtes ingrats” », in *Critique internationale*, n°10, 2001, pp. 161-176.

BIBLIOGRAPHIE

Vinatier, Laurent, « Between Russia and the West: Turkey as an Emerging Power and the Case of Abkhazia », Central Asia-Caucasus Institute & Silk Road Studies Program, China and Eurasia Forum Quarterly, volume 7, n°4, 2009, pp. 73-94.

Rapports d'ONG et de think tanks

Lynch Dov, *Why Georgia Matters*, European Union Institute for Security Studies, Chaillot Papers 86, 2006.

Human Rights Watch, « Georgia / Abkhazia: Violations of the Laws of War and Russia's Role in the Conflict », mars 1995.

Human Rights Watch, « Georgia / Abkhazia: Back Home, but in Limbo. Abkhaz Authorities Curb Ethnic Georgian Returnees' Rights », juillet 2011.

International Crisis Group, « Abkhazia: Deepening Dependence », février 2010.

Sites web d'information (en anglais)

Apsny Press : www.apsnypress.info/en

Caucasian Knot : www.eng.kavkaz-uzel.ru

Eurasianet : www.eurasianet.org

IWPR – Caucasus Reporting Service : www.iwpr.net/?apc_state=henpcrs

Film documentaire

Damoisel, Mathilde, *Soukhoumi rive noire*, 2004, 50 mn.

REMERCIEMENTS

On peut arpenter avec passion un endroit pendant des années, une vie durant, on n'en connaîtra jamais tous les aspects, les coins, les replis cachés, les rites et les secrets dissimulés sous les strates de l'histoire. Afin de réparer les erreurs, de pallier mes imprécisions, mes lacunes ou mes omissions, j'ai bénéficié des secours et des conseils toujours justes, minutieux et salutaires de Céline Francis, Solipold Feliwin, Sophie Shihab, Claire Delessard et Salomé Dadounachvili. Je sais que l'examen de mon *Voyage* a exigé de leur temps et de leur patience. Je veux leur dire ma très sincère reconnaissance. Ils ont été pour moi pareils aux invités dans le Caucase, des cadeaux des dieux.

Que s'exprime également ici ma gratitude envers ceux qui, à Soukhoum / Sokhoumi ou à Tbilissi, m'ont transmis leur connaissance de l'Abkhazie, m'ont confié leurs histoires et leurs souvenirs. Malgré la douleur et les ressentiments, mes sollicitations ont chaque fois été accueillies par les personnages de ce livre avec une bienveillance et une compréhension qui les honorent.

TABLE

PETITE NOTE TERMINOLOGIQUE	9
KOBA	13
PÂQUES À DJIARDA	33
VOYAGE AU PAYS DES HISTORIENS	49
DE L'AUTOCÉPHALIE	71
LA GUERRE, TOUJOURS	89
AU-DELÀ DE LA PARESSE	103
PAS D'AUTRE TERRE	115
VENU DE TRÉBIZONDE	127
« Tsé Gué Pé »	139
À GALI	149
LA MER DE TBILISSI	161

ANNEXES

CONSEILS PRATIQUES	165
LEXIQUE PRATIQUE	171
BIBLIOGRAPHIE	177
REMERCIEMENTS	181

Collection « Voyage au pays des... »

L'AUTEUR

Régis Genté est journaliste indépendant. Installé à Tbilissi en janvier 2002, il couvre depuis dix ans le Caucase et l'Asie centrale pour Radio France Internationale, *Le Figaro* ou le *Bulletin de l'Industrie pétrolière*.

À PARAÎTRE

DANS LA MÊME COLLECTION

Delphine Evmoon
Voyage au pays des Hunzakuts
(Pakistan, début du XXI^e siècle)

Alain Devalpo
Voyage au pays des Karen
(Thaïlande, début du XXI^e siècle)

Achevé d'imprimer en avril 2012
sur les presses de La Nouvelle Imprimerie Laballery
58500 Clamecy
Dépôt légal : avril 2012
Numéro d'impression : 204020

Retrouvez nos livres sur le site
www.cartouche-editions.com

Imprimé en France

La Nouvelle Imprimerie Laballery est titulaire de la marque Imprim'Vert®

« Le pays des Abkhazes »... la formule est embarrassante. Voyager dans cette contrée des rivages septentrionaux de la mer Noire, c'est voyager dans un pays qui n'existe pas, en tout cas aux yeux des institutions internationales. Entre 1992 et 1993, la zone a été le théâtre d'une guerre meurtrière entre Abkhazes et Géorgiens, les premiers parce qu'ils revendiquent l'indépendance de leur « foyer national », les seconds parce qu'ils considèrent que la région est partie intégrante de la nation géorgienne. Dix mille morts et presque un quart de siècle plus tard, un *statu quo* précaire règne sur la province rebelle, devenue de fait indépendante grâce à l'appui décisif des Russes, tandis que les Géorgiens, amputés de l'un des joyaux de leur territoire, balancent entre nostalgie et désirs de revanche.

La question des identités nationales, refoulée par soixante-dix années d'une utopie brutale et réveillée par l'effondrement de l'Union soviétique, est au cœur des séjours de Régis Genté dans cette entité fantôme.

En couverture : Portrait de guerrier abkhaze au XIX^e siècle par Étienne Bonhomme



13 €

ISBN 978-2-915842-85-2

Diffusion/distribution
CED/Les Belles Lettres